

ANDRÉ KARQUEL

**L'HOMME
A LA MESURE
DE NOTRE TEMPS**



Collection des mille
EDITIONS SÉSAME

Avertissement

Ces textes ont été réalisés d'après des livres anciens, à la typographie pas toujours nette, grâce à un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Malgré le soin apporté à ce travail, il peut subsister des coquilles ; le lecteur voudra bien nous en excuser.
La pagination d'origine est respectée. Elle est balisée par les titres et les numéros de pages.

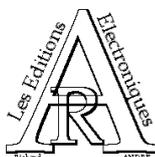
Site de la biographie d'André KARQUEL <http://andrekarquel.site.voila.fr/>

Copyright © 12/2008

Cet ouvrage dans sa version électronique est libre de droits. Il peut être librement copié, reproduit et utilisé en tout ou partie sans autorisation préalable.
La mention de l'auteur, de l'édition et de l'adresse est à indiquer simplement :

André KARQUEL
Les Éditions Électroniques Richard ANDRÉ
<http://alivresraeditelect.site.voila.fr/>

Pour toutes utilisations à usage commercial de la totalité de chaque ouvrage, dont la réimpression sur divers supports ou l'offre payante des livres électroniques, prendre contact avec les Ayants droit par l'intermédiaire de cette adresse : rich-andre@orange.fr.



L'HOMME A LA MESURE DE NOTRE TEMPS
1955

Le monde a été bouleversé. Ses vieilles assises ont disparu. Et les élites s'entretiennent gravement de ce qu'il y a lieu de faire pour sauver notre civilisation de sa perte. ...Pour que des peuples entiers soient arrachés à l'esclavage que, pour l'instant, l'économie et la technique font peser sur eux.

Eh bien nous flirtons encore aujourd'hui avec l'humanisme pour nous sortir du trouble et de la confusion qui règnent toujours dans notre société humaine.

Mais nous avons le sentiment vague de ne pas savoir de quoi nous parlons quand nous prétendons réhabiliter l'Humanisme.

André Karquel nous démontre dans cet ouvrage qu'il n'y a pas lieu d'opposer : ...thèses matérialistes, ...thèses spiritualistes, ...Science-Religion, ...Religion-Science, ...l'art et la science ...qui se fondent en une seule réalité, pour une Science de vivre qui réhabilite la Chevalerie moderne, le véritable Humanisme. Pour que L'HOMME soit À LA MESURE DE NOTRE TEMPS.

Ci-dessous : dessin apparaissant en noir et blanc dans l'édition, d'après un original en or, mauve et blanc.
(La couverture d'origine a été modifiée par ajout de cette image figurant à l'intérieur du livre).

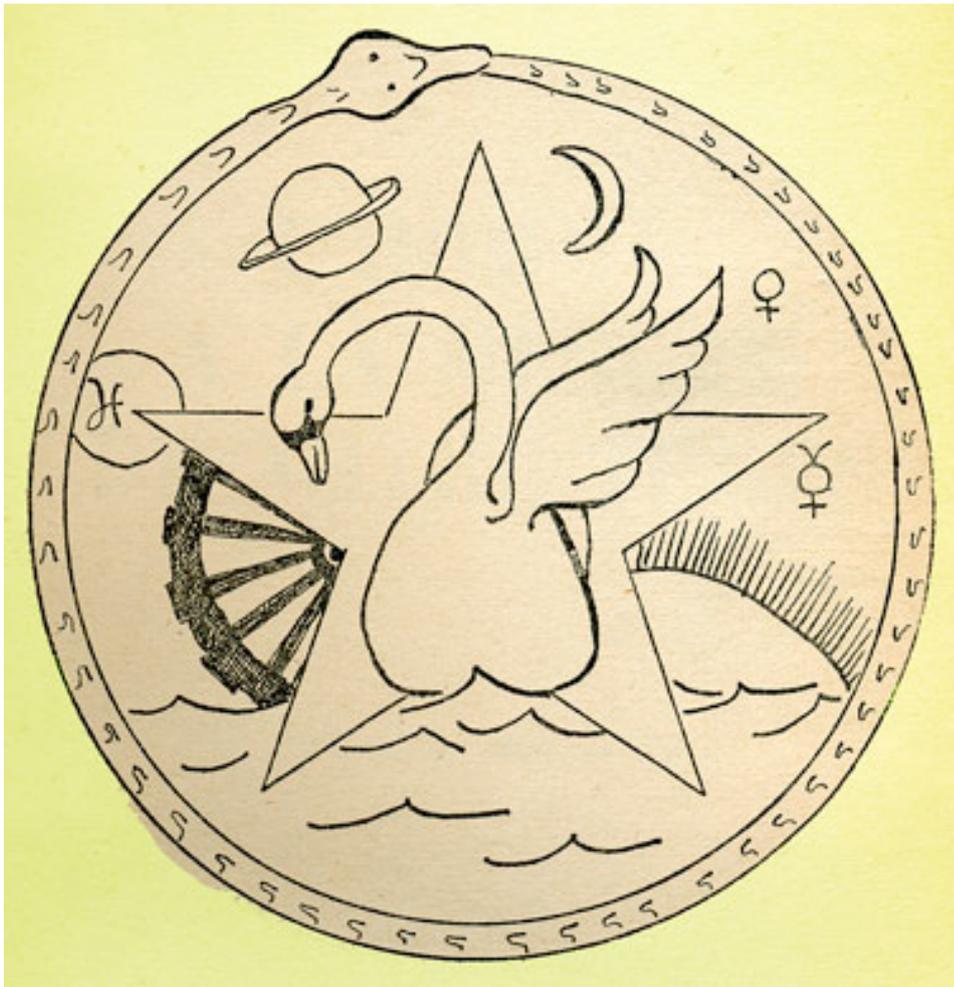


TABLE DES MATIÈRES

Introduction

PREMIERE PARTIE

- I. - Qu'est-ce que l'humanisme?
- II - L'Humanisme fruit de la Connaissance
- III. - A la recherche du fil d'Ariane
- IV. - La Science et la Métaphysique
- V. - Science et Religion
- VI. - Découverte intérieure de la mesure de l'homme

SECONDE PARTIE

- I. - La Science-Religion et la Révélation
- II. - La Religion-Science et la Révélation
- III. - L'Homme d'après la Révélation
- IV - La Liberté-Principe
- V. - La science de vivre
- VI. - L'Humanisme et la Chevalerie
- VII. - Par les voies de l'Humanisme
- VIII. - les Demeures de l'Âme Humaine

Extraits (de l'éditeur)

INTRODUCTION

Voulez-vous, lecteurs qui me prêtez votre attention, vous souvenir avec moi du krach américain qui éclata en 1929 comme une bombe empruntée à l'arsenal thermo-nucléaire. J'évoque l'arsenal thermo-nucléaire, parce que les effets du krach, par ondes successives, gagnèrent l'Europe un an après l'éclatement. C'était une catastrophe mondiale. Elle creusa un peu plus les ventres creux, mais remplit les cerveaux bien nourris de substances intellectuelles d'un grand désarroi, et cela parce que des économistes distingués — bien nourris de substances intellectuelles eux aussi — qui faisaient une étude clinique au chevet de la crise, diagnostiquaient une hypertrophie de la production, alors que d'autres économistes — non moins distingués et non moins bien nourris — décelaient le mal dans la sous-consommation.

Les premiers étaient de l'espèce pessimiste.

Les seconds de l'espèce optimiste à la façon de Démosthène dans sa III^e Philippique. En effet, ces derniers nous faisaient savoir que la situation n'était pas grave, pas grave « du tout ». Il s'agissait tout simplement, pour remettre de l'ordre dans les affaires, de consommer la production. Mais, chacun sait cela, consommer la production exige des conditions préalables à remplir pour transformer les ventres

— 10 —

creux impénitents en consommateurs satisfaits, les insolvables en solvables. Les économistes distingués et optimistes donnaient un conseil apparemment plein de bon sens, mais ils n'avaient pas fait accompagner le conseil de la façon de s'en servir. Voilà ce qui inquiétait (avec beaucoup d'autres choses) les cerveaux nourris, repus d'intellectualité. Les économistes esprits distingués, les faisaient douter d'eux-mêmes. Période tragique. Que penser ? Que faire ? Que proposer de raisonnable aux hommes ?

Bernard Sham avait observé que l'homme raisonnable s'adapte aux circonstances alors que l'homme déraisonnable essaie d'adapter les circonstances à ses souhaits. Aussi, concluait le célèbre humoriste, tout progrès est-il le fait des hommes déraisonnables.

Eh bien les peuples, nés malins, tentèrent d'être raisonnables et déraisonnables tout à la fois. Ils commencèrent par appliquer un traitement connu sous le nom d'autarcie pour persuader les ventres creux qu'ils ne souffriraient pas de leur état s'ils consentaient à consacrer leur ventre creux à l'intérêt national, à la défense de la monnaie nationale dont ils ne connaissaient pas la couleur. Puis, pour satisfaire la logique, après avoir observé que les produits de consommation courante ne se vendaient pas, ne s'exportaient pas, ils pensèrent qu'il serait sage de diriger l'économie vers la production d'objets de consommation assurée par exportation autoritaire et distribution gratuite. Ils fabriquèrent alors des tanks, des avions, des canons, des obus, des bombes, des balles de mitrailleuses, de fusils et de mitraillettes, tous objets de consommation... illimitée. Et la distribution commença. En vertu de quoi le nombre des ventres creux fut en augmentation, mais en revanche, le ventre des apoplectiques diminua. Si les médecins et les employés des pompes funèbres n'avaient pas été mobilisés, il y aurait eu grand chômage dans ces deux professions. Voyez-vous, la

— 11 —

loi des compensations est là pour donner raison aux optimistes.

La période d'euphorie consommatrice dura cinq ans. Elle eut pour l'économie, des conséquences jusqu'alors inconnues et que les économistes n'osaient pas espérer ; car à l'euphorie consommatrice succéda l'euphorie productrice. Il fallait produire pour reconstituer ce que la consommation avait détruit. Les peuples qui ignoraient l'économie — science très mystérieuse — firent mieux que les économistes qui savent... qu'ils sont des esprits distingués. Aussi ces peuples semblent-ils désireux de poursuivre l'expérience. Mais il y a des gens qui s'inquiètent parce que (pas tellement obsédés par les problèmes économiques) ils ont un peu de liberté d'esprit pour penser à l'humain, à l'humain (font ils ne trouvent plus les traces dans notre civilisation concentrationnaire. L'humain est dissous dans la masse.

Ces riens qui s'inquiètent de l'humain, pensent qu'au XVII^e siècle, en 1612 exactement, un Portugais que l'Europe appelait le Doctor Eximius, Francisco Suarès, avait écrit : « Bien que divisée en différents peuples et royaumes, la race humaine possède, non seulement son unité spécifique, mais aussi une certaine unité morale et presque politique. Par conséquent, bien que tout Etat constitué, République ou Royaume, soit, soi-même, en communauté parfaite, composée de ses membres, il n'est pas moins vrai que chacun de ces Etats, considéré dans ses relations avec la race humaine fait, en quelque sorte, partie d'une communauté universelle ».

Comment relier cette pensée, vieille de plus de trois siècles, à la pensée dominante de notre temps qui ne fait pas de cas de la communauté universelle, ou qui pense la réaliser en substituant le robot à l'homme ?

— 12 —

l'Esprit Européen disait : « Nous pensions, il y a encore quelques années, qu'il y avait dans l'univers de l'Esprit des valeurs définies, des résultats obtenus une fois pour toutes ; qu'une certaine manière de penser, une certaine liberté générale des idées, une certaine volonté de sincérité intellectuelle, de rigueur intellectuelle, avaient, en quelque sorte, conquis une fois pour toutes la confiance de l'humanité entière, et que ce grand jeu que jouent la volonté de savoir et la volonté de créer contre la nature des choses, et particulièrement contre la nature humaine, ce grand jeu devrait se poursuivre désormais sans de grandes difficultés ; la table du jeu ne serait plus renversée comme elle l'a été, par exemple, à la fin de la civilisation antique. Mais des événements de toute nature, les uns d'ordre politique, les autres d'ordre économique, et même des événements d'ordre intellectuel, ont créé, dans les esprits, une inquiétude, image d'une situation confuse et, en somme, une diminution, une dépréciation de l'espoir.

« Nous avons, pendant une grande partie de notre existence (je parle actuellement pour ceux d'entre vous qui ont comme moi le malheur de compter déjà nombre d'années) nous avons fondé notre vie mentale, notre attente intellectuelle, sur des bases qui nous semblaient à peu près inébranlables. Il y a encore quarante ans, par exemple, certaines théories scientifiques et esthétiques, étaient devenues pour nous presque des moyens habituels, des instruments habituels de notre faculté de penser. Telle doctrine (le déterminisme par exemple) semblait inséparable de la démarche normale de l'esprit ; même à contre-cœur, il fallait en tenir compte. Il en était de même de l'idée d'évolution. Eh bien, nous voyons (pour me restreindre aux exemples d'ordre purement intellectuel) toutes ces acquisitions qui parurent si précieuses, aujourd'hui mises en doute et souvent mises en échec. Le progrès lui-même a dévoré ses

— 13 —

productions les plus admirées. Que dis-je ? Il a ruiné ses propres principes. L'esprit n'est pas seulement troublé par les incertitudes et surtout par les tristes certitudes de l'heure présente, il est attaqué en lui-même et par lui-même : il trouve en soi, c'est-à-dire dans tous ses domaines : Art, Science, Philosophie, l'état le plus confus, le désordre le plus intime et il ne peut se réfugier dans sa méditation, tenter d'y oublier la misère du monde, qu'il n'y découvre sous un autre aspect ce qu'il venait y fuir ».

Déjà à cette époque l'inquiétude se manifestait dans des entretiens où les esprits éminents de l'Europe tentaient de prendre conscience des causes de la confusion régnante. La confusion n'a rien perdu au jeu de la guerre chaude et de la guerre froide. Elle batifole dans le cabinet des chefs d'Etats et folâtre dans les parlements.

La confusion joue avec les données des problèmes que les hommes voudraient résoudre. Les gens sérieux, plus troublés que ne le sont les gens légers qui ont l'inconsciente sagesse de ne rien vouloir résoudre tentent de classer les données des problèmes en catégories, en les séparant du problème initial qui détermine l'existence des problèmes qui en découlent, mais auxquels ils n'accordent pas un caractère de dépendance. Lorsqu'ils ont achevé ce travail, quand ils croient avoir mis de l'ordre dans le désordre, satisfaits d'eux-mêmes, ils veulent résoudre des problèmes qui sont devenus, par leurs soins d'ailleurs, de faux problèmes. Ils prétendent imposer, avec doctes arguments à l'appui, de fausses solutions à la vie qui rejette tout ce qui ne se soumet pas à la réalité de ses lois et de ses principes ; et ce rejet spontané par la vie fait le trouble des esprits plus grand, et ce trouble est encore grossi par le complexe de peur qui domine l'existence de tout individu.

Le trouble et la confusion règnent en ce monde. C'est un fait, un fait incontestable. Mais pourquoi le trouble et la

— 14 —

confusion règnent-ils ? Pourquoi les hommes, ponctuellement, les entretiennent-ils ? Pourquoi les hommes ne savent-ils pas s'ouvrir à l'ordre quand ils sont dans le désordre ?

Je suis lourd de questions empilées dans mon sein. Je suis lourd de « pourquoi » veufs de leurs « parce que » logiques nourris d'une vérité indiscutable ?

Le monde a été bouleversé. Ses vieilles assises ont disparu. Toute l'élite de l'esprit a reconnu cela. Mais après la constatation du trouble de l'esprit par des esprits lourds de savoir, lourds de créations ; après une guerre mondiale, celle de 1914-1918 : quinze ans après cette plongée dans l'abîme, les élites s'entretenaient gravement de ce qu'il y avait lieu de faire pour sauver notre civilisation de sa perte.

Ces entretiens dureraient peut-être encore s'ils n'avaient pas été interrompus par une nouvelle guerre — non moins mondiale que la précédente — et qui rejeta les élites impuissantes dans le silence de leur cabinet de travail, parfois dans l'aire des camps de concentration.

Ces élites avaient parlé d'un retour vers le passé ; cela afin de retrouver les vertus de l'humanisme qui donnèrent à notre civilisation un si vif éclat ; je parle des vertus d'un humanisme intellectualisé par des humanistes spécialistes et rapidement dénombrés.

Eh bien nous flirtons encore aujourd'hui avec l'humanisme pour nous sortir du trouble et de la confusion qui règnent toujours dans notre société humaine. Ce n'est peut-être pas un tort ; mais nous avons le sentiment vague de ne pas savoir de quoi nous parlons quand nous

prétendons réhabiliter l'humanisme. En conséquence, il est bon que l'on se demande qu'est-ce que l'humanisme, ne pensez-vous pas ? La réponse à cette question n'est-elle pas indispensable si nous voulons orienter les esprits vers une plus juste appréciation de leurs qualités ?

— 15 —

C'est à définir ce qu'est l'humanisme que je vais m'appliquer en entreprenant cet ouvrage. C'est à découvrir comment l'homme doit se réaliser que je vais diriger mes travaux, et cela en pensant à ce que disait Kant : « La plus grande recherche humaine est de connaître ce que l'on doit faire pour devenir un homme ».

Et j'ajoute « Un homme à la mesure de notre temps », un homme de la Renaissance qui s'annonce.



Qu' est-ce que l'humanisme ?

En notre époque de trouble mutilée par les guerres, nous croyons qu'il nous faut revenir sur nos pas pour retrouver le calme, l'apparente quiétude d'un monde où l'on honorait des notions de morale parées d'un humanisme fleuri, d'un humanisme anacréontique.

*« J'aime le souvenir de ces époques nues
« Dont Phébus se plaisait à dorer les statues. »*

Nous parlons beaucoup d'humanisme aujourd'hui. L'humanisme nous semble être une planche de salut : offrir aux hommes pour les soustraire aux forces dominantes de cette époque, de ce moment de l'histoire où la route que suit l'humanité fait une hernie qui s'emplit, à en crever, de toutes les erreurs que les hommes ont maraudées au cours des siècles.

On parle d'humanisme. Le mot est imprimé partout, ce mot qui est plein de choses indéfinies et que le peuple ignore, et que le lycéen maudit sous le nom d'humanités et

sous la forme de thèmes et de versions. On parle d'humanisme sans bien définir ce que la notion d'humanisme peut contenir.

Devant les manifestations d'une sensualité envahissante, d'un matérialisme qui préconise la claustration de l'homme dans l'utile et le rendement, on s'effare, on s'effraie et, pour échapper aux tentacules de ces deux monstres qui menacent notre bonheur intime, on

fait appel aux douceurs de l'humanisme, c'est-à-dire à ce qui, pour beaucoup, ressemble à un vagabondage de l'esprit à travers les grâces et les beautés d'un passé qui nous semble mythique, d'un passé comparable à un Eldorado de l'intelligence que l'on ne peut plus aborder, aujourd'hui, que par la voie du rêve.

Mais est-ce bien ainsi que nous devons définir l'humanisme ?... comme une sorte d'échappée sur une autre existence que celle qui nous est faite, ou que nous nous sommes faite, sans tenter de comprendre pourquoi cette existence nous est faite et par quoi elle nous est imposée ; par l'effet de quel sortilège nous sommes contraints de nous y soumettre ?

Si l'humanisme est uniquement une communion avec le passé par l'appréciation des beautés incluses dans le patrimoine grec et dans le patrimoine romain, et goûtées dans le texte d'origine des ouvrages, dans la langue des hommes de génie de l'antiquité, nous avons peu de chance de délivrer la société moderne du joug que le matérialisme et le sensualisme lui ont passé. Car fort rares sont les hommes de notre siècle et de notre continent qui connaissent assez parfaitement la langue d'Homère et la langue de Cicéron pour lire couramment dans le texte, sans peiner sur la traduction, les œuvres admirables qui illustrèrent l'Hellade et la puissante Rome.

Ne l'oublions pas, ce sont des peuples entiers que nous voulons arracher à l'esclavage que, pour l'instant, l'économie

— 19 —

et la technique font peser sur eux. L'humanisme, comme certains esprits le comprennent, a peu de force pour lutter contre l'entraînement exercé par l'attraction de la société moderne soumise au développement croissant de la technique au service des besoins.

Avant de prétendre sauver l'humanité, comprenons pourquoi nous en sommes arrivés là ; — là, au point de ne plus pouvoir réagir contre cette force qui coule sur nous comme la lave coule sur les pentes du Vésuve quand il est en irruption. Demandons-nous d'abord : de quoi s'agit-il ? Les hommes ne commandent-ils pas l'économie et la technique ? Les hommes ne sont-ils pas les créateurs de l'économie et de la technique ? Alors, comment se fait-il que les hommes soient enchaînés à la machine, si les hommes commandent la machine ?

La question est simpliste mais pertinente. Nous pouvons tout de suite y répondre ceci : c'est que les hommes sont à la fois les créateurs et les usagers de la machine. Pour les parents, parfois l'enfant est roi. Pensons alors que la machine enfantée par les hommes règne sur ses créateurs. Elle règne sur ses créateurs parce que l'avidité physique et sensorielle dont les hommes sont largement pourvus, commande la machine et, de surcroît, enchaîne l'homme. Et voici pourquoi : L'avidité réclame le rendement et le rendement opère un métissage de l'homme et de la machine ; les deux dépendant l'un de l'autre. Dans l'homme-machine, l'homme est à moitié absorbé par le monstre, soudé au monstre et il tente de le dominer comme, en fiction, l'homme dans le centaure s'efforce de triompher de l'animal. Et si l'avidité réclame le rendement, le rendement provoque la prolifération des

désirs, et cette prolifération accroît les manifestations de l'avidité qui exigent toujours plus de rendement.

— 20 —

C'est ainsi que l'homme crée par son avidité liée à la prolifération des besoins à satisfaire, un système vivant (il vit de sa vie nourrie de matière) un système soumis au gigantisme, dont l'homme devient dépendant et dont il ne sait plus comment se libérer, car sa libération tient, non pas à sa révolte contre le système, mais à son détachement des besoins qui l'esclavent. C'est en somme la chute de l'homme dans sa propre création, chute que préfigurait l'allégorique chute des anges dont parle l'Écriture ; la chute des anges dans leur création.

Ce que je dis là, il est possible de le trouver mieux exprimé par les anciens ; dans la République de Platon, par exemple. Écoutons Socrate. Que dit-il ? « ...ce qui donne naissance à une cité, c'est, je crois, l'impuissance où se trouve chaque individu de se suffire à lui-même, et le besoin qu'il éprouve d'une foule de choses ».

Et Socrate brosse le tableau d'une cité idéale où l'avidité ne joue aucun rôle. Les habitants se nourrissent avec grande frugalité. Ils ont du sel, du fromage, des oignons et ces légumes cuits qu'on prépare à la campagne ; des figues, des pois, des fèves, des baies de myrthes... Ainsi, vivant dans la paix et la santé, dit Socrate, ils mourront vieux comme il est naturel et ils lègueront à leurs enfants une vie semblable à la leur. Glaucon, son interlocuteur, voit dans ce tableau la fondation d'une cité de pourceaux. A cette remarque, Socrate réplique : « Alors, ce n'est pas seulement une cité en formation que nous examinons, mais aussi une cité pleine de luxe. Peut-être le procédé n'est-il pas mauvais ; il se pourrait, en effet, qu'une telle étude nous fit voir comment la justice et l'injustice naissent dans les cités. Quoiqu'il en soit, la véritable cité me paraît être celle que j'ai décrite comme saine ; maintenant, si vous voulez, nous porterons nos regards sur une cité atteinte d'inflammation ; rien ne nous empêche. Nos arrangements, en effet, ne suffiront

— 21 —

pas à certains non plus que notre régime ; ils auront des mets recherchés, des huiles aromatiques, des parfums à brider, des courtisanes, des friandises et tout cela en grande variété... Il nous faudra emplir notre cité d'une multitude de gens qui ne sont point dans les villes par nécessité... et le pays, qui jusqu'alors suffisait à nourrir les habitants, deviendra trop petit et insuffisant. Dès lors, ne serons-nous pas forcés d'empiéter sur le territoire de nos voisins si nous voulons avoir assez de pâturages et de labours ? Et eux, n'en useront-ils

pas de même à notre égard si, franchissant les limites du nécessaire, ils se livrent comme nous à l'insatiable désir de posséder ? Nous ferons donc la guerre. »

La guerre ! c'est la chute dans les conséquences de la création ainsi comprise.

Et voilà bien faite une citation pour réjouir les humanistes qui prétendent que le salut est dans le retour à l'étude des grands auteurs de l'antiquité qui nous enseignent une si belle sagesse !

Mais ce « *retour* à l'étude » me laisse pensif. Ce « *retour* » implique l'idée que nous avons abandonné une étude qui nous amenait à faire le bonheur des peuples aux belles époques de l'histoire ; de cette histoire qui nous livre le spectacle des dévastations pendant la guerre de Cent Ans, des massacres de la Saint Barthélemy, et de ceux de la guerre de Trente Ans, puis de la mise en vedette de la guillotine qui trancha, aux acclamations de la foule, la tête de brillants humanistes, si je me souviens bien. Ce « *retour* » me fait penser aussi que nous devons la connaissance des lettres grecques, que nous devons l'héritage hellénique à la ferveur, au culte voué aux œuvres géniales de leurs ancêtres par les Byzantins qui surent les conserver pour en transmettre la tradition avec ce qu'elle comportait de beauté, de grandeur et de sagesse, et en cultivant un art dont nous

— 22 —

pouvons aujourd'hui apprécier les richesses. Cette ferveur n'empêcha point les Byzantins de nous laisser le souvenir de mœurs dissolues, de meurtres abominables et d'une fin sans gloire.

Mais si j'évoque des laideurs, ce n'est pas pour dire que l'humanisme — l'humanisme des humanistes — fut la cause des événements précités. Je remarque simplement que l'humanisme des humanistes n'a point empêché ces actes odieux commis par les hommes. En conséquence, je me pose une question : L'humanisme des humanistes est-il le véritable humanisme, l'humanisme sauveur, cet humanisme dont nous attendons de si grandes réalisations et de si grands bienfaits ? Est-ce cet humanisme dont était engouée cette dame florentine du XV^e siècle, Alessandra Manchini qui, dans une lettre adressée à son fils, écrivait « *qu'il y a autant de différence entre un homme qui a des lettres et un homme qui n'en a point, qu'entre un homme peint et un homme réel.* »

Cet humanisme là a toutes les grâces, sans doute, d'un jeu de l'esprit, et n'est en rien négligeable à considérer. Il capte les faveurs d'une certaine élite intellectuelle assez éloignée de l'homme quotidien qui rogne les jours au calendrier pour nourrir l'espoir de temps meilleurs où la vie sera moins dure, où le beefsteak sera plus tendre et le litre de vin plus aisément renouvelé sur la table. Cet humanisme là n'apporte pas — au seuil de nos soucis — ce que l'on attend aujourd'hui de ses dons rayonnants ; mais ce n'est certainement pas de cet humanisme que l'on veut parler. Alors, de quel humanisme s'agit-il ? D'où vient le mot humanisme ? Quelle est l'origine de ce mot fameux ? On se plaît à dire qu'il est sorti de l'ambiance de Cicéron. On se plaît à dire aussi qu'on opposait autrefois — peut-être

inconsidérément — *studia humanitatis* — aux choses de la religion. En fait, je pense que nous conservons à ce mot le sens qu'on

— 23 —

lui donnait au XVII^e et au XVIII^e siècles, et qui venait d'un attachement solide à l'histoire de l'antiquité pour des raisons ni égales ni identiques. Le XVII^e siècle, le siècle classique, cherchait, dans la projection de ce passé, sa propre image, et le XVIII^e siècle une raison d'exercer son scepticisme en faveur à l'époque. Descartes disait : « *C'est nous plutôt qui devons être appelés anciens ; le monde est plus vieux maintenant qu'autrefois et nous avons une plus grande expérience des choses* ».

Voltaire déclarait Racine supérieur aux modèles antiques. Chacun voit donc l'antiquité de la couleur des verres de sa lorgnette, et, à cause de cela, ne perçoit peut-être pas très bien, très positivement l'essence éternelle qui coule de sa substantifique moëlle. L'intellect se repaît de ce qui le séduit, sans se soucier de ce qui pourrait abreuver l'âme, de ce qui pourrait nourrir son foyer ardent, de ce qui pourrait peser sur le plateau de la balance où s'écrase la masse des appétits physiques.

L'intellect se délecte. Cette délectation semble suffisante aux fervents de la pensée, de la pensée considérée comme un jeu qui distrait des calamités que Pandore répandit sur la terre. Cette délectation peut être encore considérée comme une mesure d'hygiène, un asepsie de l'esprit qui lui permet de résister aux attaques du mal que la terre enfante, aux attaques d'un mal qu'on ne tente pas de connaître en analysant les effets pour en découvrir les causes.

Imposons l'étude du grec et du latin, et bien des problèmes seront résolus, disent les hellénistes et latinistes fort amoureux de leur spécialité, car cette étude est la base, le fondement même de tout humanisme !

Cette étude n'est certes pas à négliger. Elle permet de goûter la saveur de la langue pour mieux pénétrer l'esprit. Mais j'insiste encore pour dire que cette panacée ne s'est pas, jusqu'alors, montrée efficace... et spontanément

— 24 —

j'ajoute : pour la raison bien simple qu'elle n'est pas l'unique expression de l'humanisme ou la totale expression de l'humanisme qui n'est pas encore parfaitement définie.

Mais avant de m'expliquer plus avant, afin qu'on ne me traite pas de barbare ou de béotien, je tiens à faire acte sincère de dévotion envers les anciens grecs, en déclarant

combien j'admire leurs œuvres, combien harmonieux me semble le modèle de l'homme qu'ils ont donné dans son inimitable beauté. Lorsque Goethe fit l'entière découverte des œuvres de l'antiquité grecque, il s'écria : « *si j'avais connu comme je les connais maintenant, toutes les œuvres parfaites qui existent chez eux (les Grecs) depuis des centaines et des milliers d'années, je n'aurais jamais écrit une seule ligne, j'aurais employé autrement mon activité* ». Avouons que cela aurait été dommage. A la symphonie universelle des lettres et de la pensée, il aurait manqué le dessin pur d'un de ses meilleurs contrepoints. Mais il faut reconnaître avec Goethe, que les Grecs nous ont légué l'archétype de toutes nos œuvres européennes, et que c'est, pénétrés de l'esprit de la Grèce, que nous, Européens, pourrions poursuivre notre route sur le chemin de l'évolution.

Ne voyez pas dans cet aveu un acte de dépendance envers le passé, mais une expression de gratitude envers la vie magnifiquement manifestée dans des œuvres impérissables qui doivent nous rendre conscients de la valeur de l'homme et de sa dignité.

Et j'évoque le poème du poète hongrois Rakié :

« *Murmure ô nuit des temps passés !
« Je porte en mon cœur les hommes d'autrefois* ».

Oui, nous portons dans notre cœur les hommes d'autrefois, nous portons leur génie, même si nous n'en savons pas

— 25 —

faire bon usage ; mais cela n'atténue pas notre responsabilité, hélas ! notre responsabilité engagée dans le trouble du présent. Cette constatation me fait revenir à ce que je disais tout à l'heure, c'est-à-dire que l'humanisme n'est pas parfaitement défini. Le mot et son contenu ne sont pas parfaitement définis si nous ne tenons pas compte du chemin parcouru sur la voie de la science depuis le miracle grec. Pouvons-nous exclure de notre admiration parmi les génies qui servirent le prestige de l'Attique : Leucippe, Démocrite d'Abdère et Aristote parce que les préoccupations de ces hommes étaient empreintes du souci de soustraire à la nature ce qu'elle dissimule à nos sens ?

Peut-on dire qu'il y a un humanisme littéraire sans participation scientifique ?

Que cherchons-nous dans l'étude de l'antiquité ? Ne cherchons-nous pas le lien qui nous identifie à la grandeur d'une époque pour dégager la grandeur de la nôtre qui est la même sous un aspect nouveau ?

La grandeur de notre époque — si grandeur il y a — est surtout scientifique. Et si nous nous tournons encore aujourd'hui vers les anciens, c'est que nous aimons à retrouver, exprimé par nos pères, ce que nous avons découvert en nous-mêmes, pour nous conforter dans notre croyance en une vérité éternelle, au delà des notions de vérité relative qui périssent avec le temps qui les a suscitées, car elles s'installent dans la mémoire sous la

forme de concepts, et, disons-le, rien n'est plus décevant que de ne pouvoir accorder, sans être détrompé par l'enchaînement des faits, une valeur « d'éternité » ou plus simplement « d'intemporel » à la *notion* de vérité que notre esprit a la faiblesse de vouloir immuable sous la forme de concept.

La *notion* est un moment de l'évolution d'une pensée. La *notion* de vérité est de valeur intellectuelle, de valeur

— 26 —

conceptuelle, et la valeur attribuée à cette notion est liée à l'événement, l'événement fugitif qui l'a fait naître. Nous pouvons dire que lorsque sur l'écran de l'actualité l'événement n'est plus qu'une image délavée par le temps, la notion-concept qui a perdu sa substance vivante perd sa vertu catalysatrice et va rejoindre, dans les greniers de l'histoire, d'autres notions-concepts périmées. C'est pourquoi, d'ailleurs, la vie mouvante déçoit l'amant fidèle aux concepts, aux notions et aux systèmes. La vie n'accorde aucune valeur d'éternité à ces créations du mental humain, bien que ces créations aient été animées, un moment, par une mise en œuvre des principes universels qui sont pures expressions de la vie éternelle ou de la Loi la plus haute d'où dérive tout ce qu'il y a d'incomparable en ce monde. Mais comme l'esprit se libère du corps physique qui le véhiculait ici-bas, — ce corps ne répondant plus à l'usage qu'on en attendait — de même les principes universels se libèrent des notions et des concepts quand ceux-ci, par leur vieillissement, ne s'intègrent plus harmonieusement à l'ensemble des manifestations physiques de la vie. Les principes universels alors vivent de leur vie propre inconditionnée, dépendante de la Loi, et les notions dévitalisées errent comme des fantômes dans un monde qui n'est plus le leur, car ce monde est celui d'une jeunesse qui les considère sans respect puisque ces notions ont le ton fané d'une époque qui n'est pas l'époque de cette jeunesse ou qui n'est plus la sienne. Cette jeunesse cherche dans l'arsenal des nouveautés, des notions-concepts qui collent à l'événement majeur du moment qu'elle vit, pour s'exalter et renverser les façades d'un monde que nul n'appréhende du reste dans sa réalité immuable qui est la Vérité Une dans l'absolu. La projection de cette réalité dans le concret est vérité trop abstraite pour nous. Nous ne la saisissons pas, bien que le concret offre toujours à la conscience, fruit de l'intelligence

— 27 —

de l'homme, la somme de réalités — ou de vérités — qu'elle a reçue. Mais cette réalité offerte à la conscience ne peut se réfléchir dans la conscience que lorsque de nombreuses expériences ont amené cette conscience à s'ouvrir à cette réalité que nos sens physiques sont impuissants à appréhender.

Il est donc de grande sagesse d'accorder aux notions et aux concepts la valeur passagère que les principes universels leur donnent pendant le temps qu'ils les habitent ; il est donc sage de ne considérer — comme valeur intemporelle — les principes qui en peuvent être intuitionnellement dégagés et non point les notions-concepts qui n'en sont que le revêtement intellectuel.

Mais si une *notion* est de vertu passagère, il n'en reste pas moins qu'elle est le revêtement des principes ou des expressions de la Loi, lesquelles voyagent parmi nous sous son accoutrement. Quand une notion cède à la pression de nouvelles notions, ces dernières recueillent la vie (essence de la Loi) qui animait la défunte, et nous disons communément que nous entrons dans une ère nouvelle.

La notion qu'on a ou qu'on avait de l'humanisme se désagrège peu à peu dans les limites du domaine littéraire. Elle a été entretenue jusqu'à présent sous sa forme ancienne, par une certaine élite intellectuelle mais socialement peu efficace. Elle a été et est encore absente des préoccupations des cadres de la politique et de l'économique, et est complètement ignorée de la masse des peuples. Cependant cette notion reparaît aujourd'hui sur la scène de la vie publique et semble avoir subi quelque métamorphose. On parle d'elle, et j'ai l'impression qu'on en parle sans trop savoir de quoi ou de qui il est question. Cette notion est une grande dame qui jouit du prestige qu'elle

— 28 —

doit à l'aristocratie de la pensée qui lui fit présider une académie, mais sous les traits de son ancêtre athénienne. Cependant, si elle est la descendante de cette ancêtre, la descendante non moins grande, non moins admirable, elle est parfaitement identique à son ancêtre car elle est la même dans son essence.

Enfin, de quoi ou de qui s'agit-il, allez-vous me dire ?

Il s'agit toujours de cette notion de l'humanisme qui n'est pas encore très bien définie.

Cependant, je pense que nous nous acheminons vers sa définition en poursuivant l'observation des choses de l'esprit qui intéressent la vie complète, la vie totale de l'humain. Dégageons-nous un moment de l'attrait qu'exercent sur nous les lettres et les arts, et tournons-nous vers les sciences. Vous reconnaîtrez avec moi que la science, aujourd'hui, intéresse fort l'humain. Mais nous remarquons assez vite qu'elle l'intéresse à des niveaux intellectuels et spirituels assez divers, assez différents. Il y a le niveau de l'intérêt porté aux applications techniques de la Science, et le niveau de l'intérêt acquis à la pureté de la recherche, à l'amour de la vérité pour elle-même qui est le but de la recherche scientifique. L'homme de science, le savant digne de ce nom est préoccupé de problèmes généraux ; il a le souci d'établir des lois, de dégager des principes en envisageant les phénomènes dans leur généralité. Et il apparaît soudain que ce qui caractérise cet esprit, captif du besoin de généraliser et de la nécessité de se soumettre aux résultats de l'expérience, c'est *l'harmonie*, l'harmonie que — par un don inné — il fait intervenir dans le conflit des concepts qui

s'opposent en lui. Cette intervention de *l'harmonie* dans le jeu de l'esprit de l'homme de science est un fait capital, car nous savons que cette harmonie triomphait déjà dans les œuvres de l'antiquité, que cette

— 29 —

harmonie est le produit de notre vieille civilisation gréco-latine. Nous tenons, me semble-t-il, un lien qui doit nous servir grandement à joindre le passé au présent, comme à relier entre elles toutes les catégories du savoir humain.

Cette constatation nous entraîne à dire que l'humanisme implique *l'harmonie*, et que si *l'harmonie* est un don divin, c'est un don divin qui rayonne au cœur de l'homme. Par conséquent, pour qu'il y ait humanisme, il faut qu'il y ait une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toutes choses se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure d'un homme.

Au fur et à mesure que l'évolution poursuit son œuvre, le sens des mots dépasse les frontières de ces mots.

D'un mot à un autre l'interprétation des sens ou des acceptions de ces mots, engendre des nuances subtiles qui finissent par créer, par leur profusion, une confusion dans le langage. Et cela est inévitable puisque nous éprouvons le besoin rigoureux de donner aux frontières des mots un dessin précis, tant la nécessité de créer des formes dans le monde des formes est liée au génie de les interpréter selon une hiérarchie des valeurs qui nous est particulière à chacun. N'est-ce pas pour cela que nous aboutissons toujours, en multipliant nos œuvres, à une construction qui ressemble à l'allégorique tour de Babel, ou qui est la tour de Babel toujours réédifiée ? Et n'est-ce pas pour que nous prenions conscience — à la fin de ce jeu si souvent renouvelé — que la forme est la cause originelle du sentiment de séparativité qui règne sur la détermination de nos actes et nous entraîne dans le conflit des opposés ? Alors l'humanisme impliquant l'harmonie, impliquant une découverte intérieure de l'homme, *une découverte de sa raison et de son devenir*,

— 30 —

l'humanisme apparaît comme le faisceau lumineux qui peut, sur le chemin de la vie, nous garder de l'égaré et de la confusion.

Si vous voulez, pour l'instant, considérer valable la définition approximative qui vient d'être faite, nous passerons à de nouvelles considérations en ce qui concerne l'humanisme, car nous n'en avons pas terminé avec lui.

II

L'Humanisme fruit de la Connaissance

Pourquoi insister ainsi sur la notion d'humanisme alors que le spectacle des temps présents nous engage à diriger notre attention vers des activités plus réalistes et plus concrètes que ces jeux de l'esprit dans lesquels se complaisent des hommes qui n'ont rien d'autre à faire, est-on assez enclin à me dire !

A cela je réponds que l'homme, qui est incapable de s'élever au-dessus du spectacle des temps actuels, ne peut pas échapper à l'attraction du tourbillon démentiel de l'époque trouble que nous traversons. Cet homme est semblable à ces ignorants dont parle saint Augustin, « *qui jugent au jour de l'homme et soumettent la conduite universelle du genre humain au point de vue de leur siècle et de leur loyer* ». Ne pouvant pas considérer les problèmes éternels dans sa pensée, cet homme se précipite dans une activité fébrile sans être conscient des conséquences, des effets que cette activité engendrera. Il n'a pas la maturité d'esprit qu'exige la mise en œuvre des moyens dont nous disposons aujourd'hui pour diriger cette activité dans la voie qui convient au fonctionnement harmonieux de la machine

— 32 —

sociale, et il représente un danger pour la société, et pour lui-même, car il entretient le désordre.

C'est pourquoi je me livre à cette étude. Je me rends compte que le problème de l'éducation (ou que la formation de l'homme) préoccupe les élites éprouvées par l'expérience de ces trente ou quarante dernières années. Et que ce problème de l'éducation demanderait à être posé à partir d'une prise de conscience profonde des erreurs commises par l'homme de ce dernier siècle, et des défauts de structure de la société que ces erreurs ont déterminés. L'inquiétude avouée par les élites les a amenées à chercher comment un nouveau type d'homme pourrait être créé ? Certains qui oubliaient que l'homme est, voulaient *faire* un

nouvel homme. Nous avons vu que l'état totalitaire (à notre époque, il l'est toujours plus ou moins) veut établir son hégémonie définitive en créant un type d'homme dépendant de sa puissance ; le type d'homme dont parlait Boukharine, ce type que le matérialisme avec son machinisme, sa rationalisation, a transformé en complément de la machine. « Le matérialisme a dressé la machine sans âme contre l'homme vivant qui l'emploie ».

On ne peut pas faire un nouvel homme car l'homme est ; il est l'homme de tous les temps par la faculté qu'il possède de prendre conscience (à un niveau de mise en œuvre variable) de la juste valeur des lois qui gouvernent ce monde et qui sont la manifestation de cette « Sagesse incréée » qui est ce qu'elle a été et ce qu'elle sera toujours.

C'est pourquoi je pense, à la suite de cette courte digression, que nous n'avons pas à découvrir un nouvel humanisme mais à retrouver les valeurs précises contenues dans la notion première que la connaissance des œuvres de nos modèles antiques inspira aux humanistes du Moyen-Age et de la Renaissance. Rappelons-nous que le grand Montaigne conseillait de faire des têtes bien faites et non pas des têtes

— 33 —

bien pleines. Dans l'enseignement moderne, nous nous préoccupons tout d'abord de faire des têtes bien pleines pour en faire ensuite des têtes spécialisées, ce qui est bien loin de réaliser ce que la notion première d'humanisme nous inspirait, cette notion première qu'illustra le talent de Cicéron, et qui nous présente l'humanisme comme une science, la science de vivre. Cela a été très vite perdu de vue puisque, au XVII^e siècle, Nicole, le moraliste de Port-Royal, dans son « *Discours sur la nécessité de ne pas se conduire au hasard* » disait : « *Ce qui est admirable est qu'ils (les hommes) ont besoin de maître et d'instruction pour toutes les autres choses, ils les étudient avec quelque soin : il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprennent point et qu'ils ne désirent point d'apprendre* ».

La Science de Vivre !

C'est cette science de vivre que saint Augustin découvrit dans « l'Hortensius » de Cicéron et qui contient dit l'évêque d'Hippone, « *une exhortation à la philosophie qui me touche de telle sorte qu'elle changea mes affections... ce qui me plaisait en ce discours de Cicéron était qu'il m'exhortait puissamment à aimer, à rechercher, à acquérir et à embrasser non pas une secte particulière de sages et de philosophes, mais la Sagesse même quelle qu'elle fût* ».

Oui, c'est bien de l'ambiance de Cicéron que cet humanisme est sorti, nourri par les sages de la Grèce, et nous pouvons convenir que tout ce qui nous préoccupe aujourd'hui, préoccupait déjà Solon, Socrate, Platon, Aristote,

— 34 —

Proclus et d'autres sages d'autres lieux et d'autres époques ; et cela me remet en mémoire un rêve que j'ai fait et qui me surprenait errant parmi les images de défunctes époques : j'errais dans l'espace du forum où Cicéron avait défendu Roscius contre Chrysogonus, et j'entendais Cicéron parler. Il se préoccupait de la vie d'une république (c'est toujours très préoccupant la vie d'une république) et discourait sur le « Traité des Lois » pour évoquer cette Loi plus haute que la loi de chacune des républiques et qui vient d'une Sagesse Suprême régissant le monde ; et, par une fantaisie du rêve qui fait du rêve le souverain maître de notre esprit quand nous le lui avons abandonné, je me trouvai soudain transporté dans la prison de Socrate. Le sage, les jambes pendantes sur le côté du lit, du lit sur lequel il allait bientôt mourir, entretenait ses admirateurs de l'immortalité de l'âme. Après une magnifique dissertation sur ce sujet qui a, de tout temps, préoccupé les hommes, sur une demande de Criton, il donna son ultime leçon de sagesse en paroles et en acte, car il prit avec sérénité la coupe qu'on lui tendait et qui contenait la ciguë. Je rêvais... et je voulais empêcher qu'il but ce qu'elle contenait puisque c'était du poison, mais le royaume du rêve est le royaume de l'impuissance ; Socrate buvait lentement et lentement son image s'évanouissait. Je ne pouvais pas empêcher que Socrate mourût. Quelle folie de vouloir empêcher quelque chose dans le rêve quand il est si difficile d'intervenir en ce monde qui n'est peut-être, après tout, qu'un monde d'illusion.

Ensuite, j'errais dans Athènes, et je m'arrêtais devant un autel où était cette inscription : « *Au Dieu inconnu* » et j'entendais une voix qui disait : *...Le Seigneur du ciel et de la terre n'habite pas dans les temples bâtis par les hommes. Et ce ne sont pas les ouvrages de leurs mains qui l'honorent, puisque rien ne lui manque et que c'est lui qui donne à tous ici vie, la respiration et tout ce qu'ils ont* ». C'était la grande

— 35 —

voix de saint Paul qui enseignait les Athéniens, et comme il les enseignait, les juifs soulevaient la haine contre lui pour qu'il se tût, car saint Paul annonçait la venue du « *Dieu Inconnu* », et cette divinité n'était point Jéhovah, point le dieu des nationalistes juifs, mais le Dieu qu'on pressent dans le silence du cœur, le Dieu Un qui est tout Amour...

Où étais-je donc transporté à présent ! la lumière n'avait plus la douce vibration de la clarté méditerranéenne ; elle était plus dense et la nature se découvrait plus exubérante. Je remarquai, soudain, un être d'une grande beauté qui se tenait immobile dans une posture de méditation. Son immobilité me figeait devant lui, et sa sérénité me pénétrait au point de suspendre ma pensée. Un grand silence était en moi, et dans ce silence pénétraient des paroles, les paroles du bienheureux Bouddha. Je puis peut-être les traduire ainsi : « *Il y a deux extrêmes dont il faut rester éloigné : une vie de plaisir : cela est bas, ignoble, contraire à l'esprit, indigne et vain ; et une vie de macérations : cela est triste, indigne et vain. De ces deux extrêmes, le Parfait s'est gardé éloigné et il a découvert le chemin qui passe « au milieu », qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna... Voici la vérité sainte sur la douleur : la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, la séparation d'avec ceux qu'on aime sont douleur. Voici l'origine de la douleur c'est la soif de plaisirs, la soif d'existence, la soif d'impermanence, et voici la vérité sur la suppression de la douleur : c'est l'extinction de cette soif par l'anéantissement du désir* ».

Un grand fracas étouffa le silence qui s'étendait en moi. Une tempête troussa les lourdes branches chevelues des arbres géants. Une agitation démentielle anima la forêt et le vent éclatait sur les obstacles de la nature et hurlait : désir... désir... désir... et le désir se vrillait dans les êtres vivants,

— 36 —

dans les choses vivantes, animé par le souffle qui criait désir... désir... désir... J'étais emporté dans les profondeurs d'un monde dantesque où les rires éclataient pour pénétrer en moi comme des cris de douleur ; où les chansons faisaient grimacer l'âme de la musique ; où les exclamations de plaisir se mêlaient aux plaintes de la satiété. Dans ce monde, j'assistais à un festin où l'appétit de luxure désirait d'être toujours renouvelé. Une voix criait : danse... danse... danse... Je te donnerai ce que tu me demanderas. — Si je danse, me donneras-tu vraiment ce que je demanderai ? — Je te le promets. — Sur ta couronne ? — Sur ma couronne. — Eh bien ! je vais danser mais je désire qu'à la fin de ma danse on m'apporte, sur un plateau, la tête du mangeur de sauterelles. — Le Baptiste ? — Tu as promis, n'hésite pas ! Et un signe fut fait. Le bourreau s'éloigna en coupant l'air de son glaive. Un désir de roi, un désir de fille, et une tête pleine de visions célestes tombait. Dans une conscience diffuse, je savais que le roi souffrirait d'affreux tourments et que la fille brûlerait dans sa chair encore et toujours...

Et dans le soir limpide, les roseaux, doucement agités, murmuraient les paroles du bienheureux : et voici la vérité sur la suppression de la douleur : c'est *l'extinction de cette soif par l'anéantissement du désir*.

Je me retournais sur ma couche, étouffé par l'angoisse. J'étais à demi-éveillé, mais je ne parvenais pas à repousser l'étreinte du rêve qui retenait mon esprit prisonnier de son décor et de sa fabulation. Je m'enfonçais de nouveau dans le sommeil qui était une seconde vie. Mon rêve m'entraînait sur la mer où dansaient les galères de Cléopâtre. La reine d'Egypte était là, étendue sous un baldaquin d'or. Les désirs tourbillonnaient autour d'elle et l'ambition réglait

leurs ébats. Les désirs et l'ambition évoluaient au-dessus du crime qui rampait aux pieds de l'Aphrodite égyptienne. Car Cléopâtre prétendait être la mère d'Eros pour que son peuple

— 37 —

l'honorât comme une déesse. Et le crime rampait à ses pieds, et le cadavre de Ptolémée, son frère, flottait sur les eaux, et l'image d'Arsinoé, sa sœur, apparaissait livide sous un voile sanglant. L'ambition exige qu'on sacrifie des victimies sur son autel. Une autre victime s'approchait : c'était un guerrier, le maître de la moitié du vaste empire romain, qui soumettait son destin aux desseins ambitieux d'une femme. Il aimait les festins et tous les plaisirs de la chair et les désirs, dans leur course, l'entraînaient vers l'abîme. Antoine gisait sanglant aux pieds de Cléopâtre qui allait consommer sur elle-même son dernier crime. Un aspic du Nil introduisait son venin dans le sein de la reine. La reine avait triomphé d'Antoine, mais j'entendais la réplique d'Agrippa : « *Chose étrange que la nature nous force à déplorer nos succès les mieux prémédités* » (1). J'assistais aux drames que les caprices du rêve m'imposaient, mais je revoyais constamment le bienheureux Bouddha. Il disait à présent à ses disciples : « *Mettez-vous en route pour le salut de beaucoup, pour le bonheur de beaucoup, par compassion pour le monde, pour le bien des dieux et des hommes* ». Et les disciples se mettaient en branle. Ils allaient en cortège propager par le monde la sagesse que celui qui avait pratiqué la Sagesse avait enseignée. Et le cortège rythmait le pas sur les battements d'une massue qui frappait un gong et ce gong résonnait, et au cœur de cette résonance, on entendait : « *pour le bien des dieux et des hommes* ».

Fantôme parmi les fantômes, je suivais le cortège, mais, soudain, le gong ne résonna plus ; le visage serein des disciples était maintenant recouvert d'une cagoule. Le cortège défilait parmi les rues étroites d'une ville morte. Des torches jetaient sur les maisons la lueur sinistre de leurs lourdes

(1) Shakespeare « Antone et Cléopâtre » Scène XXXVII.

— 38 —

flammes ; des cagoules sourdaient une sombre psalmodie ; elle menaçait Satan et conseillait la pénitence ; elle disait : faites pénitence et servez le Seigneur en dénonçant l'hérétique. Le cortège passa par un large porche pour s'enfoncer dans une salle souterraine voûtée, et les voûtes massives reposaient sur de larges piliers de granit. Un homme, en robe de bure, se tenait au milieu de la salle, la lueur des chandelles d'un candélabre à cinq branches frappait son visage émacié dans lequel deux yeux enfoncés dans l'ombre des orbites jetaient l'éclat

fascinant du regard. L'homme disait : nous n'avons qu'un désir, un désir qui soutient notre vie ; ce désir de sauver des griffes du démon les âmes que nous voulons rendre au maître divin malgré l'égarement du pécheur. L'homme levait son bras pour attester le ciel de la pureté de son désir, et les longs plis de sa robe rampaient comme des serpents autour de son corps maigre soumis aux macérations. Devant lui, attaché à un chevalet de torture, un malheureux gémissait ; il disait : je crois en Dieu, je crois en notre Seigneur Jésus-Christ. — Mais tu as prétendu ne pas croire en la résurrection des corps. Plus de dix témoins ont attesté tes blasphèmes. — Je n'ai pas blasphémé, j'ai dit que Jérôme avait dénaturé le texte du livre de Job. — Pourquoi as-tu dit cela, misérable pécheur ? — Jérôme a dénaturé le texte pour imposer sa croyance en la résurrection de la chair. — Tu es un hérétique. — Non, Jérôme a mal interprété les textes... L'homme fit un geste et le bourreau frappa de son maillet une cheville de bois et le supplicé poussa un hurlement de douleur. Dans mon sommeil, je poussais un cri ; j'étais étendu sur le chevalet ; c'était moi le supplicé, et je criais, et je pleurais, et je priais : Mon Dieu ! mon Dieu !... Au-dessus de moi une grande lueur apparaissait ; c'était un nimbe d'or aux vibrations bleues et mauves ; au centre du nimbe, un visage d'ange, des yeux de lumière, puis une voix douce

— 39 —

disait : Je suis le Fils de l'Homme. Moi et mon Père nous ne faisons qu'un. J'ai enseigné sur cette terre qu'il fallait honorer en chacun le Père et le Fils. Mais les disciples ont ignoré et ont laissé ignorer qu'ils étaient le Fils, qu'ils étaient le Père. Ils ont ignoré et ont laissé ignorer que chacun était le Fils, que chacun était le Père.

J'entendais psalmodier au loin : faites pénitence, faites pénitence. Torturez la chair pour sauver l'esprit. Et le bienheureux disait : *une vie de macérations, cela est triste, indigne et vain*. Et notre Seigneur disait : *Sublimez la chair par les œuvres de l'Esprit*.

Un gong vibrait sous des chocs violemment rythmés et ce gong était mon cœur. Je me réveillai. J'étais en sueur, frémissant et pourtant sans conscience précise de mon état. J'avais, me semble-t-il, perdu le sens des relations du temps ; le passé et le présent s'interpénétraient encore comme dans mon rêve. Je ne suivais pas les étapes d'un développement historique ; tout était actuel sur l'écran de ma conscience. Et je commentais les faits projetés dans le rêve et qui me semblaient réels. Je revoyais la Grèce animée de la vie de mes souvenirs : les flots du Péloponèse étaient battus par les rameurs des trirèmes grecques. Je me souvenais que les Grecs s'étaient enfin unis pour préserver de la corruption, sinon de l'anéantissement, leur civilisation, leurs valeurs spirituelles qui étaient valeurs sacrées. Et la gloire exigeait des monuments à la gloire ; et le génie glorifiait le génie, parce que le génie était vie et que la vie émanait de partout et qu'elle était la lumière des Athéniens, des Doriens, des Ioniens, des Thessaliens ; qu'elle avait fait vibrer la lyre d'Orphée, qu'elle rayonnait dans le message de Pythagore et qu'elle chantait dans la Nature. Et la Nature vierge se livrait à la Sagesse et faisait de sa loi, la loi du Sage, et de la loi du Sage sa propre loi. L'homme apparaissait comme le médiateur entre le ciel et la terre. La Nature vierge

s'offrait à l'esprit créateur sans que, de cette copulation, souffrît sa pureté. Elle restait éternellement vierge bien qu'elle enfantât constamment des formes qui réfléchissaient l'image du créateur esprit. Et je songeais que Socrate avait sondé les profondeurs de cet hymen fécond qui ne tolérait pas le divorce. Socrate connaissait la magnifique assumption de la Reine-Mère du Monde (Παν βασιλεια) Sémélé, la mère de Bacchus (le soleil) qui fut portée ou enlevée au ciel après sa mort. Socrate avait découvert le dieu-unique dans le cœur unique des hommes. Ne savait-il pas que l'idée d'un dieu-unique immuable et bon, avait été conçue, bien avant sa naissance, par les Eléates et par Héraclite ; et que, peut-être, ces derniers tenaient probablement cette idée de plus anciens qu'eux-mêmes. Ne lui semblait-il pas que le génie de l'homme avait précédé l'homme sur la terre, puisqu'il prétendait que la connaissance universelle était en l'homme, sans qu'on lui en eut inculqué la matière par d'autres vertus que la vertu naturelle de l'esprit. Sous l'apparence, il prétendait que l'homme intelligent et sage voyait la réalité impondérable, l'essence des choses, l'essence des êtres... et cette essence des choses décelait la puissance d'Eros, le maître de la *Divine Harmonie*.

Le rêve m'avait fait mieux sentir que n'importe quelle étude, le règne de *l'Harmonie* qui triomphe toujours de tous les drames humains. L'horreur, au fond de nos âmes, nous plonge dans des ténèbres au delà desquelles resplendit le Sublime.

Et je me répète cette phrase incluse dans la définition donnée à la fin du dernier chapitre : L'humanisme implique l'harmonie. La pensée me semble correcte et je vous invite, en partant d'elle, à aller plus loin et plus profondément dans notre recherche.

Tout est mouvement dans l'univers. La vie totale est mouvement. Y aurait-il mouvement durable sans harmonie ?

Non. Le mouvement implique un rythme qui implique lui-même une harmonie.

L'humanisme, comme nous le comprenons, renferme en soi toute la nature des choses, des choses qui dans leur mouvement sur elles-mêmes, sont tendues vers la recherche d'un équilibre. Une société humaine, parfaitement constituée, répond à l'impératif de cette loi qui commande la recherche d'un équilibre. Cette société peut donc considérer l'humanisme comme le fondement même de sa constitution spirituelle.

Mais vous allez certainement me démontrer, à l'aide de l'expérience historique, que l'équilibre des sociétés humaines est toujours précaire. Il vous est possible aussi de déduire de cette démonstration, que les sociétés humaines subissent inéluctablement la loi des

mouvements cycliques qui révèlent une période ascendante dont le terme aboutit à un état momentanément stable, et une période de déclin qui rompt la stabilité.

Ne faites aucun effort pour m'imposer cette réflexion. Je suis convaincu par l'histoire tout autant que vous pouvez l'être. Mais cela ne m'engage pas à regarder passivement le phénomène sans le comprendre et sans tenter d'en découvrir les causes pour en dépasser les effets.

Essayons d'expliquer le phénomène en dégageant — de connaissances acquises — ce que l'intuition me suggère.

Nous ne percevons les phénomènes de la vie qu'à l'aide des formes matérielles qu'elle revêt. Les choses sont existantes pour nous qu'autant que nos sens les peuvent appréhender dans l'apparente inertie de leurs formes matérielles. Au cœur de la forme agit une activité créatrice. Nous pensons à cette énergie qui captive l'attention des physiciens — l'atome d'hydrogène cache des volcans énergétiques. Cette activité relève de la vie universelle ; elle est éternelle. La forme, sous son action, se développe puis se

— 42 —

stabilise au point extrême de tension que l'activité interne peut lui faire atteindre. Ce point représente un état d'équilibre de la forme prise entre la force créatrice expansive et la force qu'oppose son inertie. Mais l'expérience historique nous rappelle qu'il y a toujours désagrégation de la forme et reconstitution d'une forme nouvelle pour répondre à la sollicitation de l'évolution universelle. La désagrégation de la forme stabilisée provient du mouvement de diastole et de systole du cœur de l'activité créatrice qui est corrélatif au mouvement universel. L'activité créatrice après son expansion se centre sur elle-même, privant la forme précédemment créée de l'énergie interne qui la vitalisait. Le mouvement de tension n'étant plus maintenu au cœur de la forme précédemment stable, celle-ci décline, se désagrège, se déchire comme une matrice qui cède à la pression d'une nouvelle créature vivante en expansion, et une forme nouvelle s'achemine vers son état d'équilibre appelé lui aussi à se rompre.

Ce fatalisme dans la création peut décevoir les êtres sensibles qui s'attachent aux formes, qui s'identifient aux formes périssables ; mais s'ils veulent bien prendre conscience de leur réalité profonde, ils s'apercevront qu'ils sont — en esprit — identifiables à la force créatrice et non à la forme périssable. En effet, les sociétés humaines sont l'expression toujours renouvelée des hommes créateurs constants qui œuvrent, créent, chacun dans leur secteur particulier, sans voir que l'ensemble de leurs créations nouvelles cause la rupture de l'équilibre de la société ancienne, fruit de la maturité de leurs précédentes créations.

Ainsi l'humanisme est là pour faciliter aux hommes la prise de conscience de cet état de choses qui révèle la puissance de leur génie créateur ; et l'humanisme est là aussi pour faciliter l'adaptation spirituelle à cet état de chose par la libération des concepts nés de conscience périmés.

L'homme meurt — « en conscience » — s'il reste attaché aux formes périssables.
Il dépasse la désagrégation si « en conscience » il s'identifie à l'esprit ou activité créatrice.

Cela est un point que la définition de l'humanisme devra éclairer.



En conséquence, l'homme aujourd'hui n'est socialement éduqué que s'il est profondément pénétré que l'humanisme correspond à l'expression de sa vraie nature spirituelle appelée à se traduire extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure de l'homme. Il doit être, dès l'enfance, invité par l'école, à cultiver cette disposition particulière de l'esprit.

Mais attention, soyons prudents, ne faisons pas de l'humanisme une exclusivité qui relève soit de l'Art, soit des Lettres, soit de la Science, soit de la Morale, morale qui sera pour les uns laïque, pour les autres religieuse, et toujours comprise selon le degré de culture spirituelle des individus. Il y a là un grand danger à éviter. Confucius se demandait pourquoi l'esprit supérieur fait de la morale trop de cas, et pourquoi l'esprit inférieur en fait trop peu ? Pour moi, disait-il, la morale, c'est simplement la nature cultivée. De cette nature cultivée, les anciens grecs nous ont transmis dans leurs œuvres une fort belle interprétation en la considérant sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, et sans qu'aucune de ces manifestations soit méprisée : « Approche-toi, même ici il y a Dieu » disait Héraclite. De cette nature qui, selon saint Paul est « *l'énigmatique miroir de la pure vérité* », nous extrayons les aliments de notre vie totale.

« *La Nature est un temple où de vivants piliers*
« *Laissent parfois sortir de confuses paroles ;*
« *L'homme y passe à travers des forêts de symboles*
« *Qui l'observent avec des regards familiers...* » (1)

Nous passons à travers des forêts de symboles qui nous renvoient, en écho, les projections silencieuses de notre conscience inconnue ; de cette conscience que la Sagesse nous invite à connaître — pour nous connaître nous-mêmes parfaitement —. C'est pourquoi les symboles nous observent avec des regards familiers, car ils reflètent toutes les étapes de notre cheminement dans les Voies de l'Esprit.

Comme je le disais au début de ce second chapitre, nous n'avons pas à découvrir un nouvel humanisme, mais nous nous devons de retrouver les valeurs précises contenues dans les œuvres qui illustrent l'histoire de l'humanité. Nous avons le devoir de les retrouver en nous et de les libérer de ce qui les opprime pour qu'elles soient vivantes, pour que nous passions de la cité de Cécrops (2) à la cité de Zeus, comme Marc-Aurèle le proclamait ; pour que nous passions des perspectives individuelles aux perspectives universelles.

L'humanisme porte le secret des états d'âme que l'humanité a connus et qui sont tous reliés entre eux par un fil de lumière qui est connaissance.

De l'humanisme, je peux peut-être, maintenant, compléter la définition déjà donnée : *Il faut entendre par humanisme une universalité consciente des diversités. C'est pour cela que la classification en catégories de tous les modes de sciences, de techniques, de gouvernements, avec la démonstration que tout cela se tient, permet de comprendre que l'une de ces choses peut conduire à toutes les autres quand on a le sens du fil qui établit la relation.*

(1) Baudelaire « Correspondances » « Fleurs du Mal ».

(2) Cécrops, premier roi de l'Attique, fondateur d'Athènes et de l'Aréopage.

III

A la recherche du fil d'Ariane

Je pense, lecteurs, mes confidents, que vous consentez toujours, sans trop d'objections, à accepter, dans ses termes, la définition de l'humanisme que je vous ai soumise, et complétée par l'addition que je viens de vous donner ?

Sans doute, tout comme moi, désirez-vous que cette définition ne soit pas le fruit d'une étude trop sommaire ni l'introduction d'une simple convention dans un jeu abstrait d'intellectuel. La définition, pour ne pas rester dans un monde uniquement subjectif, demande à être valorisée par une recherche dans les faits de ce qu'elle prétend être une réalité. Par ce procédé, elle peut favoriser une prise de conscience et promouvoir un ordre harmonieux dans l'état mouvant des sociétés humaines. Mais un proverbe anglais dit qu'une bonne expérience vaut une tonne de théories. Je suppose donc qu'une démonstration de ce que la définition avance vous satisferait volontiers. Je le conçois. D'ailleurs, je suis tenté par l'idée de vous entraîner à faire avec moi, des fouilles dans le champ de notre époque moderne et dans le passé, pour dégager ce fil de relation dont nous avons parlé. Ce fil est dissimulé sous l'agglomérat des expériences

humaines. Il faut le libérer de l'accumulation des matériaux dont les abondantes créations faites par les hommes l'ont recouvert. Chateaubriand, dans ses « Mémoires d'Outre-Tombe » disait : « *L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares* ». L'invasion des idées a bouleversé sur son passage la sereine sagesse des traditions séculaires.

Le fil de relation qui permet de comprendre que l'appréhension de toutes les divisions fragmentaires de la réalité, ce fil d'Ariane dégagé des stratifications accumulées par le passé, ce fil retrouvé nous permettra donc de sortir du labyrinthe de nos confusions, et de poursuivre, sans trouble, la route qui s'ouvre aux humains sur l'avenir qui n'est qu'un éternel présent.

Nous avons à fouiller des villes mortes ; des villes mortes mais qu'une foule d'êtres habitent encore en attendant la construction de nouvelles cités dont les plans sont tracés par la main mystérieuse de la Vie. Ces villes mortes sont nombreuses ; elles portent des noms familiers ; elles s'appellent : Etat — Civilisation — Mythe — Education — Instruction — Liberté — Egalité — Spiritualisme — Matérialisme — Science — Religion... Je ne saurais les nommer toutes, elles sont si nombreuses ! C'est un amoncellement de choses vétustes qui attendent un rajeunissement ; car ces choses ont la prétention de survivre à elles-mêmes. Elles sont, sans doute, immortelles dans leur essence, mais non point dans leurs formes. Surtout ne pensez pas qu'il soit aisé de circuler à travers ces villes mortes ; chaque cité est divisée en de nombreux arrondissements, et chaque arrondissement en de nombreux quartiers. La Cité Etat, par exemple, comprend des arrondissements multiples : les Finances, l'Intérieur, la Guerre, le Travail, l'Hygiène et la Santé Publique, l'Agriculture, le Commerce, les Travaux Publics, la Marine... La cité Civilisation est encore plus

compliquée : de larges avenues sont ouvertes sur des régions à peine explorées : l'Economie, la Technique, la Politique, la Morale, l'Enseignement, la Culture... Sur ces avenues aboutissent d'innombrables rues transversales et se comptent tant de carrefours que, dans cette Civilisation, les accidents et les catastrophes sont périodiquement nombreux. Ne vous attendez pas à trouver des guides capables de vous indiquer votre chemin ; il n'y en a pas, et cependant chacun prétend connaître la cité que vous voulez visiter ; en fait, chacun ne connaît que son quartier, un petit coin de son quartier et le déclare le seul intéressant à parcourir. Chaque quartier est séparé de son voisin par une cloison protectrice qui rend les communications fort difficiles et la connaissance de la cité quasi impossible. Ne comptez pas dégager de vos observations une notion comparable à celle de l'urbanisme durant votre visite, cette notion est inaccessible à l'esprit. Il est trop difficile de relier un quartier à un autre quartier, un arrondissement à un autre arrondissement, une cité à une autre cité. Tant que nous n'avons pas trouvé le fil d'Ariane, nous tournons sur nous-mêmes. Aussi, avant de commencer nos fouilles, est-il nécessaire de faire une reconnaissance du terrain sur lequel

elles auront lieu. Le terrain !... il faut le prendre là où nous sommes, sur cette terre de 195... soumise à un climat de guerre froide, comme l'on dit, aujourd'hui. On a irrigué ce terrain avec les sources de nombreux mythes : le mythe du progrès, le mythe de la Révolution, le mythe de la race, le mythe de la patrie, le mythe du salut par la Science, etc... Les sources se tarissent les unes après les autres. Les foules qui couraient s'y abreuver, n'ont plus de goût pour ces eaux impures et courent étancher leur soif...

« *Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci* »

dans toutes les officines où l'on distribue des stupéfiants.

— 48 —

Nous pouvons nous demander :

Qu'est-ce que le Mythe ?

La notion du mythe est assez imprécise dans les esprits qui séparent l'imaginaire de la réalité (concrète) d'une façon absolue, sans percevoir que l'imaginaire joue souvent un rôle à partir de la réalité concrète toute relative, et d'une réalité abstraite intuitivement perçue. Saint Grégoire de Naziance disait : que « *Les choses ne sont que l'ombre et la représentation des choses que nous ne pouvons voir* » et M. Léon Brunschvicg dit : « *Rien n'existe qui n'ait une signification et il n'est de signification que spirituelle* ». Par conséquent entre l'imaginaire et ce que nous appelons communément le réel, entre le subjectif et l'objectif, il y a un fil de relation qu'il est raisonnable de trouver et de saisir. A l'aide de ce fil de relation, on peut mieux comprendre ce que représentent, dans la vie de l'esprit, la fable et l'allégorie. Mais comme ce vieux mot de mythe n'était point d'usage courant autrefois, qu'il était réservé aux spécialistes qui s'entretenaient de mythologie, on le considère, aujourd'hui, comme exprimant les fantaisies de l'esprit qui mêlent les dieux aux querelles des hommes, par exemple, sans approfondir ce que, par cela, les poètes anciens voulaient nous faire entendre. Ils avaient pour dessein d'attirer l'attention sur le sens profond et mystérieux du mythe dans lequel il n'est pas insensé de rechercher une vérité rationnelle déguisée. Ainsi Théogène de Rhégion (VI^e siècle avant J.-C.) considérait que la lutte des Dieux entre eux était l'illustration de la lutte que se livrent les forces de la Nature. Riche d'interprétation, il attribuait aussi aux divinités de l'Olympe, un sens moral. Il voyait dans Athéna, la réflexion ; dans Arès, la légèreté d'esprit ; dans Aphrodite,

le désir sensuel et dans Hermès, le discours. Dans le mythe, l'exigeante Ratio pouvait trouver son compte. C'est ainsi que le sophiste Critias expliquait le mythe religieux comme issu de fins morales. Par ailleurs, Prodikos prétendait qu'à l'origine les objets naturels avaient été divinisés dans le mythe. L'homme archaïque exprimait dans le mythe des Dieux sa totale dépendance de la nature. Parménide et Empédocle (V^e siècle avant J.-C.) conféraient un caractère naturel aux Dieux. Citons encore Palaiphatos, (IV^e siècle avant J.-C.) qui tentait de démontrer que le mythe n'est ni invention pure ni vérité pure. La découverte de son sens caché était à faire par l'interprétation de tous les traits mythiques.

Si à notre époque nous employons ce mot pour exprimer une idée moderne assez confuse, nous lui donnons un sens imparfaitement défini. Cependant, nous rappelle Edouard Le Roy, on croit trop souvent avoir tout dit contre un moyen d'expression quand on l'a qualifié de mythe. Il ne faudrait pourtant pas oublier qu'une théorie scientifique (déjà) contient toujours quelque chose de mythique (1).

Dans les sociétés primitives, les mythes contenaient l'histoire des ancêtres de la tribu. Le mythe transmettait la connaissance d'un passé qui nous semble aujourd'hui fabuleux, mais qui évoque, sans doute, un aspect d'un passé réel, totalement oublié, effacé de notre monde (2).

(1) Introduction à l'Etude des problèmes religieux. Edouard LE ROY.

(2) La connaissance parfaite de mythes primitifs appréhendés dans leur signification allégorique nous aiderait sans doute à réaliser un grand progrès dans les sciences. *L'Anthropogénèse et la Cosmogénèse*

Dans la transmission du mythe secret et sacré, la société primitive observe un rite qui, par magie, fait vivre une tradition plusieurs fois millénaire et retient la vie dans le noyau tribal. Si le mot, dans son usage actuel, n'a plus la même signification, il conserve pourtant par ses racines communes avec son emploi primitif, un pouvoir magique puisque l'on fait appel au mythe (à la mystique aussi) pour exalter les foules et les entraîner dans une aventure qui demande un dépassement des choses établies.

Le mythe moderne, pour être exaltant, doit prendre racine dans une réalité interne de la psychologie humaine dépendant d'un conditionnement physiologique ou d'un instant de l'évolution cosmique. Mais nous pouvons raisonnablement admettre qu'à travers ce mythe, en remontant sa racine, il est possible de trouver son origine dans une réalité vivante, dynamique, et dont il faut prendre conscience si l'on ne veut pas subir des entraînements inconsidérés. Par exemple si nous observons que le complexe de peur domine l'ensemble des réactions humaines, nous voyons qu'il engage l'homme à rechercher coûte que coûte la

sécurité, et nous prenons conscience que ce phénomène psycho-physiologique est à la naissance du mythe de l'Etat souverain, de l'Etat sauveur, maître des destinées individuelles et dispensateur de sécurité collective. Il fait admettre ainsi l'existence de l'Etat totalitaire qui prétend assumer toutes les responsabilités que l'homme décline. Il y a donc relation entre le complexe de peur et l'existence de l'Etat mythique et sauveur. En conséquence, il est possible de dire — si l'on suit le fil de relation existant entre le mot et la réalité qu'il veut exprimer — que le mythe peut être l'expression d'une chose pressentie et qu'il promet à la manifestation de sa réalité jusqu'alors soustraite à la conscience de l'homme. Une réalité spirituelle s'affirme et vit dans un mythe — un purana, disent les Hindous. Personne

— 51 —

ne peut entraver ce processus en vertu duquel une vérité spirituelle se fait purana. Donc si l'homme se livre à l'ivresse collective, c'est pour se fuir, pour ne pas être sous l'effet direct de la peur qui l'habite. Ce fait observé entraîne de très nombreuses conséquences qui nous apparaîtront de plus en plus clairement, au fur et à mesure que nous poursuivrons notre recherche du fil d'Ariane.

Si la poursuite de cette recherche nous conduit à examiner ce que contient la notion de « civilisation » nous allons errer dans un dédale de contradictions fort difficiles à dépasser. Immédiatement nous remarquons la chose suivante : cette notion ne se limite pas à inclure la reconnaissance de l'usage intelligent que font les hommes des heureuses applications de la Science, puisque nous pouvons y opposer la reconnaissance de l'usage stupide et criminel qu'ils en font en se servant de ces découvertes pour détruire ce qu'ils ont créé en faveur de l'amélioration des conditions de vie des sociétés humaines, et en s'attaquant même à leur propre vie. Rien ne peut être plus fou et rien n'apparaît plus contraire à la notion que nous avons, — de façon innée — de la civilisation, mais notion qui reste mal définie.

Qu'est-ce donc que la civilisation ?

Dans « civilisation » il y a « civil » et nous pensons aux façons fort civiles des hommes de bonne compagnie. Mais une société de personnes pleines de civilités qui vivraient dans des conditions très primitives, couchant sur la terre battue, mangeant leur nourriture dans des écuelles de bois et s'éclairant à la chandelle, serait-elle appelée civilisée ? Non, disons-nous carrément sans réfléchir. La notion de civilisation comporte donc autre chose que l'usage de manières

— 52 —

civiles qui y est cependant inclus. Eh bien ! consultons le dictionnaire. Que dit-il ? Ceci : « civilisation » : *Mode de développement intellectuel, moral, industriel, etc.. des sociétés.*

Ah ! ah !... la civilisation est donc de mode de développement : 1° Intellectuel...

Le développement intellectuel attire l'attention sur ce que nous appelons l'instruction.

Qu'est-ce que l'instruction ?

Pour développer l'intellect on instruit les hommes. Instruire vient du mot latin : « *Instruere* » qui veut dire bâtir. Instruire veut donc dire bâtir, et bâtir intérieurement, dans l'homme.

Quand on veut bâtir, on se sert de matériaux.

Avec quels matériaux compte-t-on bâtir ?

Les matériaux, nous les connaissons, ils sont : la langue, le calcul, la géographie, l'histoire, etc... Dans la plus complète énumération que nous pourrions faire des matériaux mis à la disposition des professeurs, nous ne trouvons pas celui que Nicole de Port-Royal appelait : « *la Science de vivre* ». Peut-être penserez-vous alors au mot culture si riche de sens, si l'on songe au respect que lui vouaient les anciens. L'homme cultive ses facultés pour s'y loger agréablement. Il cultive son univers intérieur. Mais est-ce que l'instruction imposée ne paralyse pas cette initiative individuelle, particulièrement l'instruction imposée par une organisation qui prétend soumettre l'homme à son pouvoir, à sa dévotion ? Se soucie-t-on, à notre époque, de bien comprendre, avec le comte Alfred Korzybskj « que l'enfant vient au monde avec un cerveau inachevé et non pas comme le postulat de l'ancienne pédagogie l'affirmait, avec un cerveau

— 53 —

inoccupé ? La société achève vraiment le cerveau de l'enfant... » Et comment la société achève-t-elle le cerveau de l'enfant ? En le conditionnant, en le soumettant à une croyance — notamment dans le monumental arbitraire de l'histoire ; de cette histoire dont l'historien Michelet, annonçait la lamentable fin, *dévorée jusque dans ses fondations par ceux-là mêmes qui rédigent ses annales.* La société achève le cerveau de l'enfant en le scellant avec le ciment des préjugés historiques et des théories transitoires qui prolongent leur existence indésirable par ce moyen. Le cerveau de l'enfant sera bourré de « savoir » et scellé pour ne le point laisser échapper, sans doute, car ce savoir sera la limite de la pensée de l'homme conditionné. Mais si le « savoir » peut habiter les cerveaux qui se nourrissent des pensées des autres, la « Sagesse » ne s'obtient qu'en examinant celles qui naissent en nous.,

On devrait achever le cerveau de l'enfant comme un organisme ouvert, comme l'organisme des fonctions psychiques ouvertes. Sans cesse le psychisme humain, à quelque niveau que ce soit de l'éducation, doit être rendu à sa tâche essentielle d'invention, d'activité, d'ouverture (1). En somme, la société devrait veiller à faire des têtes bien faites et non point des têtes bien pleines. Il y a quelques dizaines d'années on disait assez couramment de deux ministres de la III^e République, que l'un savait tout et ne comprenait rien et que l'autre ne savait rien mais comprenait tout. C'est de ce dernier modèle qu'il est préférable de garnir la société. Il faut, dit le pédagogue Paul Fauconnet, être capable d'appréhender le réel tout entier, sans méconnaître aucun élément essentiel. Pour appréhender, il faut être libre. Un cerveau scellé par le conditionnement officiellement

(1) Comte Alfred Korzybski — Science and Sanity —

— 54 —

imposé, n'est pas libre, n'est pas ouvert, ne peut pas répondre aux sollicitations constantes de la vie mouvante, ne peut pas s'ouvrir à la réalité de son jeu toujours renouvelé. Dans la plupart des cas, ce cerveau est spécialisé et ignore ce qui est en dehors des limites de sa spécialité. Les dispositions prises à l'égard des jeunes cerveaux est une atteinte à l'intégrité de l'homme, et par l'organisation de ces dispositions l'on commet un acte contre l'humanité prise dans son sens le plus universel, et cet acte est un acte de régression humaine qui n'est plus dans le cadre de la civilisation telle que nous la comprenons. Les maîtres, dit M. Gaston Bachelard, surtout dans la multiplicité incohérente de l'enseignement secondaire, donnent des connaissances éphémères et désordonnées marquées du signe néfaste de l'autorité (1). Ce développement intellectuel ainsi admis s'établit au détriment de l'intelligence, et fausse la notion que nous avons de la civilisation.

Ethique et Morale

Poursuivons notre analyse ou nos fouilles. Le dictionnaire n'a pas parlé d'éthique dans sa définition de la civilisation ; il a parlé, en second lieu de Morale : Ethique et Morale c'est la même chose, me direz-vous peut-être ? Et que non pas, l'Ethique est la science de la morale. C'est de l'Ethique que découle la Morale, et l'Ethique dépend des

(1) La Formation de l'Esprit Scientifique — Gaston Bachelard. Edit. : Librairie Philosophique J. Vrin.

hautes facultés spirituelles qui permettent à l'homme, avec l'auxiliaire de sa conscience lucide et profonde, d'édicter des préceptes moraux qui serviront à ordonner la société dans laquelle il vit. La Morale est donc le fruit de l'Ethique mais comme tout fruit est appelé à se corrompre, la morale se corrompt à l'usage, se corrompt sous les ruées des forces brutes qui s'opposent et que nous pouvons aisément reconnaître : disons l'avidité, cette faim originelle de l'homme soumis à la peur de manquer ; les mythes divers qui soumettent l'individu à des entités comme l'Etat, la Nation, etc... Si nous réfléchissons un peu, nous ne tardons pas à être pris dans le filet des contradictions multiples de la morale. Un rapide examen vous convaincra de ce que j'avance. Ainsi la morale chrétienne nous ordonne de ne pas tuer. Ainsi la morale civique ou nationale nous infuse les règles de l'héroïsme dès l'enfance, règles qui consistent à courir aux armes, à former nos bataillons qui devront — sous les plis d'un étendard sanglant — verser le sang impur de nos ennemis dont nos sillons sont abreuvés. Si nous considérons la morale sociale commune aujourd'hui, elle nous recommande de mener sans trêve la lutte de classe, ce qui est une façon assez étrange d'aimer son prochain comme soi-même. La morale familiale — il n'y a pas encore très longtemps — mettait l'honneur de la famille au-dessus de tout (manifestation d'orgueil que Corneille illustra avec génie) et commandait une rigueur féroce envers le membre de la famille défaillant : attitude fort étrangère à la charité et à l'exemple donné par le Christ. Par ailleurs, la morale religieuse et les règles de la Sagesse sont fort souvent en désaccord. La Sagesse recommande de ne pas nourrir la notion de séparativité si préjudiciable à l'établissement de la paix entre les hommes, alors que les religions s'organisent en sectes, s'opposent des croyances particulières et limitées qui séparent les hommes après les avoir fanatisés.

Ainsi les fils d'un même Père sont en lutte ouverte ou camouflée. La morale, par le conditionnement et la confusion qu'elle provoque voile l'Ethique qui devrait être comme une source d'eau vive. L'eau vive n'est pas sujette à la corruption. La morale est la lettre morte, alors que l'éthique est l'esprit. Distinction n'est-ce pas ?

Souvenons-nous que c'est sous la pression de l'éthique, parure de la conscience, que l'image traditionnelle de la Divinité a évolué, puis s'est effritée en Grèce au VI^e siècle av. J.-Christ. Xénophane blâmait le caractère immoral des images de la Divinité, images des Dieux honorés par le peuple et une partie de son élite, car ils leur attribuaient le langage et les mœurs des mortels.

Mais ne lâchons point notre fil d'Ariane, il nous permet de passer à travers les cloisons subjectives qui séparent arrondissements, quartiers, catégories, etc... et voyons, si grâce à lui, nous ne pouvons pas continuer notre route à travers les déchets des créations humaines qui

ont fait des sociétés ce qu'elles sont aujourd'hui, et qui font du droit des uns, le moyen de méconnaître le droit des autres.

Le domaine de la civilisation est grand et l'on s'y perd facilement. Le quartier de la morale et de l'éthique forme un vaste rond-point sur lequel débouchent de nombreuses avenues. Ici, direction du domaine social ; là, direction des activités techniques ; et là, plus loin, des activités économiques, des activités scientifiques, des activités religieuses. C'est le bouquet de toutes ces activités réunies qui exhale le parfum d'une civilisation. Et toutes ces activités représentent la pensée de l'homme mise en actes. La civilisation est la forme qu'a revêtue la pensée de l'homme. La société est ce qu'est l'homme.

Mais arrivés à ce point de notre exploration, puisque nous reconnaissons que la pensée de l'homme est créatrice, nous devons nous inquiéter de l'origine de cette pensée.

— 57 —

En vérité la pensée naît, se forme et se modifie au contact des choses et des événements que la sensibilité de l'homme décèle dans son ambiance. De l'étendue des moyens d'appréhension dont l'homme dispose dépend l'importance de sa création. De l'importance de sa création dépend l'expansion de son univers et un nouveau développement de ses moyens d'appréhension. Quand ses moyens d'appréhension ne sont plus en rapport avec l'expansion de son univers, l'homme éprouve un sentiment de vide et cette vacuité le plonge dans un trouble psychologique dangereux qui met l'ordre des choses en péril. L'ordre parfait des choses n'est durable qu'autant que l'équilibre règne dans le sein de l'homme entre les pensées créatrices et les perceptions correctes du monde extérieur limité à l'univers que l'homme a appréhendé. De là naît l'harmonie qu'un juste humanisme permet d'entretenir.

Quand cette harmonie triomphe, les œuvres humaines sont belles, aimées et appréciées pour leur expression spirituelle par l'ensemble des hommes ; et la vertu est estimée à l'égal d'un très haut titre de gloire. Nous pouvons dire alors qu'à cet ordre de choses correspond l'état d'une société civilisée. Elle est civilisée parce que l'homme témoigne ainsi de sa grandeur et de sa noblesse.

Il y a des instants de l'histoire où un peuple se distingue par sa civilisation et des instants où il subit le retour de la barbarie. Léon Blum, dans son livre : « *A l'Echelle Humaine* » écrivait : « *...l'humanité est-elle condamnée à retourner vers la barbarie pour échapper à la décrépitude ?* »

Ce retour à la barbarie ne dépend-il pas de la rupture de l'équilibre que je viens d'évoquer ?

La rupture de cet équilibre ne peut-elle pas être évitée par l'observation des règles d'un humanisme qui implique

l'harmonie, laquelle implique UNE DECOUVERTE INTERIEURE DE LA MESURE DE L'HOMME, UNE DECOUVERTE DE SA RAISON ET DE SON DEVENIR ?

Cette rupture d'équilibre n'est-elle pas provoquée — présentement — par le développement trop rapide des applications par la technique des découvertes de la Science ? Développement qui, par sa rapidité, dépasse le rythme d'évolution des facultés d'adaptation de l'homme ?

Le fil d'Ariane nous conduit à considérer, dans le domaine de la Civilisation, l'importance des effets provoqués par...

La Révolution industrielle

Au début du XVII^e siècle, dans son « *Novum Organum* » Francis Bacon prôna la méthode expérimentale (1). C'est d'abord à lui que nous devons l'ouverture de l'ère scientifique moderne. C'est ensuite à Newton, à Descartes, à Pascal et à Fermat, que nous devons les progrès de la physique, progrès qui ont permis le développement général de la pratique des sciences.

Au XVIII^e siècle, les progrès de la physique se font en profondeur. L'extension de la recherche scientifique se poursuit dans tous les milieux et dans toute l'Europe, et c'est le début du développement industriel qui, au XIX^e siècle, modifie profondément la structure économique et sociale de notre continent. Nous entrons au commencement du XIX^e siècle, dans l'ère de la machine à vapeur qui conditionne une civilisation nouvelle. A l'ère de la machine à vapeur succède, au début de notre siècle, le XX^e, l'ère de l'électricité. Mais le XX^e siècle voit s'accélérer les inventions à un

(1) Laplace appela Bacon « Promoteur si éloquent de la vraie méthode ». Ce grand philosophe a contribué aux progrès immenses que l'esprit humain a fait dans le beau siècle où il a terminé sa carrière.

rythme inouï. Deux guerres mondiales provoquent l'excitation du génie de la découverte et donnent aux hommes l'occasion de satisfaire leurs besoins d'action et leurs besoins de conquête sur la matière. A l'ère de l'électricité succède déjà l'ère de l'énergie atomique. L'évolution est prodigieuse. La chimie devient la métachimie ; la biologie envisage des mutations qui postulent le surhomme, et la technique a de tels développements, devant les voies que lui ouvre la Science, qu'il n'y a plus de limites aux réalisations que l'homme désire tenter.

Depuis un demi-siècle la structure physique de la civilisation est totalement transformée par toutes les inventions, les techniques mises en œuvre dans l'industrie. Mais la structure mentale de l'humanité n'a guère été modifiée, et la part qualitative du domaine spirituel de cette civilisation n'a pas connu l'expansion que le développement physique de la structure exigeait pour atteindre un juste équilibre dans le jeu de l'évolution accélérée. Dans un style qu'un musicien qualifierait de fugué, les découvertes entraînent les découvertes comme l'exposition d'un thème, dans la fugue, entraîne l'entrée de son contre-sujet. La mise au point du cerveau électronique favorise l'accélération du rythme des réalisations techniques, accélération qui fait surgir du sein du monde la période de la déraison et de l'irrationalisme. L'homme est ivre de conquêtes nouvelles. Il rétrécit continuellement son espace, il rêve de coloniser les planètes, et il ne parvient pas à dégager clairement l'enseignement métaphysique que lui ouvre le développement des sciences. Cet enseignement lui permettrait pourtant de découvrir un aspect complémentaire de l'humanisme dont il a tant besoin pour dominer ou maîtriser son œuvre.

Les savants, qu'il ne faut pas confondre avec les techniciens, tirent fatalement de leurs travaux des enseignements métaphysiques que des théoriciens ont l'imprudence

— 60 —

de réduire en doctrine sociale ou politique ; mais le peuple, dans son ensemble, le peuple des usagers de la technique, qui sont des intellectuels, des commerçants, des fonctionnaires, des ouvriers ; ce peuple ne participe aux travaux des savants que par le truchement des applications techniques qui doivent satisfaire ses besoins. Il est entraîné par le mouvement précipité de la vie sociale que le développement de la technique accroît constamment. Il est absorbé par le mouvement et par le choix de ses besoins accrus qu'il veut satisfaire coûte que coûte, et il ne participe pas à l'épanouissement de la connaissance spirituelle que favorisent les découvertes. Chaque découverte, cependant, porte un message spirituel qui devrait éclairer l'âme du peuple. La proclamation du message, hélas, est couverte par le bruit de la publicité faite autour de l'application technique que la découverte détermine ; le message est étouffé par la satisfaction d'ordre physique que cette application propose. Ainsi l'âme est frustrée du plus précieux des biens qui devraient lui revenir par l'avidité physique constamment excitée.

L'homme de science maîtrise, par sa pénétration, les forces hyliques qui l'entraînent dans les régions de l'invisible. Il semble triompher de la matière, mais pour la vie des peuples, c'est une duperie que ce faux triomphe de l'esprit sur la matière qui conduit finalement à la guerre totale où la technique broie toute humaine splendeur pour ne laisser que ruines sur la terre et vide dans les âmes.

Je ne songe pas un seul instant à dénoncer l'homme de science comme auteur de cette tragédie, pas plus que la science elle-même d'ailleurs. Mais je peux supposer que l'absence d'un humanisme enrichi par les dons inappréciables de la science, fait défaut pour maintenir l'harmonie dans notre mode de vie. Et puisque ce monde moderne est plus riche et plus vital que celui auquel il succède, nous

devrions parvenir à un enrichissement plus grand de notre esprit et de notre âme, et, par conséquent, parvenir à édifier une culture intégralement humaine comme on n'en a plus connue depuis l'antiquité, pour rappeler une pensée du comte Keyserlîng.

Ce serait là un merveilleux humanisme. Et cet humanisme évoqué implique, comme je l'ai déjà dit, une harmonie puisqu'il y a, dans tout humanisme, une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison, et de son devenir. Mais si la notion de devenir intervient ici, nous devons observer que cette notion implique une pensée d'évolution, une reconnaissance d'un processus d'évolution qui exige la liberté puisque le critérium de l'évolution est la liberté. Cela est évident. Que serait l'homme sans la liberté ? Y aurait-il expansion de sa conscience par la connaissance — sans liberté ?

Ainsi le fil d'Ariane nous amène à explorer un nouveau domaine...

La Liberté

la liberté qui est sans doute l'essence de la Civilisation puisqu'elle est l'essence même de l'Esprit.

Il est une mystérieuse réponse des « Upanishads » à la question qu'ils ont posée et qu'il est bon de rappeler ici, au point du discours où nous sommes arrivés, en suivant, vous et moi, notre fil d'Ariane. La question est :

« Quel est cet Univers ? — De quoi sort-il ? Dans quoi va-t-il ? »

La réponse est la suivante :

Dans la liberté, il naît. — Dans la liberté il demeure. Dans la liberté, il se résorbe.

La pensée de Plotin qui nous assure que « *la liberté est comprise de toute éternité dans le plan de l'Univers* » rejoint

la réponse des Upanishads (1). Cette réponse rappelle le second alinéa de la triade Pythagoricienne : « *Le Nombre est la loi de l'Univers* » La propagation des nombres se fait dans la liberté de l'évolution qui est la loi de la vie. Pour se rendre compte de la place

éminente que prend *la liberté* dans la définition qui doit être celle de l'humanisme, il m'apparaît intéressant de rapporter ici ce que certains grands esprits — originaires de tous pays — ont dit d'elle, et cela à toutes les époques, les plus proches de nous comme les plus éloignées.

Le fil d'Ariane me conduit auprès de ces grands esprits qui sont parmi les hommes les plus dignes de représenter l'humain dans la diversité de son génie, et à tous les étages de son génie ; il m'amène auprès de l'apôtre des gentils, le plus profond et le plus initié des chrétiens. C'est donc par saint Paul que je commencerai ces citations.

Dans sa seconde Epître aux Corinthiens (chap. III § 17) saint Paul déclare : « *Or, le Seigneur est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* ».

N'est-ce pas à cette liberté ainsi comprise que Jésus sacrifia sa vie ? et n'entre-t-il pas un sens sacré (sens que ce sacrifice a éveillé chez beaucoup) dans les diverses proclamations faites en faveur de la liberté. Dans celle-ci par exemple, de J.-J. Rousseau : « *Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs* ».

La qualité d'homme n'est-elle pas la qualité qui émane de l'Esprit du Seigneur ? Les droits de l'humanité ne sont-ils pas ceux qui doivent favoriser la manifestation de

(1) Upanishads ou Upa-ni-shad — mot composé exprimant la Victoire remportée sur l'Ignorance par la révélation de la connaissance secrète et spirituelle.

— 63 —

l'Esprit. L'essence de l'Esprit est la liberté comme l'a si bien dit Gœthe. Et nous pouvons ajouter, n'est-ce pas, que l'essence du génie de l'homme est la liberté. D'ailleurs, Sheridan souligne notre remarque par cette pensée : « *La liberté n'est pas une plante qui croisse tout à coup. L'expérience seule enseigne les moyens de la défendre et de la cultiver. En vain, établirait-on chez un peuple une forme de gouvernement qu'on croira destinée à le rendre libre, s'il n'est pas préparé à la recevoir : l'harmonie dont dépendra sa stabilité ne peut résulter que de l'accord du génie du peuple avec la nature du gouvernement libre qu'on lui donne* ».

Sheridan fait dépendre le règne de la liberté d'une harmonie résultant d'un accord préétabli entre le génie du peuple et la nature du gouvernement libre qui lui est donné.

Cette harmonie présuppose, chez ce peuple, un humanisme préexistant qui est une sorte de manière d'être et qui relie la paix intérieure à la liberté. Cette paix évoquée n'est pas l'opposé de la guerre, et cette liberté n'est pas licence, n'est pas la tolérance que peut accorder un pouvoir politique. La liberté est un état d'être qui se conquiert et s'installe au centre de la conscience humaine. Sans cette liberté il n'y a pas de triomphe de l'intelligence, pas d'exaltation spirituelle. On doit reconnaître à la liberté une puissance créatrice, une valeur cosmique qui s'intègre dans toutes les manifestations de la vie. Le but que l'homme doit atteindre, la raison de son combat, c'est la libération de tout ce qui l'asservit : la libération de

son esclavage endocrinien ; de l'esclavage que lui imposent l'atavisme, l'hérédité, les conditions contraignantes de l'éducation, de l'enseignement, de toutes les contraintes de la matière comme de la loi de causalité. La liberté est ce qui doit rendre l'homme maître de sa destinée spirituelle. La possession de cette maîtrise est le plus bel objectif qu'un homme puisse se

— 64 —

donner, et nous voyons que Goethe l'a compris puisqu'il dit dans son Faust : « *Celui-là seul mérite la liberté qui sait se la conquérir chaque jour* ». Par conséquent, la liberté n'est pas un état qui peut vous être accordé de l'extérieur, mais un état qui se conquiert de l'intérieur.

Je doute, d'ailleurs, que le verbe conquérir soit propre à exprimer parfaitement ce que j'entends par établissement d'un état de liberté au centre de la conscience humaine, mais ne nous chicanons pas sur les faiblesses de notre vocabulaire quand il s'agit d'atteindre les vérités les plus hautes. Allons au delà des mots, au cœur des choses. Moins une idée est précise et plus on trouve de mots pour l'expliquer, prétend M. Gaston Bachelard. Je pense que nous pourrions actuellement admettre que l'homme ne peut rien attendre de l'extérieur mais tout de lui-même, pour lui-même, par lui-même. L'homme qui attend tout de l'extérieur nie l'être et pratique fatalement la politique du bouc émissaire. Tout ce dont il est privé, parce qu'il ne l'a point réalisé, est l'objet de ses revendications et la raison de son agressivité envers autrui. Il attaque celui qu'il désigne pour son adversaire et la guerre est déclarée. La guerre prend fin quand les adversaires sont épuisés. Une paix est signée après les longs débats et l'admission de compromis intéressant la fausse liberté et les faux droits exigés. Cette paix ne revêt donc pas les caractères de la paix à laquelle l'homme aspire. C'est une fausse paix établie sur la notion d'une fausse liberté ou d'un faux droit. Tous les problèmes qui en découlent sont, en conséquence, de faux problèmes et les hommes se passionnent pour les faux problèmes. Tous les faux problèmes sont les problèmes extérieurs à l'homme. Les vrais problèmes n'intéressent que l'état de conscience humain.

Cela est si vrai que les esprits les plus divers — parfois les plus opposés les uns aux autres — ont mis l'accent sur l'importance de la liberté dans la vie universelle. Un

— 65 —

Machiavel, dont Bacon appréciait le don d'observation, dit assez crûment : « *Un peu d'agitation donne du ressort aux âmes, et ce qui fait vraiment prospérer l'espèce est moins la paix que la liberté* ».

Poursuivons nos citations : Montesquieu, dans « l'Esprit des Lois » déclare : « *les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité mais en raison de leur liberté* ». Bastiat, reconnaît que : « *La liberté est l'essence du progrès* ». Emile de Girardin assure que : « *Le règne de l'ordre ne peut avoir de durée que par l'avènement de la liberté* ». Par ailleurs, je lis dans le « *Yogi et le Commissaire* » d'Arthur Koestler : « *Le conflit entre la liberté et le déterminisme devenait encore plus aigu dans le domaine de la cellule que dans celui de l'atome (1)... Autrement dit, la liberté du tout est la destinée de la partie. La seule manière de comprendre la destinée est de comprendre que l'on est soi-même une partie d'un tout. C'est précisément ce que disaient les mystiques.*

— Lecomte du Nouÿ complète cette pensée : « *Toute l'histoire primitive de l'évolution nous montre cette recherche de la liberté, cette soif d'échapper à la matière brute* ». — Et Spinoza, le philosophe du déterminisme intégral ne peut s'empêcher de s'exclamer : « *Liberté dont nous sommes aussi convaincus que de notre existence* ».

Je termine ces citations par un emprunt fait à Cicéron : « *Il y a dans l'usage et l'exercice de la liberté, malgré les périls auxquels elle expose, un charme et un attrait souverains qui ne peuvent s'oublier quand on les a connus* ».

Mais la liberté qu'on ne peut oublier quand on l'a connue, peut, hélas, se perdre. Si elle se perd, c'est qu'elle est attachée à une condition corruptible de la nature humaine. Condition que Montesquieu a reconnu dans « l'Esprit des Lois ».

(1) D'après l'étude du biologiste Allemand Hans Driesch.

— 66 —

Je cite : « *Quand Sylla voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu et, comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Calus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie* ».

La liberté, on n'en peut pas douter, est attachée à un état de vertu chez l'homme qui s'apparente à l'Esprit du Seigneur dont nous parle saint Paul et qui est essentiellement pur. Il est vertu intégrale, vertu en soi. L'Esprit du Seigneur est manifeste dans l'homme quand la vertu y règne, et là est la liberté.

Arrivés à cet état de nos fouilles, nous relèverons notre position en reprenant notre définition de l'humanisme pour la compléter :

L'humanisme implique l'harmonie puisqu'il y a dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toute chose se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure d'un homme qui est — soit comparable à Dieu (puisque à son image) soit, dans sa partie la plus subtile, identifiable à Dieu ; cela suivant qu'il s'agisse d'un humanisme chrétien (type saint Augustin) ou d'un

humanisme tout court (type Renaissance). Mais il faut entendre par cet humanisme (après avoir observé le processus de la manifestation de la vie fragmentée jusqu'à l'extrême) une universalité consciente des diversités. C'est pour cela que la classification en catégories de tous les modes de sciences, de techniques, de gouvernements avec la démonstration que tout cela se tient, permet de comprendre que l'une de ces choses peut conduire à toutes les autres quand on a le sens du fil qui établit la relation.

—67—

Et nous ajouterons maintenant à cette définition :

L'humanisme ne peut exister que lorsque la pleine liberté permet l'expression de la plus grande originalité exaspérée jusqu'au génie. Si la révélation permet l'humanisme et que celui-ci ne jaillit que sous l'égide de la liberté, c'est que cette révélation est justement un moyen de retrouver la liberté dans tous les domaines et qu'elle correspond à une « liberté-principe » qui s'affirme dans des libertés manifestées à des stades différents, en suivant les lois des plans où se situent ces stades.

IV

La Science et la Métaphysique

Les fouilles que nous avons faites à travers les quartiers et les arrondissements des métaphoriques villes mortes — représentatives d'abstractions : Etat-Civilisation, etc. nous ont permis de dégager le fil de relation qui donne le sens de l'unité. Ce fil nous conduit à travers les champs d'un domaine unique. Nos fouilles ont ramené au niveau de notre conscience lucide, bien des notions privées de leur réalité substantielle par le mauvais usage qu'on en fait. Le fil de relation nous entraîne, à présent, à dépasser quelque peu nos limites antérieures en nous forçant, par la recherche, à briser là avec nos habitudes de penser, à briser là avec le pouvoir tyrannique des concepts enregistrés qui nous servent d'autorité, nous conditionnent et nous empêchent d'être conscients de la réalité présente ; de la réalité que ne désagrège pas encore la relativité mentale et intellectuelle ; de la réalité présente qui est le fait, le fait dans sa nudité intégrale, le fait non dégradé par le temps. Nous pouvons discerner, maintenant, que si nous nous sommes enrichis d'une plus claire compréhension de ce que devrait être l'humanisme à cultiver dans notre société moderne ;

— 70 —

humanisme qui, dans un constant développement et approfondissement, aiderait à former correctement le cerveau des jeunes hommes, amènerait ces jeunes hommes à prendre

conscience du rapport qui existe entre eux et le monde social, entre eux et l'univers cosmique ; nous pouvons discerner que nous avons des obstacles à surmonter, bien des antagonismes à faire disparaître si nous voulons que cet humanisme soit couramment pratiqué dans la plénitude de son universalité.

On opposait autrefois « *Studia humanitatis* » aux choses de la religion. Les disputes de la scolastique ne sont probablement pas étrangères à cette opposition. Une certaine absence d'harmonie dans la pensée due à un conditionnement de l'esprit, a voulu qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle la science fût opposée à la religion. Ainsi Kant n'a jamais admis que la religion pût être basée sur la science et que la science fût religion. Cette attitude d'esprit, assez générale au siècle dernier, a emprisonné l'homme du XIX^e siècle dans les limites des catégories. Le positivisme a méconnu la vertu créative et conscientielle de la métaphysique que Kant reconnaissait pourtant pour être la perfection de la raison humaine cultivée, et la philosophie matérialiste a cru la reléguer définitivement au musée des antiquités. Cependant, l'engagement actuel de la science dans ses recherches réhabiliterait la métaphysique si elle en avait besoin.

Un professeur de la Faculté de Médecine, André Dognon, fait cette constatation :

« Matière, esprit, vie, que se cache-t-il derrière les manifestations exprimées par ces mots ; quelle signification ontologique couvrent-ils ? Quel est donc le monde où nous évoluons, le rapport de ces êtres, c'est là une préoccupation et même une obsession qui se libère de la pure philosophie et

— 71 —

transparaît dans toutes les branches de la science. Lorsqu'on lit les conclusions apportées, les hypothèses proposées par les travaux récents lorsqu'on écoute la parole — à destination purement scientifique — de physiciens, de chimistes, de biologistes, de mathématiciens, on ne peut pas ne pas être frappés de leurs conséquences métaphysiques et de la saveur spiritualiste qu'elles dégagent ».

Et Claude Bernard, au siècle dernier, disait : « *Le grand tort de la science à notre époque, c'est d'avoir adhéré à un positivisme négateur de toute métaphysique, alors que l'homme ne peut se passer ni de métaphysique, ni de religion* ».

En juillet 1945, dans sa réponse au discours du prince Louis de Broglie, le duc Maurice de Broglie, dit : « *...C'est un chambardement général et vous en êtes grandement responsable. Le bond fait en avant a été si grand, il nous a entraînés si loin que nous avons changé d'horizon et atteint des perspectives nouvelles qui plongent en partie dans les brumes de la métaphysique* ».

Le divorce n'en a pas moins été prononcé entre l'esprit scientifique et la métaphysique ; et la science, si curieuse d'observer tous les phénomènes de la nature, a refusé de considérer le phénomène religieux, permanent chez l'homme, et qui se trahit chez ceux-là même qui se

déclarent matérialistes areligieux. A ce propos, il est intéressant de rappeler les réflexions de L. Cuénot (1) sur le conflit des finalistes et des anti-finalistes. Voici ce qu'il dit : « *Beaucoup de naturalistes se disent ou se croient mécanistes de stricte orthodoxie ; cependant ils emploient des expressions finalistes, parlent d'arrangements organisés pour telle ou telle fonction* »

(1) Invention et finalité en biologie L. Cuenot. Edit. Flammarion.

— 72 —

importante, de merveilleuses adaptations comme s'il était impossible de parler de la vie qu'en termes de finalité ».

Il est impossible, me semble-t-il, d'observer la vie sans inférer qu'elle accomplit un dessein dont la source originelle (d'où jaillit la volonté créatrice) échappe à notre appréhension. Cette source est-elle une Loi Souveraine, une Intelligence principielle que nos facultés, aussi grandes soient-elles ne peuvent définir ? — Est-ce CELA vers quoi se tend notre lucidité pour comprendre CELA ? — CELA qui reste incompréhensible et qui pour tous les hommes est cependant ? — qui pour certains est au delà de leurs équations ; au delà du dégagement des lois qui soutiennent leurs théories ? Pour d'autres : au delà de tout ce qui peut être sublimé et qu'ils appellent Dieu, Dieu la Lumière Suprême, Dieu mot qui s'apparente au latin « Dies » le jour ; le jour qui nous ramène toujours le soleil triomphant ?

Pour illustrer ce que je viens de dire, je transcris la description d'un processus embryologique que fit le célèbre biologiste Julian Huxley, mécaniste fervent, anti-finaliste convaincu :

« L'étudiant de la nature, écrit le savant, s'émerveille de plus en plus et s'étonne de moins en moins à mesure qu'il se familiarise avec ses œuvres ; mais de tous les miracles incessants qu'elle offre à son examen, peut-être le plus digne d'admiration est-il le développement d'une plante ou d'un animal en partant de l'embryon. Examinez les œufs nouvellement pondus de quelque animal commun, comme la salamandre ou le triton. Ce sont de minuscules sphéroïdes dans lesquels le meilleur microscope ne révèle rien autre qu'un sac sans structure, renfermant un fluide gélatineux contenant des granules en suspension. Mais d'étranges

— 73 —

possibilités sont latentes dans ce globe visqueux ; chauffons modérément son berceau aqueux, et la matière plastique passera par des changements rapides, et néanmoins si réguliers et efficaces dans leur succession, que l'on ne peut les comparer qu'à l'action d'un habile modelleur sur un informe morceau d'argile. Comme avec une truelle invisible, la masse est divisée et subdivisée en portions de plus en plus petites, jusqu'à être réduite à un

agrégat de granules assez petits pour former la trame la plus déliée de l'organisme naissant. Puis c'est comme si un doigt délicat traçait la ligne qu'occupera la colonne vertébrale et modelait l'ébauche du corps, plaçant la tête à une extrémité, la queue à l'autre et donnant aux plans et aux membres des contours de salamandre avec un art tel, qu'en voyant le processus se compléter d'heure en heure, on a presque l'idée qu'un auxiliaire plus subtil que le microscope achromatique découvrirait l'artiste caché, qui, son plan sous les yeux, s'efforce par un habile tour de main de perfectionner son travail ».

Chateaubriand ne mit pas plus de candeur et d'enthousiasme à s'efforcer de prouver l'existence de Dieu dans son Génie du Christianisme, que Julian Huxley n'en mit pour faire cette description d'un processus embryologique qui nous fait pressentir l'existence d'un plan imposé par un merveilleux Inconnu, lequel dispense tous les dons, tous les miracles de la vie.

Les hommes de science anti-finalistes s'expriment donc, malgré eux, en termes de finalité sans être frappés par ce que recèlent les expressions qu'ils emploient, par la finalité mystérieuse qu'elles suggèrent (1). Cela pourrait intéresser

(1) Je pense d'ailleurs que l'opposition qui apparaît entre finalistes et anti-finalistes est fondamentalement dogmatique.

— 74 —

des psychologues et des métaphysiciens ; c'est-à-dire des habitants de quartiers que ces hommes de science ne fréquentent pas ; et ils ne s'inquiètent pas du fil de relation qui leur permettrait de découvrir que ces quartiers font partie de leur arrondissement, de leur cité, de leur univers. Nous pouvons reconnaître qu'un parfait humanisme n'a pas présidé à leur formation, sans cela ils suivraient l'elliptique de la pensée universelle. Mais ces hommes de science pensent en spécialistes et non point en êtres complets et non compartimentés. Ils limitent leurs pensées à la substance que leur offre leur univers fragmenté. Ils oublient que cet univers fait partie d'un tout. C'est l'apparence totalitaire qu'ils donnent au fragment qui dupe ces esprits scientifiques. Et c'est, sans doute, après avoir observé ce fait humain que Plotin écrit ce texte dans le chapitre VI des Ennéades : « *Quand l'âme acquiert une âme scientifique quelconque, elle se retire de l'Unité et cesse d'être une ; car la science implique la raison discursive et la raison discursive implique la multiplicité. Pour atteindre l'Unité, il nous faut donc nous élever au-dessus de la science, et ne jamais nous retirer de ce qui est essentiellement UN...* »

Je ne fais pas ici une critique de la science, mais une critique de la formation des cerveaux, du conditionnement des esprits imposé dès l'enfance par nos méthodes d'enseignement ou d'éducation. Il va sans dire qu'un métaphysicien qui voudrait ignorer les découvertes obtenues par les hommes de science au cours de leurs expériences conduites avec la rigueur de l'expérimentateur spécialiste, ne penserait pas en être complet mais en être compartimenté.

Tentons, avant de poursuivre notre étude, de faire une critique objective, une...

— 75 —

CRITIQUE DES TEMPS PRESENTS

et nous comprenons, dans les temps présents, la fin du dernier siècle et la moitié du siècle actuel.

La confusion du monde moderne — confusion que nous nourrissons avec nos préjugés — nous empêche de résoudre les problèmes généraux qui s'imposent à nous. Nous le abordons par fragments séparés ; nous les réduisons en sections indépendantes les unes des autres, et les problèmes ainsi posés sont faux. Et pourquoi faisons-nous cela ? Nous abordons les problèmes ainsi parce que nos esprits sont fragmentés. Nous entretenons le conflit des systèmes auxquels nous tenons plus qu'à la vérité inconditionnée. Nous restons les prisonniers des croyances qui s'opposent. Les hommes croient tous en l'omnipotence, les uns d'un Dieu personnel, les autres d'une propriété unique réservée à la matière ou au pouvoir souverain de la matière. Et comme tout postulat — matérialiste ou spiritualiste — provoque le déroulement d'une métaphysique, deux doctrines alors s'affrontent, l'une qui fait dépendre la création du monde d'un Dieu créateur, et l'autre d'une vertu active et créatrice de la matière.

Je ne prétends pas dire ici que Dieu existe ou que Dieu n'existe pas. Là n'est pas la question. Convenez avec moi que lorsqu'on s'engage dans une recherche qui a pour objectif la vérité, on n'affirme rien avant d'avoir trouvé — non pas la vérité — mais l'état de grâce qui permet de la vivre constamment. Je remarque que le conflit qui oppose les hommes est d'origine mentale. L'homme tend à tirer de sa raison discursive des concepts qui n'ont, en eux-mêmes, aucun caractère de permanence ; mais l'homme s'en sert pour avoir l'illusion d'être, en sa personne, permanent. Cette lutte des éléments transitoires qui veulent durer, bien qu'ils soient nés d'un court instant de l'évolution de la conscience,

— 76 —

représente un tragique effet de la puissance d'inertie des facultés intellectuelles limitées. C'est sans doute à ce phénomène que nous devons notre impuissance à poser correctement le problème de l'existence humaine dans sa totalité. C'est pourquoi, dans l'anxiété, nous voulons résoudre des problèmes nés du trouble et de la confusion, et qui sont les fragments d'un tout incompris.

Je cite ici M. Gaston Bachelard qui écrit dans « *La philosophie du Non* » : « *Trop souvent le savant se confie à une pédagogie fractionnée alors que l'esprit scientifique devrait viser à une réforme subjective totale* ».

C'est avec cet esprit, pris dans les limites de ce champ borné, que nous abordons tous les problèmes : monétaire, économique, politique, etc... Et nous les traitons comme s'ils n'avaient aucun lien entre eux, comme s'ils étaient séparés, indépendants, isolés dans la nature des choses. Lorsque nous prétendons résoudre un de ces problèmes, nous ne nous demandons pas en fonction de quelle réalité vitale unique nous le posons ; réalité éternelle, réalité cosmique ? Nous ne nous demandons pas non plus si ce problème, en fonction même d'une réalité vitale, existe réellement. S'il n'est pas une création instable de concepts transitoires mais auxquels nous tenons à conférer la pérennité ?

Nous sommes affectés par un flot constant de problèmes et le spectacle du monde troublé nous démontre bien que nous ne connaissons pas l'art de les aborder et l'art de les comprendre. C'est cependant l'art le plus important à pratiquer puisque de sa pratique dépend, sans doute, l'harmonie du monde ; car le monde est ce que nous sommes.

Partant de là je voudrais révéler combien m'apparaît nécessaire la culture propagée d'un véritable humanisme ; d'un humanisme universaliste comme nous l'avons défini. Les concepts qu'on nous impose ou que nous créons exercent sur nous un pouvoir tyrannique. Ils sont nos

— 77 —

enfants et deviennent nos maîtres. Engagés dans l'association des concepts, nous sommes soumis à l'influence qu'ils exercent sur notre esprit et, partant de là, sur notre vie. La société s'organise sur le modèle qu'ils proposent et nous abordons les problèmes avec l'esprit qu'ils ont conditionné. Ces concepts s'apparentent à deux tendances opposées ; l'une tient, en s'appuyant sur des postulats scientifiques qui sont, pour la plupart, actuellement dépassés, à démontrer que tout dans l'univers est soumis à une force émise par la matière créatrice, ou épiphénomène de la matière ; l'autre affirme que tout, en ce monde, est soumis à l'autorité suprême d'un Dieu « *qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires...* » d'un Dieu, image de toutes les perfections et que représentent, ici-bas, les Eglises irréductiblement adversaires les unes des autres.

Ainsi les hommes différemment conditionnés, se sont dressés fanatiques et farouches, les uns contre les autres.

Les uns ont accusé le matérialisme de tous les malheurs du monde ; les autres en ont accusé la religion. Certains prétendent que les grandes découvertes scientifiques, les grandes réussites techniques ont exaspéré l'orgueil des intellectuels qui s'acharnèrent à détruire le sentiment religieux chez l'homme, et le XIX^e siècle a donné le spectacle d'une lutte soutenue contre la religion raisonnablement justifiée, prétendait-on, par les conclusions qu'un esprit philosophique tirait des théories scientifiques en faveur à l'époque. La tendance gouvernementale était anti-religieuse. Au commencement du XX^e siècle, un ministre,

Viviani, dans un discours retentissant, à la Chambre des députés et qui eut l'honneur de l'affichage, disait entr'autres choses ceci : *...nous nous sommes attachés à une œuvre d'anti-cléricalisme, nous avons arraché de l'âme du peuple, la croyance à une autre vie, à des visions célestes décevantes et irréelles* ». Puis, dans un grand mouvement d'éloquence, il déclarait :

— 78 —

« ...et d'un geste magnifique nous avons éteint dans le ciel les lumières qu'on ne rallumera plus ».

Il est vrai qu'une obscurité s'est étendue sur le monde. Viviani était ministre, en 1914, quand la foudre tomba sur l'Europe ; il fut président du Conseil, mais il n'a pas encouru pour cela plus de responsabilités qu'un autre. Une maladie qui se déclare a toujours des causes lointaines. Ce n'est pas le dernier apéritif absorbé qui détermine l'état alcoolique d'un individu. Si Viviani a contribué à arracher de l'âme du peuple la croyance à une autre vie, à des visions célestes, le pape Innocent III n'a pas hésité à faire arracher par la violence, de l'âme des Cathares, la croyance en pureté intégrale qui décide de la vie éternelle. Sus à l'hérésie ! criaient les tueurs professionnels à la solde de l'Eglise. Sus à l'hérésie ! ont crié les intellectuels fanatisés par leur croyance en la souveraineté de la science.

V

Science et Religion

Ainsi donc deux croyances se sont mesurées autrefois et se mesurent encore aujourd'hui. Deux fanatismes se font la guerre, ce qui ne laisse à la civilisation que la ressource de vivre sur un compromis, et le compromis ne lui permet ni stabilité, ni permanence possible. Est-ce parce qu'il avait compris cela que Rivarol disait avec esprit : « *La civilisation est aussi près de la barbarie que le fer le mieux poli l'est de la rouille* ». A dire vrai, nous pouvons comprendre qu'un fer poli, au mieux de sa perfection, peut être préservé de la rouille par des soins attentifs et constamment renouvelés. De même la civilisation qui est une série de perfections ravies à la fuite du temps, peut se préserver d'un retour à la barbarie par un vigilant entretien des bases principielles de son existence. Elle peut se préserver d'un retour à la barbarie en se détachant des valeurs que l'usage dégrade, afin de les retrouver vivantes et épurées dans des formes nouvelles, formes en harmonie avec une perfection plus subtile que ce qui avait été jusqu'alors appréhendé.

Les deux croyances dont nous avons parlé et qui ont pour fondement la science ou la religion, sont sans doute à

— 80 —

l'origine d'un désordre psychologique dans la société, mais en tant que croyances, que passions humaines déchaînées et non point en tant que science et que religion qui, en elles-mêmes, ne peuvent pas être incriminées.

L'ère de la science expérimentale, comme il a été dit précédemment, a commencé au XVII^e siècle avec Bacon, avec Newton, avec l'Académie Royale Anglaise des Sciences. A cette époque, la ligne de démarcation entre le domaine théologique et le domaine philosophique et scientifique n'était pas bien tranchée. Et l'on peut dire que si Bacon a mis à

la disposition des hommes une méthode d'investigation et une méthode de recherche, il n'a pas entendu, un seul instant, séparer le domaine philosophique du domaine scientifique. On peut ajouter que Descartes et Newton ont, comme lui, tenté d'ouvrir une ère philosophique attachée à l'expérience sans que cela les éloignât d'une attitude spiritualiste et théiste. Descartes démontra qu'il était théiste en écrivant dans son « Discours de la Méthode » : « *Je me suis un peu étendu sur le sujet de l'âme, à cause qu'il est un des plus importants : car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir ci-dessus assez réfutée...* » Et Newton, nous le savons, était profondément religieux.

C'est au XIX^e siècle que certains chercheurs voulurent opposer science et raison, athéisme et spiritualité. Ni Bacon, ni Descartes ne commirent pareille erreur, et un Laplace n'a pas incliné vers cela. Les savants, autrefois, étaient à la fois des philosophes, des artisans, des joailliers, des ouvriers du métal qui se doubtaient, dans le meilleur des cas, de magiciens, d'alchimistes et d'astrologues. Cette diversité de connaissances et de pratiques en faisait des humanistes. Paracelse, humaniste de la Renaissance, s'écriait : « *Quelle joie et quel bonheur de vivre dans l'unité ! Les corps célestes aussi, la Terre et toutes choses*

— 81 —

ont leur cours dans ce nombre » (1). Ces savants vivaient conscients de l'Unité parce qu'ils avaient le sens du fil de relation qui réunissait toutes les choses qu'ils observaient.

L'obscurantisme né d'un dogme imposé à l'esprit par les matérialistes du XIX^e siècle, s'est opposé par réaction à l'obscurantisme né d'un dogme accepté sans discussion par ceux qui accueillait les idées toutes faites forgées par une caste de théologiens soucieux d'imposer leur domination et leur autorité. Les hommes pensants qui choisissaient la voie scientifique réagissaient, assez souvent, à une caste sacerdotale, à une église. Cette réaction entraînait l'opposition, et c'est de cette opposition que naquit la catégorie des intellectuels qui crurent pouvoir utiliser la science pour saper les bases de la religion. La pensée scientifique, encore aujourd'hui, se trouve engluée par la moisissure de vieilles conceptions. C'est ce que constate M. Gaston Bachelard qui précise : « *Ainsi les surrationalistes eux-mêmes doivent reconnaître que la plus grande partie de la pensée scientifique est restée à des stades d'évolution philosophiquement primitifs ; ils doivent s'attendre à être les victimes d'une polémique écrasante. Tout leur donne tort : la vie commune, le sens commun, la connaissance immédiate, la technique industrielle ; des sciences entières aussi, des sciences incontestables comme la biologie où le rationaliste ne mord guère — encore que certains thèmes des sciences biologiques pourraient recevoir un développement rapide dès que la causalité formelle si méconnue, si légèrement rejetée par les réalistes, pourrait être étudiée dans un esprit philosophique nouveau* » (2).

(1) Un présent des Dieux à l'humanité, c'est ainsi que Platon appréciait la valeur du don de voir l'Un dans la multiplicité.

(2) La philosophie du NON - Gaston Bachelard - édit. : Presses Universitaires

— 82 —

Mais il faut admettre, pour être juste et revenir à ce qui est dit plus haut, que les bases de la religion n'ont pas été uniquement sapées par les intellectuels qui ont prétendu, un peu légèrement, utiliser la science à cet usage ; mais aussi par les religieux eux-mêmes, qui ont réduit ces bases à un état de pétrification tel que la vie, cette lumière des hommes, ne pouvait plus les animer.

Si la Religion, par définition communément admise, est le culte rendu à la Divinité, la Science est Religion, et la Religion devrait être Science, car la Divinité est l'Eternelle Vérité que les hommes ambitionnent de connaître et à laquelle ils rendent un culte par un labeur incessant et souvent par des sacrifices immenses. Ce qui a pu être sapé par des esprits, d'ailleurs superficiels, et déviés par un fanatisme stupide, était sans valeur permanente et n'était qu'objet de croyance, car ce qui est permanent, éternel, en religion comme en science, c'est ce que la foi — *cette adhésion de l'intelligence* — comme disait saint Thomas — justifie, la vérité mouvante et éternelle, présente dans le laboratoire comme dans le temple. Et l'homme est pour lui-même un laboratoire comme il est le temple.

Certains disent : les bases de la religion ont été sapées par des esprits pervers. Je pense que ces bases n'offraient pas alors l'assurance d'une réalité permanente. C'est cette réalité permanente entitativement ⁽¹⁾ qui fuit l'expression et déserte la forme qui importe. Et c'est d'elle — entitative — dont il faut prendre conscience. Pour que cette prise de conscience soit effective, il faut que l'individu se dépouille des erreurs qui lui sont chères, et qui font obstacle à toute communion possible avec le réel qui est la vie inconditionnée. Il faut que l'individu soit libre. C'est la condition essentielle de l'humanisme comme il a été défini. Il faut que l'individu comprenne que la Science et la Religion sont

(1) Entitativement ; entitative : mots rares du vocabulaire philosophique, de entité : « de la doctrine réaliste, ce qui constitue l'essence et l'unité du genre. Objet concret mais qui n'a pas d'unité ou d'identité matérielle. La réalité tout entière de l'être individuel par opposition à son *existentia*, selon Leibnitz ». (Vocab. philo., A. LALANDE). Emprunté du latin scolastique *entitas*, de *entis* « être ». N d l'E.

— 83 —

attelées au char de l'existence humaine. Examinons ensemble cet attelage et essayons de comprendre son usage.

La science est née de la nécessité dans laquelle s'est trouvé l'homme de triompher du milieu ambiant que lui imposait la nature des choses. L'homme, pour assurer son expansion, pour assurer la pérennité à son espèce, et le développement de sa conscience, devait triompher sur tous les points, de la nature qui lui était souvent hostile, parce qu'il ne la comprenait pas. Prise de conscience difficile mais impérieuse. « To be or not be ». « Être ou ne pas être ». La vie pose la question dans le cours constant de sa manifestation ; et être, pouvons-nous dire, sollicite sans relâche, un mouvement-conscience qui se déroule entraîné vers une « conscience-ultime »

A la matière même un verbe est attaché !!

et cela contraint l'homme à postuler une ultra-humanité ».

Mais puisque la Religion a été opposée à la Science, il faut s'efforcer de comprendre pourquoi l'esprit de l'homme a créé cette opposition.

La superstition peut être considérée comme le premier tâtonnement maladroit de l'homme vers la religion, dit Le comte du Nouÿ (1).

Examinons cette idée, sans confondre, cependant, superstition et religion ; car il y a d'une part création de fiction, et d'autre part révélation.

L'homme, en lutte avec le milieu ambiant, s'est trouvé en lutte avec des forces inconnues de lui, des forces vivantes, grondantes, brûlantes, mugissantes et souvent terrifiantes, par exemple, quand de puissantes perturbations

(1) « L'homme et sa destinée » Lecomte du Nouÿ, édit. La Colombe.

cosmiques bouleversaient le lieu où il était réfugié. La superstition est née de la peur, peur de ces forces inconnues mises soudainement en action de façon imprévisible. L'action prenait l'aspect de gigantesques colères, et l'homme terrifié voyait en cette action la manifestation d'une passion et d'une volonté surnaturelles toutes puissantes. Un être invincible, maître des éléments, invisible comme le souffle qui lui frappait le visage, le dominait de toute sa violence. Il fallait alors conjurer cette puissance redoutable. Dans ce dessein, il créa une formidable fiction et il rendit un culte à cette fiction, sans pour cela cesser de faire un effort de compréhension des phénomènes naturels dont il voulait s'assurer la maîtrise. Une science empirique fut la couronne de cet effort de compréhension qui lui apporta le secours d'une technique primitive. Pour compenser son infériorité physique, l'homme inventa des armes et

des pièges. Les pratiques dites religieuses ont été d'abord des pièges tendus à la divinité que l'homme redoutait.

La science évoluait lentement. Grâce à elle, l'homme prenait conscience de son milieu ambiant familier. Mais un immense inconnu pesait sur son destin. Une soif de certitude imposait à l'esprit la fiction. La superstition prévenait la science en ce domaine ignoré, comme la superstition submergeait la révélation que l'homme avait primitivement reçue.

Il est dans la nature de l'homme d'être inquiet, de vouloir trouver une explication à ce qu'il ne comprend pas. Il use d'artifices et crée une fiction pour ne pas rester dans le vide que représente pour lui l'inconnu. La fiction remplit cet immense vide et l'esprit s'habitue au refuge que la fiction lui offre. Il arrange la fiction originale, la modèle pour satisfaire à ses besoins d'apaisement. Cependant le vide subsiste bien que voilé ou dissimulé. La science tend à le combler, mais ses incertitudes, au cours de sa marche difficile,

— 85 —

mais triomphale malgré tout, ne sont guère propices à l'apaisement de la peur. C'est pourquoi le culte rendu à la fiction s'imposa et s'organisa pour donner enfin satisfaction à la volonté de puissance de certains hommes qui s'identifièrent à la force redoutée.

Pour le peuple d'Israël, le Dieu de Moïse ne fut sans doute pas autre chose que la représentation d'une force redoutable qu'il fallait apaiser par des prières ; gagner par des sacrifices, des offrandes. La vénération qu'il vouait était pur artifice. Ne fallait-il pas ruser avec un Dieu qui faisait tomber sur les villes le feu du ciel et qui menaçait toujours des plus cruels châtimens ! Il fallait s'assurer ses faveurs pour l'éternité sans trop rien perdre des jouissances d'ici-bas.

Le culte rendu à la divinité a été souvent, hélas, source d'hypocrisie, fille de l'ignorance qui entretient dans le cœur de l'homme une pénible vacuité.

Mais si l'aspiration à connaître et le besoin de certitude constituent probablement les deux pôles de l'âme humaine, ces deux affections de l'âme ne sont pas les seuls éléments de sa constitution. Il existe, sans doute, un sentiment religieux chez l'homme qui lui fait rendre, sans manifestations extérieures, un culte intime à la vérité. Ce sentiment religieux est certainement vivace chez de nombreux savants, chez de nombreux penseurs, chez de vrais mystiques. Il représente un palier de conscience plus élevé que celui qui retient l'homme par l'entrave de la superstition.

Donc, lorsque nous prononçons le mot religion, il serait prudent de préciser s'il est question d'un culte né d'une superstition — même améliorée — ou d'un sentiment religieux d'amour pour la Vérité qui peut nous conduire à une sublimation de la conscience humaine ? Krishnamurti dit : « *La religion consiste à permettre à la vérité d'entrer en existence...* »

Les religions *organisées* sont, sur ce point, étrangement constituées. Elles s'appuient généralement sur deux sources d'inspiration et révèlent une double constitution représentée par une subtilité ésotérique et un enseignement exotérique. Une doctrine substantielle doit servir de ciment entre ces deux édifices, et le théologien manie le ciment. Nous savons tous que le ciment se durcit. L'œuvre du théologien est, malgré lui, parfois, œuvre de durcissement qui défie l'œuvre de subtilisation de la vie appelée à dissoudre toutes les formes. Le théologien procède par impératifs dogmatiques qu'il s'ingénie de justifier intellectuellement. L'intellect est apte à réussir toutes les acrobaties. Le théologien interprète les écritures dites sacrées dans un sens favorable à un mode de pensée approuvé par une autorité supérieure. Il déploie en bataille des concepts et résiste à toute pensée qui se présente à son esprit et qui pourrait offrir un aspect contraire à sa démonstration. Il veut incliner les esprits à penser selon les normes d'une doctrine qui est le fondement — plus intellectuel que spirituel — de l'ordre arbitraire dans lequel il s'intègre et où il prétend trouver sa sécurité. Il met en formes les créations de l'esprit ; fixe définitivement le modèle de formes imposé, et, par cet acte, pétrifie ce qui pouvait être, au départ, une expression vivante de la vérité momentanément appréhendée. L'orthodoxie est ainsi décrétée. L'orthodoxie est l'opinion droite que l'on doit avoir d'une religion, ou de la doctrine, que propage une église. Une opinion ne peut pas être l'expression de la vérité puisqu'elle est l'idée qu'on se fait, à un moment donné et fugitif, d'une chose qu'on appréhende à un niveau de connaissance relative et variable ; ce n'est pas la chose elle-même ! et lorsque cette chose est la vie dans son état sublime, on ne peut pas s'en faire une opinion exprimable et de valeur immuable. Une opinion est discutable même quand elle est prétendue droite. Dans le cas particulier de cette

opinion droite imposée, on retrouve l'origine de la volonté de puissance qui exploita la superstition, et non le jaillissement du sentiment religieux qui féconde les voies libres de l'esprit.

Lorsqu'on rappelle que les bases de la religion ont été sapées, on révèle que ces bases n'étaient pas saines ; elles étaient enclines à la dégradation. Mais il est trop d'exemples de grandeur humaine pour supposer un instant que la science ait pu servir à faire le moindre tort au sentiment religieux, au contraire.

La Religion est la Science Suprême que la science des hommes tente de pénétrer.

La science pure a révélé à l'homme vrai son génie et sa gloire. La science pure est née de l'épanouissement de la conscience de l'homme aux prises avec des nécessités vitales, de l'homme ensuite penché sur la source inconnue de ses découvertes. Il y a dans la recherche

scientifique, de la part du savant, un acte de religiosité. Le savant rend un culte intime à la divinité qui est la vie, la vérité. La religion ne peut avoir d'autres bases que la recherche de la vérité et le service de la vie. Servir la vie, c'est aider à l'expansion de la conscience. L'homme est une conscience en perpétuel épanouissement qui se meut dans un corps. Bossuet, dans son panégyrique pour la fête des Anges Gardiens, proclame : « ...que l'homme n'est pas ce que nous voyons et que ces membres, que cette figure et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache plutôt qu'il nous le montre ». Nous pouvons dire, sans doute, par extension, que l'univers n'est pas ce que nous voyons, que ces membres qui roulent dans l'espace interstellaire, que la matière densifiée et organisée qui les constitue, et tous les concepts mécanistes dont nous avons enrobé le tout, nous le cachent plutôt qu'ils nous le montrent. Le phénomène conscientiel échappe à notre observation et il est sans doute la pierre de touche de la Réalité Sublime.

— 88 —

La dimension espace-temps nous voile sans doute la dimension conscientielle, et l'espace interstellaire n'est, peut-être, qu'un champ d'expansion de la conscience.

Nous reviendrons sur ce qui vient de se présenter à notre esprit. Pour l'instant, l'on peut dire que le conflit qui oppose le parti intellectuel au parti de la « Religion organisée » est un conflit d'opinion. Et l'opinion est là pour voiler le vide dont les hommes portent en eux le sentiment angoissant. Mais la Science, en elle-même, et la Religion en elle-même, sont étrangères à ce conflit. Ce qui a pu être sapé dans les bases de la religion portait encore toutes les traces de la grande fiction primitive issue de la superstition qui imposait la croyance sans éveiller la foi. Tant que la confusion subsistera entre croyance et foi, le conflit gardera sa permanence. Saint Paul conseillait à Timothée d'éviter les disputes de paroles qui ne servent qu'à pervertir ceux qui les écoutent. Les disputes d'opinion sont stériles. Un jour se lèvera où la conscience de l'homme n'accordera plus aucune valeur d'absolu à l'opinion ; où le théologien tel que la théologie classique le conditionne, aura fait son temps, où la science sera une religion ouverte sur la nature des faits physiques, et la religion une science ouverte sur les vastes champs de la conscience centrant sur elle-même son mouvement éternel.

— 89 —

Les Allégories de la Révélation

Les Métaphores des savants

Si nous comparons, maintenant, le langage allégorique des Ecritures sacrées avec le langage métaphorique des hommes de science de notre époque, nous découvrons une identité d'expression qui nous surprend après la longue période d'opposition que nous avons connue ; période dont quelques déclarations de savants annoncent la fin. Citons celles-ci par exemple

Henri Poincaré (La Science et l'Hypothèse) :

« L'une des découvertes les plus étonnantes que les physiciens aient annoncées dans ces dernières années, c'est que la matière n'existe pas ».

Einstein (L'évolution des idées en physique):

« Mais de quelle nature est le milieu à travers lequel la lumière se propage, et quelles sont ses propriétés mécaniques ? Il n'y a aucun espoir de pouvoir réduire les phénomènes optiques à des phénomènes mécaniques avant qu'on ne donne une réponse à cette question. Mais les difficultés que présente la solution de ce problème sont si grandes que nous devons l'abandonner, et, par conséquent, abandonner aussi le point de vue mécanique. »

Jean Thibaud, Directeur de l'Institut de physique atomique :

— 90 —

« il ne subsiste plus que des actions à distance entre centres chargés. Au fond, la notion de matière telle qu'elle présentait dans l'ancienne conception, n'était qu'une illusion ».

Le postulat de la philosophie matérialiste appuyé sur la définition de la matière — qu'avaient donnée Avogadro et Ampère — s'évapore au milieu des découvertes des physiciens modernes sans détruire l'attachement que certains esprits lui conservent. Nous voyons, cependant, un surrationalisme philosophique reconnaître que la plus grande partie de la pensée scientifique est restée à des stades d'évolution philosophiquement primitifs (1). Et nous devons constater que la téléologie (*τελοζ*) qui s'occupe de l'étude des fins, garde une saveur spirituelle. Ainsi Eddington ne craint pas de dire que *la substance de l'univers est esprit*. Ce qui nous rapproche d'un très vieux texte, vieux de plusieurs millénaires, le « *Kui-te* » dans lequel nous pouvons lire ceci : « *L'esprit est une extrême sublimation de la matière, et la matière est la cristallisation de l'esprit. — L'esprit est la première différenciation de l'espace. — La matière, la première différenciation de l'esprit. Ce qui n'est ni esprit, ni matière, c'est CELA* ».

D'autres savants évoquent la lumière, comme sir James Jeans qui, dans son livre « *Le Mystérieux Univers* » écrit : « *La totalité (matière et rayonnement) forme l'activité complète de l'univers et sa quantité totale ne change pas. Mais sa qualité est en perpétuelle modification et ce changement de qualité paraît être la principale opération en cours dans l'univers... Ces conceptions réduisent l'univers entier à un monde de lumière potentielle ou réelle* ».

(I) Déjà cité.

— 91 —

L'univers se trouve réduit à *un monde de lumière*. Lumière ! ce mot revient souvent sous la plume des physiciens. Le prince Louis de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, écrit : « *enfin la lumière vient de se révéler à nous comme susceptible de se condenser en matière, tandis que la matière est susceptible de s'évaporer en lumière* ».

Et que lisons-nous dans l'évangile selon saint Jean, ceci : « *Dieu était cette lumière au moyen de laquelle toutes choses furent créées* ».

Dieu était cette lumière, cette substance subtile dont parlent les physiciens, qui peut être matière ou lumière et au moyen de laquelle toutes les choses que nous percevons, en fait et en esprit, sont créées.

Dans le livre cabalistique qu'est le Sepher Yetzirah, nous découvrons que la substance divine seule existe de toute éternité et c'est d'elle-même que jaillit l'Esprit.

Ne reste-t-on pas rêveur devant le mystère que ces mots évoquent ? et le poète écrit :

*Et comme un œil naissant couvert par ses paupières
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres* (1).

Et Christ dit :

« *Je suis la Lumière du Monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie* ».

Quand nous lisons dans la Genèse : *Et Dieu créa le ciel et la terre, nous savons que ces mots évoquent le dédoublement*

(1) Les Vers Dorés de Gérard de Nerval.

de la substance primordiale, lumineuse et obscure. Saint Jean dit encore : *dans les ténèbres était la vie et la vie fut la lumière des hommes.*

Ainsi le langage métaphorique des hommes de science tend à rejoindre le langage allégorique des Ecritures sacrées. Et l'homme de science met de plus en plus clairement en évidence la forme d'intelligence intuitive qu'est la science. L'évolution de la science amène le savant à se livrer, malgré sa réserve, à la spéculation métaphysique, parce qu'il est cet esprit humain dont parlait Francis Bacon, qui va de lui-même, ne s'arrête pas et cherche l'infini.

Grâce à la confrontation du langage métaphorique des savants et du langage allégorique employé dans les Ecritures sacrées, l'homme de notre temps pénètre la signification de l'Assomption de la Vierge de très vieille tradition et que fête l'église romaine. La Vierge est l'aspect féminin du pouvoir créateur, elle est la Substance Vierge, cette lumière au moyen de laquelle, dit saint Jean, toutes choses furent créées ; c'est-à-dire cette matière qui est susceptible de s'évaporer en lumière, toujours vierge et féconde. Quelle allégorie sublime qui nous révèle que dans le jeu éternel de la création, la matière doit — théologiquement — se sublimer, s'évaporer en lumière-substance-divine, en lumière-conscience.

Ainsi le destin ouvre un à un ses portails à l'humain qui se présente armé du « sésame ouvre-toi » car nous ne pouvons voir, aujourd'hui, dans les fins dernières de l'homme, qu'un éternel passage. L'eschatologie moderne n'a, pour l'instant, pas d'autre objet, et le religieux-humaniste n'a pas d'autre mission que de libérer l'homme de son fond primitif de superstition qui le conduit aux pratiques idolâtres. L'idolâtrie l'empêchant de s'identifier à son origine.

La Mystique, Champ d'Expérience ouvert à l'Humanisme

En suivant notre fil d'Ariane, nous voyons qu'il n'y a plus, en vérité, même si la société n'en a pas encore pris conscience, d'opposition irréductible entre l'activité de la recherche scientifique dans le champ qui lui a été dévolu jusqu'alors et la pénétration profonde qui a été faite par des êtres d'élite, dans l'empire abandonné à la mystique empire où des psychologues s'aventurent timidement par le biais de l'examen des activités mentales de l'homme ; et quelques savants par les abords de la métapsychie. La physique moderne désintègre peu à peu la haute muraille dressée dans les cerveaux entre le règne de la matière et le règne

impondérable de l'esprit. Il n'y a plus entre le monde physique et le monde spirituel d'abîme infranchissable. L'univers commence à ressembler davantage à une grande pensée qu'à une grande machine (1). L'intelligence, aujourd'hui, ose franchir l'abîme. La science actuelle devient de plus en plus la science de l'invisible et la nourrice pléthorique de la philosophie. Et la philosophie se trouve obligée, par l'étude de la microphysique, de reviser ses anciens postulats et de reconsidérer de nombreux problèmes qu'elle voulait résolue (2).

Le psychologue dit : « *En face de toutes les philosophies aux bigarrures infinies, de toutes les religions richement diversifiées, se dressent, suprême instance de la vérité ou*

(1) *Le Mystérieux Univers* - James Leans.

(2) Les nouvelles constructions scientifiques comme la relativité, la théorie des quanta, la mécanique ondulatoire ou la mécanique de Dirac, ne continuent pas la connaissance vulgaire mais naissent d'une critique et d'une réforme de ces postulats.

« *La Philosophie du NON* - Gaston Bachelard Edit. Les Presses Universitaires.

— 94 —

de l'erreur les données immuables de l'âme humaine . L'âme humaine ! voilà l'empire immense où l'univers se reflète. Voilà le lieu sans limite et sans définition, où chaque vérité rejoint à chaque instant la vérité universelle dont elle se révèle un aspect. *Chaque être*, dit Plotin, *contient en lui le Monde Intelligible tout entier et le contemple tout entier dans chaque être particulier*. (Ennéades).

Des esprits — que la mort a déjà touché de son aile et qui ne sont plus, dans ce monde agité, que des ombres avides d'ombre — ne conçoivent pas l'utilité d'un effort qui n'a pas pour objet l'accumulation de biens périssables. Mais vers quoi tendraient toutes ces recherches, toute cette application de l'intelligence à « Connaître », si ce n'était pas vers la plénitude de la vie à réaliser en la conscience de chaque être humain et pour des fins de bonheur ? Est-ce que l'inquiétude humaine devant le destin ne cesserait pas si la conscience humaine s'ouvrait à la Sagesse, véritable source de béatitude ?

L'esprit gonflé de la notion de devenir, nous progressons sur le chemin de la vie, et au fur et à mesure que nous avançons, les limites du monde reculant à l'infini mais nous opposant toujours une limite, le destin fuit devant nous et nous échappe. Ceci considéré, nous pouvons nous demander si à cette notion de devenir se substituait une notion d'être éternellement présent, l'optique de notre esprit ne serait pas soudainement changé et si l'univers ne serait pas soudainement en lui et hors de lui, et se centrant dans la conscience pour y trouver sa propre harmonie toujours rompue en apparence, soit par son expansion, soit par sa concentration ou sa contraction qui sont les deux aspects d'un mouvement éternel, vérité manifestée par la vie et dans laquelle le temps semble suspendu, semble ne plus être, n'est plus ?

Pour l'être qui tente une expérience mystique profonde, le temps est suspendu durant l'extase. Centré sur le point essentiel de son être, renonçant à tout ce qui n'est pas le suprême rayonnement de la vie, le mystique est libéré du temps, et il fait là une expérience qui lui ouvre la voie de la Connaissance pure. Il découvre le véritable royaume de l'homme qu'illumine l'esprit. Il découvre son essence, les causes et les effets de son existence, et le sens réel du dessein de la vie. De son expérience, il serait possible de déduire une Science de Vivre en ce monde, un humanisme qui serait la charte de l'homme réel puisque le mystique apporte les données d'une découverte intérieure de la mesure de l'homme.

Le problème de l'existence totale est posé à l'homme. C'est le problème primordial ; celui qu'il nous faut comprendre coûte que coûte, vaille que vaille, et qui ne peut être abordé que par les données immuables de l'âme humaine.

Nous allons tenter, dans les pages suivantes, de pénétrer au cœur de l'empire que la science aborde par la périphérie. Nous examinerons, pour les confronter, quelques expériences mystiques qui nous ouvrent un champ d'étude qu'on a grand tort, en général, de négliger. Les psychologues et les psychanalystes modernes pourraient sonder certaines profondeurs de l'inconscient, du conscient et du supra-conscient, mis en activité par des êtres de haute évolution, et cela pour le plus grand profit de la science et pour l'indispensable conversion de l'humanité à un mode de vie en harmonie avec le degré de civilisation atteint par une élite dont il ne faut pas mépriser la valeur et les mérites.

Nous retrouvons la définition de l'humanisme déjà donnée :

L'humanisme implique l'harmonie puisqu'il y a, dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme... Il y a aussi la révélation d'une « liberté-principe » qui s'affirme dans des libertés manifestées à des stades différents en suivant les lois des plans où se situent ces stades.

VI

Decouverte intérieure de la mesure de l'homme

Nos fouilles ne sont pas terminées. Nous devons les poursuivre pour élever en nous le temple du plus pur humanisme. Maintenant le fil d'Ariane nous conduit au cœur secret de l'âme humaine. C'est toujours en le suivant que nous déciderons du choix de l'expérience à observer.

Nous avons dit, dans le précédent chapitre, qu'un jour viendrait où la science serait une religion ouverte sur la nature des faits physiques, et la religion une science ouverte sur les vastes champs de la conscience centrant sur elle-même son mouvement éternel.

La science et la religion représentent deux aspects de l'activité intellectuelle et spirituelle de l'homme à la recherche et à l'appréhension de la vérité.

Nous pouvons dire, suivant l'expression de Meyerson, que la science est la réduction de la diversité à l'unité, alors que la religion réduit la diversité à un phénomène hypostatique de l'unité. Ainsi science et religion répondent au besoin d'absolu de la raison humaine. Et comme l'a écrit Ernst Jünger : « *Quand nous accédons ainsi par la connaissance à la matière de la vie, elle nous donne pour tout réponse*

— 98 —

cela même qui se révèle dans le mythe. La juste doctrine doit mener aux mêmes fins ; qu'on y tende par la voie des sciences ou par celle de la foi (1) ».

Alors pourquoi, concourant à satisfaire cette aspiration conscientielle de l'homme, science et religion s'opposeraient-elles et se combattraient-elles ? Est-ce parce que toutes deux se sont engagées dans la voie d'une création dogmatique? Car en effet, aussi surprenant, a priori, que cela paraisse, la science comme la religion a ses dogmes et rassemble ses fidèles. Toutes deux ont aussi des zéloteurs nourris du sentiment profond de l'absolu et qui éprouvent un exigeant besoin de certitude. En conséquence, science et religion tendent toutes deux vers la réalisation d'un même idéal qui est, au bout du compte, la connaissance du dessein suprême de la VIE-UNE pour en réaliser les fins par des voies particulières à chacune d'elles.

Les anti-finalistes se récrieront peut-être, mais qu'importe puisqu'ils emploient des expressions finalistes malgré eux.

Pour que la science réussisse sa religieuse mission, il faut, pensons-nous, qu'elle s'engage sur le terrain où la religion étend son domaine et qu'elle l'explore et le soumette à ses méthodes analytiques.

Peut-être pouvons-nous reconnaître qu'il existe un trait d'union entre la religion et la science. Ce trait d'union est la Sagesse, sagesse qu'on trouve dans les traditions asiatiques : Confucianisme, Taoïsme, Bouddhisme et les traditions helléniques avec les mystères d'Eleusis, le Platonisme, le Pythagorisme ; dans ce domaine, les voies de l'ontologie, de la psychologie, de l'anthropogénie et de l'éthique

(1) Héliopolis — Ernst Jünger — Librairie Pion.

— 99 —

sont largement ouvertes. Saint Anselme, pour démontrer l'existence de Dieu inventa la preuve ontologique. La psychologie traite de l'âme humaine et de ses facultés. La psychologie rationnelle, plus particulièrement attachée à l'étude de l'essence de l'âme, engage l'esprit dans les spéculations métaphysiques. La science moderne qui devient la science de l'invisible, n'est pas dépaysée dans ces domaines comme un certain esprit réactionnaire veut encore le croire. L'exploration de l'esprit, de l'âme par l'âme, offre à la science une moisson dans les champs de la Connaissance dont elle ne doit pas faire fi. Pour pénétrer dans ce monde particulier, les hommes de science devront certainement modifier leurs méthodes d'investigation et de contrôle, mais le jeu mérite ces efforts. Psyché impose sa prédominance sur tout ce qui est ; car il ne nous échappe pas que ce qui nous semble réel et qui peut être l'objet d'investigations scientifiques est soumis ce foyer de vie qui est la conscience de ce qui est. Il est déraisonnable de vouloir connaître ce qui est si l'on méconnaît la conscience de ce qui est.

Les expériences mystiques peuvent donc offrir à l'esprit scientifique une mine profonde de faits ou de phénomènes psychologiques, et lui dévoiler la « voie-mère » de la connaissance. Nous disons la « voie-mère ». L'homme étant la mesure de toutes choses, par

la science de l'homme, l'esprit doit s'ouvrir à la réalité ultime, but que le savant désire atteindre par un cheminement prudent, lent, mais qui ne le décourage pas.

Nous devons poser en postulat que l'expérience mystique offre des garanties de réalité, d'authenticité par son universalité même. Elle n'est pas un phénomène restreint limité à une pratique exercée dans une secte unique. Pour nous assurer de son universalité, confrontons les grandes traditions mystiques d'Orient et d'Occident (n'oublions pas

— 100 —

que rien ne naît de rien) et les expériences mystiques tentées par des êtres d'origine, de culture, de races différentes et vivant à des époques différentes. Cette confrontation ne manquera pas, en nous inclinant à faire une prise de conscience nouvelle, de nous orienter vers un ordre plus harmonieux des sociétés humaines que nous souhaitons édifier.

Connais-toi toi-même

Ce que nous pouvons tout de suite remarquer et souligner en examinant les traditions religieuses et les traditions de sagesse qui relèvent toutes d'une expérience humaine profondément menée, c'est qu'elles prônent, dans leur ensemble, le précepte cher à Socrate : « *Connais-toi toi-même* » comme un précepte qui s'impose à tout homme soucieux de découvrir les principes essentiels de la vie et soucieux de les observer intelligemment afin de réaliser dans sa conscience l'harmonie des profondeurs.

L'âme humaine, animée par le souffle originel qui lui permet de s'identifier à l'âme universelle, est sans doute pénétrée des secrets de la vie.

Au centre de l'âme humaine se réfugie le mystère des choses tant physiques que spirituelles.

Au centre de l'âme humaine s'ouvre le grand livre de la Connaissance.

Ce qui vient d'être dit n'est pas l'expression d'une croyance sans fondement, mais l'expression d'une expérience renouvelée au cours des siècles. On pouvait lire au frontispice du temple de Delphes : « *Connais-toi toi-même* »

— 101 —

et tu connaîtras l'univers et les dieux ». — O Grandeur attique ! source profonde de la science véritable, fille aînée de la Sagesse, quelle lumière tu as projetée sur les voies qui s'ouvraient à l'esprit ! « *Le connais-toi toi-même est de pratique difficile*, disait Démosthène, *c'est pourquoi d'ailleurs il est un précepte divin* ». Précepte divin qui s'impose à tous ceux qui vouent quelque intérêt à la Sagesse. Socrate en avait fait sa devise : Connais-toi toi-même et tu connaîtras le Dieu qui est en toi, c'est-à-dire le Dieu qui était perçu par l'époux de Xantipe lorsqu'il prêtait une oreille attentive à son démon familial... Ce Dieu que Socrate, stratège, portait en lui au milieu des combats, dont logothète, il interprétait le verbe sur l'Agora. C'est pourquoi Alcibiade, dans le « Banquet » compare Socrate à ces Silènes qu'on voit exposés dans les ateliers de statuaires : « *Si on les ouvre en deux*, dit-il, *on voit qu'ils renferment à l'intérieur des statues de dieux* ». Lorsqu'on pénétrait profondément les discours de Socrate, on distinguait la voix du Dieu qui l'habitait.

Il n'échappe donc pas aux sages et aux mystiques qu'il est de primordiale nécessité d'observer ce précepte. Ainsi, sainte Thérèse d'Avilsa assure à ses sœurs qu'il serait folie « *de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel sans entrer auparavant en soi-même pour se connaître* ».

Un sage païen, l'empereur Marc-Aurèle écrivait sur ses tablettes : « *Regarde en dedans de toi. Là, tu trouveras la source du vrai bonheur, source impérissable si tu la creuses toujours* ».

Le pieux saint Jean de la Croix ne pensait pas autrement, et Al-Gazali, le mystique musulman, déclarait au XII^e siècle : « *Je m'étais avancé aussi loin qu'il est possible de s'avancer sur leur route (la route des soufis) par l'étude ou l'enseignement. Il me devient évident que ce n'était point*

— 102 —

par l'instruction qu'on pouvait atteindre leurs vertus essentielles, mais seulement par l'expérience, la vie intérieure... »

Mais alors que trouve-t-on dans cette vie intérieure, au fond de soi-même ? peut-on se demander. Tous, sages et mystiques, répondent : Dieu ou l'ineffable, l'Inexprimable qui est le Réel.

C'est pourtant dans le monde extérieur que nous cherchons le réel. Le dévot même situe son Dieu dans le monde extérieur, dans le monde des sensations. C'est pourquoi saint Augustin mit quelque temps à pressentir ce Dieu qu'il cherchait tout d'abord hors de lui et qu'il trouva enfin au centre de son âme. Philon, un juif d'Alexandrie, nourri de la pensée grecque mais conditionné par le judaïsme (bien qu'il soit déclaré dans la Thora : vous êtes tous des dieux) dépassa son conditionnement pour découvrir enfin qu'il fallait se réfugier profondément en soi-même pour s'unir avec l'UN.

Sainte Thérèse d'Avila rappelait que nous ne sommes point misérables puisque nous sommes faits à l'image de Dieu, et que, selon saint Paul, nous sommes le Temple de Dieu et Dieu habite en nous.

Cette communion avec Dieu qui habite en nous, n'est pas un article de foi purement chrétien, comme on pourrait naïvement le penser. On découvre dans la pensée de Marc-Aurèle cette saveur mystique. Reprenons ses tablettes et lisons : « *Un Dieu a été placé au-dedans de toi comme dans un Temple* », et encore : « *Toute âme est un génie, un Dieu émané de la substance du Dieu suprême...* »

Et nous recueillons dans les vers dorés de Pythagore :

« *En laissant sur le corps régner l'intelligence*
« *Afin que t'élevant dans l'Ether radieux*
« *Au sein des Immortels tu sois un Dieu toi-même* ».

— 103 —

Les Védantistes Çankara et Râmânoudja disent aussi qu'au *plus intime de nous-mêmes, nous pouvons découvrir l'ami qui se tient dans le lotus de notre cœur qui est plus que nous-mêmes, et que, pourtant, nos déficiences et nos misères n'affectent point*. Il est la Personne Suprême que les mystiques cherchent et qu'ils trouvent par Sa Grâce.

Porphyre apporte son témoignage quand il rappelle l'expérience de Plotin, et dit : « *Ce Dieu lui apparut qui n'a ni forme, ni figure, qui est au-dessus de l'intelligence. Moi-même, Porphyre, je me suis approché une fois en ma vie de ce Dieu et je m'y suis uni* ».

Nous pourrions encore citer de nombreux mystiques et sages : Denys l'Aréopagite, Proclus... et combien d'Hindous qui sont les maîtres de l'introversio. Les Soufis de l'Islam pourraient apporter leurs témoignages avec d'autres témoignages encore plus nombreux. Cela peut étonner certains esprits attachés à l'idée que seul est rationnel ce qui est manifestement matériel ou ce qui peut être perçu par les sens. Disons alors avec C.-G. Jung que si : « *en physique nous pouvons nous passer d'un concept de Dieu, en psychologie, en revanche, la*

notion de la Divinité est d'une grandeur immuable avec laquelle il faut compter, tout comme avec des affects, des instincts, le concept de Mère... »

En psychologie, la notion de la Divinité semble bien découler d'une prise de conscience. Il ne faut pas oublier que le latin « notio » vient de noscere (connaître) et que cette notion qui est une perception de la Divinité, est d'une grandeur immuable et universelle. Les religions sont, à l'origine des faits d'expérience.

Cette notion de la divinité dans l'homme, nous la trouvons vivace chez maître Eckhart, grand mystique et grand prédicateur. La divinité était, pour ce dominicain, si évidente qu'il n'hésitait pas à dire que : « *l'homme a ensemble*

— 104 —

avec Dieu créé le ciel et la terre » et que : *Dieu ne saurait rien faire sans l'homme »*. L'homme participe aux pouvoirs divins, à la Connaissance Universelle. Il est conscience en action dans le processus d'évolution universelle qui est la vie elle-même. Vivekananda osa une audace de langage, sans doute, mais exprima ce que l'ésotérisme chrétien ne désavoue pas quand il dit : « *Nous sommes les serviteurs de ce Dieu qui, par les ignorants, est appelé : Homme »*.

Jésus n'hésita pas à dire à la fête de la Dédicace : « *Dans la Loi, il est écrit : Vous êtes tous des dieux ! »*

Par conséquent, ce cheminement à travers soi-même à la découverte du dieu intérieur est de pratique généralisée en Orient comme en Occident.

Ce qui devrait retenir l'attention du savant dans le déroulement de l'expérience, ce sont les observations faites par les expérimentateurs et qu'ils rapportent dans leurs écrits ou leurs discours, observations qui dévoilent les actions mystérieuses de Psyché et qui peuvent éclairer d'un jour nouveau les activités prodigieuses de l'esprit.

Ces activités devraient ouvrir un champ nouveau de connaissance et, grâce au fil de relation, permettre la solution de nombreux problèmes considérés, en notre temps, insolubles, notamment en ce qui concerne le sens profond de la vie.

Mais aussi captivantes que pourraient être nos fouilles, dans les pratiques et les théories mystiques de l'Orient et de l'Occident, remettons-les à plus tard. Il nous faudra faire la confrontation des expériences des mystiques, des sages et des métapsychistes pour nous rendre compte de l'importance qu'elles peuvent représenter pour ceux qui ont l'intention de pratiquer la science de vivre. Car cette science de vivre nous aiderait à sortir du labyrinthe dans lequel erre l'humanité.

Le fil d'Ariane que nous avons suivi jusqu'à présent, et qui nous a permis de définir l'humanisme, devrait nous conduire, maintenant, si nous ne nous privons pas de son concours (car il est le fil de relation qui réunit tous les aspects comme tous les degrés de la connaissance) vers le chantier de réalisation de l'Homme nouveau, et par lui, de la Société Nouvelle.

Si l'humanisme — comme nous le comprenons est une expression de la nature des choses qui, dans leur mouvement sur elles-mêmes, sont tendues vers la recherche d'un équilibre ;

si l'humanisme porte le secret des états d'âme que l'humanité a connus et qui sont tous reliés entre eux par un fil de lumière qui est connaissance ;

si l'humanisme implique l'harmonie puisqu'il y a dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir ;

si l'humanisme est une universalité consciente des diversités qui nous livre le sens du fil qui établit la relation entre tous les éléments de la diversité et nous révèle la « liberté-principe » qui s'affirme dans des libertés manifestées à des stades différents, en suivant les lois des plans où se situent ces stades, nous avons encore à nous livrer à bien des approfondissements ; nous avons encore à faire bien des sondages avant d'entreprendre la mise en œuvre de l'édifice que nous ambitionnons d'élever.

C'est la tâche que nous allons entreprendre dans la partie suivante de ce livre.

SECONDE PARTIE

I

La Science-Religion et la Révélation

Après l'étude que nous venons de faire, gardons bien en mains le fil d'Ariane dégagé de nos précédents travaux, et poursuivons nos fouilles. Il vous semblera peut-être que nous les recommençons parce que je tiens à scruter le passé ; mais non, nous les poursuivons. Ne faut-il pas que les éléments constitutifs de l'humanisme, dont la définition a été donnée dans la première partie de ce livre, soient au complet — sans doute approximativement ? — Ne devons-nous pas exercer nos facultés de discernement dans toutes les directions de la connaissance humaine ? Alors, armons-nous de patience en nous rappelant le sonnet de Sully Prudhomme :

*Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :
Elles tombent toujours et la jeune Espérance
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommençons ».*

Remettons-nous ensemble à passer en revue les connaissances qui sont à l'actif de l'homme (1) et complétons notre

(1) Un général ne connaît pas individuellement les soldats qu'il passe en revue.

équipement avec la machine à explorer le passé ; avec la machine qui restitue à l'éternel présent un passé strictement dépouillé du mépris dont notre orgueil d'homme moderne et savant le recouvre.

Les chefs d'œuvre que d'habiles chercheurs nous rapportent de leurs explorations, nous révèlent l'existence, bien des siècles avant notre ère, d'hommes de génie. Quels étaient les connaissances de ces hommes d'élite ? Il est commun de les croire rudimentaires, cependant nous avons retrouvé près de la ville péruvienne de Cuzco une forteresse datant de l'époque mégalithique qui représente une œuvre remarquable et révèle un travail de titan. D'énormes blocs de granit sont assemblés sans mortier ni crampon. Parmi ces blocs, il en est qui mesurent six mètres de long sur trois mètres de large et pèsent plusieurs dizaines de tonnes. Ces blocs ont été amenés de carrières situées à une grande distance du lieu où la forteresse fut construite. Les Incas se seraient servi, pour confectionner leurs outils, d'un alliage qui ne peut être obtenu aujourd'hui qu'à très haute température : le bronze au beryllium. Voilà qui implique une science et une technique avancées. La construction des pyramides provoque chez l'observateur une semblable perplexité en ce qui concerne les moyens dont disposaient les constructeurs de cette époque ! Et si nous consultons les ouvrages de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Démocrite, de Pline, de Tite-Live, d'Ovide, de Strabon et de combien d'autres auteurs, nous voyons que l'antiquité était riche en savoir et qu'elle spécula sur des connaissances dont nous commençons seulement à découvrir les profondeurs. De nombreux matériaux nous permettent de reconstituer une partie de la science antique ; ce sont : symboles, hiéroglyphes, débris de monuments millénaires, papyrus, traditions de toutes sortes, rites qui nous livrent quelques secrets des initiations diverses : Alexandre retrouva,

dans quelques fouilles, certains spécimens astrologiques des Sabéens et des Chaldéens remontant à 173.000 ans. Et si l'on s'ouvre à la compréhension du langage symbolique, allégorique et mythique, nous percevons les lois et les principes universels auxquels ce langage sert de support et de véhicule.

Ne plaisantons pas. Ce langage symbolique, allégorique et mythique n'est pas absurde. Il possède un riche contenu. Est-ce que le langage de nos physiciens modernes n'est pas symbolique ? Que vous représentez-vous quand on parle de vecteurs contre-variants et co-variants, tenseurs, scalaires, déterminants, vecteurs orthogonaux, symboles à trois indices généralisés, etc... Alors !

Ceci dit en passant revenons aux anciens. Nous savons qu'ils étaient grands géomètres et, qu'en astronomie, ils connaissaient le mécanisme de notre système solaire, la marche de la terre autour du soleil, la théorie de la pluralité des mondes, le mouvement des marées que produit l'attraction de la lune ; connaissances très anciennes qu'Aristarque de Samos, au

temps de Ptolémée Philadelphe, redécouvrit bien avant Copernic. Les anciens connaissaient aussi la loi de Newton avant que le grand physicien nous la révélât (1). Par la physique d'Aristote nous savons que la matière première connue de nous aujourd'hui sous le nom de nébuleuse, était connue dès la plus haute antiquité. Anaxagore enseignait qu'après différenciation, le mélange de substances hétérogènes ainsi obtenu demeurait sans mouvement et sans organisation jusqu'au moment où

(1) La doctrine de la révolution de la terre autour de son axe fut enseignée par Hicetas le pythagoricien, par son élève Ephantus et par Heraclide, un élève de Platon. Confucius 600 ans avant Jésus-Christ enseignait la sphéricité de la terre et le système héliocentrique.

— 110 —

l'esprit commençait à agir sur lui et à lui communiquer le mouvement et l'organisation.

Il est difficile de dénombrer tous les objets du savoir des Anciens. Ils n'ignoraient pas le télescope si nous en croyons Strabon ; ni les miroirs concaves, les verres grossissants servant de microscope ; ils connaissaient la réfraction de la lumière, l'isochronisme des oscillations du pendule. Le manuscrit d'un des anciens moines du monastère du mont Athos, Panselenus, nous révèle — d'après de vieux auteurs ioniens — l'application de la chimie à la photographie. C'est au cours du procès de Niepce et Daguerre que cette connaissance fut mise en lumière.

Les anciens connaissaient également les sources d'énergie que représentait la vapeur. A ce sujet, au VI^e siècle, Agathias nous conte dans son livre « De rebus justinis » la façon dont Anthemius (Anthème de Tralle) se vengea de son voisin Zénon, avocat de talent, tous deux citoyens de Byzance. Ils habitaient la même maison, l'un au dessous de l'autre ; leurs rapports étaient devenus aigres, leur mésintelligence les entraîna devant le tribunal. L'éloquence de Zénon eut raison d'Anthemius. Celui-ci était physicien, il résolut de se venger et fabriqua une machine à vapeur destinée à porter des coups de boutoir à son plafond qui servait de plancher à Zénon. Grand fut l'affolement du locataire du premier étage.

Si Agathias a mis quelque fantaisie dans son récit, il n'en est pas moins vrai qu'il savait quelle source d'énergie représentait la vapeur, et cela avant Salomon de Caus qui au XVII^e siècle en avait découvert ou redécouvert les effets.

A propos de Salomon de Caus, il est bon de rappeler la lettre que Marion Delorme écrivait à Cinq-Mars. Marion Delorme avait, en compagnie du marquis de Worcester, visité l'asile d'aliénés de Bicêtre où ce dernier prétendait avoir découvert un homme de génie :
« *Un laid visage s'était*

montré entre de gros barreaux et s'était mis à crier d'une voix cassée : « Je ne suis point fou, j'ai fait une découverte qui doit enrichir le pays qui voudra la mettre à exécution ». Quelle est cette découverte ? demanda le marquis au gardien. — Ah ! dit l'homme en haussant les épaules, quelque chose de bien simple et que vous ne devineriez jamais, c'est l'emploi de la vapeur d'eau bouillante. Cet homme s'appelle Salomon de Caus. Il était venu de Normandie pour présenter au roi un mémoire, chose peu facile ; mais l'homme était tenace, et sa ténacité le fit enfermer à Bicêtre.

Que l'anecdote ne vous surprenne pas. Un siècle et demi après cette aventure, le rapport de la commission d'examen du bateau à vapeur du marquis de Jouffroy, déclarait que : « *c'était folie de vouloir accorder l'eau et le feu* ».

Le marquis de Jouffroy ne fut pas enfermé mais il fut traité d'insensé. Montesquieu nous dit philosophiquement dans ses Lettres Persanes : « *En ouvrant si facilement leurs hospices d'aliénés à leurs prétendus fous, les hommes ne cherchent qu'à s'assurer mutuellement qu'ils ne sont pas fous eux-mêmes* ».

Quittons ce temps pour retourner cinq ou six millénaires en arrière peut-être plus, et pénétrons dans les sanctuaires de l'Égypte (1). Arrivés là, demandons-nous quelles

(1) L'antiquité a beaucoup à nous apprendre :

Un article de Paris-Presse (29-1-55) nous informe que « l'explorateur Verril et sa femme Ruth, auraient déterré dans la région de Zingu, une des moins connues de l'Amérique du Sud, et peut-être du monde, une tablette portant des signes analogues à l'écriture de Sémuriens dont la civilisation, (l'une des plus anciennes du monde) fleurissait il y a 7.000 ans sur les bords de l'Euphrate. En 1911, une expédition dirigée par l'américain Hiram Bingham découvrait la ville morte la plus impressionnante du Pérou : Machu-Pichu dont l'origine se perd dans la nuit des âges. »

pouvaient être les connaissances de ces chercheurs dont l'abbé Moreux nous dévoile la science dans son livre « La Science Mystérieuse des Pharaons ». La construction des Pyramides laisse l'observateur de ces monuments perplexe : par l'étude de l'orientation de la pyramide de Khéops, il découvre que les procédés des astronomes de la quatrième dynastie égyptienne, étaient d'une précision stupéfiante. Les prêtres égyptiens étaient, à n'en pas douter, de grands savants et les serviteurs d'une religion-science. Ils connaissaient l'électricité et maniaient la foudre.

Le maniement de la foudre était une pratique que l'heuristique nous révèle comme n'ayant pas été rare dans l'antiquité. L'histoire ecclésiastique de Sozomène nous apprend que la corporation sacerdotale des Etrusques défendit la ville de Narnia à coups de tonnerre contre Alaric. Lucius Pison prétend que Numa Pompilius (VII^e siècle av. J.-C.) connaissait l'art de former et de diriger la foudre. Pline nous assure même que l'empereur romain abattait

les animaux sauvages par ce procédé. Ce même Plin et Tile-Live nous disent aussi que Tullus Hostilius mourut foudroyé en ayant imprudemment évoqué la foudre d'après les rites d'un manuscrit de Numa. Par ailleurs, ne savons-nous pas qu'à coups de tonnerre, le premier Zoroastre anéantit ses palais avec ses secrets et ses richesses.

Remarquons en passant que Jacob Böhme, le savetier théosophe de Görlitz, décrit dans ses ouvrages les phénomènes de cette force qu'est l'électricité ; il en décrit même l'origine, même la genèse, et cela avant que l'électricité ne fut connue officiellement, dirai-je. Thalès de Muet expliquait les propriétés du magnétisme par le frottement de l'ambre jaune. C'est d'ailleurs du mot grec (« η λ ε χ τ ρ ο ν ») que la science de l'électricité a tiré son nom. Thalès disait que l'ambre était doué d'une âme et attirait à soi les corps légers. Ces propos font sourire un savant moderne

— 113 —

qui voit en eux les tendances puérides d'un cerveau primitif. Il n'attribue aucune vertu spirituelle aux phénomènes physiques. Mais ce savant a-t-il raison ? Nous découvrirons peut-être, un jour que les phénomènes observés sont les effets de forces intelligentes. Retenons cette réflexion du grand physicien Louis de Broglie : « Aux yeux de la Science moderne tout imprégnée avant l'apparition des quanta de l'idée de continuité, l'argument de la flèche de Zénon paraissait quelque peu puérid. » Gardons-nous de sourire des anciens et aussi des poètes :

*Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie
A la matière même un verbe est attaché... (1)*

Le poète est souvent clairvoyant et son œuvre survit parfois aux théories transitoires d'une science toujours imparfaite puisque en continuel devenir.

Toutes les sciences, jadis, découlaient d'un principe unique, d'une synthèse révélée ou pressentie et qui se découvrait tout à la fois dans les états physique, métaphysique, animique et psychique de la Nature. Démocrite prétendait que l'âme de l'homme, que le soleil, la lune, tous les astres étaient formés d'atomes et que ces atomes avaient un mouvement tournoyant. Démocrite pensait que toutes choses étaient soumises à une loi unique et se faisaient par nécessité.

N'est-ce pas, doté de cet esprit de synthèse qu'on peut faire de la Science un *tout* complet, un Humanisme à la mesure de notre époque ? C'est-à-dire un humanisme qui satisfasse l'esprit et le cœur de l'homme et lui favorise la maîtrise sur les éléments et sur ses œuvres. Un sage chinois

(1) Vers Dorés - Gérard de Nerval.

Hou-Kong-Ming dit : « *L'Europe a une philosophie qui satisfait sa tête et non son cœur, et une religion qui satisfait son cœur et non sa tête* ». Ce sage nous découvre certainement une principale cause de notre trouble.

Notre philosophie s'appuie sur la science, s'en inspire, mais la science semble extérieure à l'homme. Elle ne serait pas extérieure à l'homme si le savant connaissait profondément l'esprit qui, en lui, cherche et s'il pénétrait l'esprit qu'il découvre à travers le jeu infini des phénomènes qu'il observe et qu'il provoque ; et s'il tentait de dégager les sources intelligentielles de la vie organisée ? Pourquoi, dans l'univers, n'y aurait-il pas d'autres intelligences que celle de l'homme, dotées d'autres pouvoirs et d'autres facultés de préhension ? Newton reconnaissait l'existence des intelligences qui organisent et mettent en action les lois immuables. Claude Bernard se préoccupait de l'idée directrice de l'action vitale. Il écrivait dans son livre « *Recherches sur les problèmes de la physiologie* » : « *Il y a comme un dessin vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe, de sorte que si considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générale dirigé par quelque condition invisible sur la route qu'il suit. Ainsi, les actions chimiques de l'organisme et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient animées par une force impulsive gouvernant la matière. C'est cette puissance d'évolution immanente qui constituerait le « quid proprium » de la vie en faisant une chimie appropriée à un but et qui n'est ni de la physique, ni de la chimie* ».

Pourquoi ce « *quid proprium* » de la vie ne serait-il pas l'essence subtile qui est esprit et par conséquent la vie elle-même lumière des hommes ?

Nous savons que la graine de lotus contient — même avant sa germination — des feuilles parfaitement formées, véritable miniature de la plante qui en sortira après complet

développement. Il est probable que la graine de lotus n'est pas seule dans la nature à contenir dans son germe son dessin vital. Une expérience faite par Charles Lancelin est là pour nous convaincre que le dessin vital est porté par toutes espèces de plantes et non seulement dans le germe, mais aussi dans la sève. Voici d'ailleurs le rapport de l'expérience par M. Charles Lancelin : « *Le 10 juillet dernier, je plaçais une plaque photographique enveloppée de papier noir sur le tronc d'un saule pleureur. C'était une vitrose liée sur le contour du tronc par une cordelette, et j'allai reprendre le lendemain. Mise dans le révélateur et ensuite dans le fixateur, je m'aperçus qu'elle était colorée en partie et qu'elle présentait, à son centre, le dessin des fleurs jaunes et rouges du saule pleureur qu'on appelle chenilles ou pendeloques avec leurs vives couleurs.* »

Autre expérience :

« *Le lendemain 11 juillet, je mis une plaque enveloppée autour du tronc d'un marronnier où elle resta également 24 heures. Au développement, le cliché portait la représentation d'une trentaine de marrons noirs. Le cliché ne portait aucune trace de coloration. Je fis également l'expérience en mettant une plaque sur le front d'un mouton qu'on égorgeait à l'abattoir, et le dessin révéla les circonvolutions et les infractuosités de son cerveau.* »

En réfléchissant à ce que nous dévoilent ces expériences, on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'on lit dans la Genèse (5^e verset du chapitre II) :

« *Et Dieu créa toutes les plantes des champs avant qu'elles fussent sorties de terre, et toutes les herbes de la campagne avant qu'elles eussent poussé. Car le Seigneur Dieu n'avait encore point fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour la labourer.* »

— 116 —

Par l'histoire symbolique de la création, nous apprenons que les plantes et les herbes existaient avant d'être sorties de la terre, avant même que la terre fût en état de recevoir la semence. « *Tout ce qui existe sur la terre, a dit le Seigneur (Ormuzd) est l'ombre de quelque chose qui existe dans les sphères supérieures.* » Voilà ce qu'on relève dans le Désatir.

Le dessin vital était l'archétype, l'archétype était constitué dans un Ether mystérieux que les occultistes appellent lumière astrale. Newton en acceptait l'hypothèse : « *La nature travaille, écrivait-il, perpétuellement en cercles, engendrant des fluides par des solides, des choses fixes par des choses volatiles, des choses subtiles par des choses grossières et des choses grossières par des choses subtiles,.. ainsi, peut-être toutes choses ont-elles leur origine de l'éther.* » (Hypothèse 1675). Anaxagoras de Clazomène croyait que les prototypes spirituels de toutes choses se trouvaient dans l'Ether infini où ils étaient générés. Virgile n'appelait-il pas Jupiter : *Pater Omnipotens Æther* (Géorgiques Livre 2. 235) et ce grand Æther — ce sang divin — les Hindous l'ont appelé Akâsha. L' Akâsha n'est autre que la Céleste Vierge Mère de toutes les formes et de tous les êtres qui existent...

Si l'existence de l'éther fut niée par des savants du XIX^e siècle, nous devons dire aujourd'hui que la croyance en l'Ether s'est imposée aux physiciens de notre époque. Même à la fin du siècle dernier des savants s'efforçaient de faire admettre l'existence de cette substance subtile pour expliquer ce qu'ils observaient. Ainsi M. Laing dit : « *L'Ether ne nous est encore connu par aucune preuve qui soit à portée de nos sens, mais c'est une sorte de substance mathématique dont nous sommes obligés d'admettre l'existence afin de pouvoir expliquer les phénomènes de lumière*

— 117 —

et de chaleur » (1). Et Lord Kelvin, qui a mérité l'honneur de reposer à Westminster sous la dalle contiguë à celle où gît Newton, considérait avec raison l'existence de l'éther interstellaire comme aussi bien prouvée que celle de l'air que nous respirons.

La monumentale théorie d'Einstein réhabilite l'Ether. Mais les occultistes hindous diront aux savants occidentaux : « L'Akâsha est le noumène de votre Ether ». Inutile d'entreprendre une controverse à ce sujet. Contentons-nous de dire que des savants, aujourd'hui, exposent l'hypothèse de l'existence d'un « *suréther* », ce qui les rapproche des sages hindous ; et puis nous pensons avec Paul Langevin que la science est *un devenir* (comme une religion) ouverte au don merveilleux de la Réalité. Pour cela apprécions les paroles écrites par Charles Nordman dans son ouvrage « Einstein et l'Univers » : « *il semble que rien ne manifeste ici-bas la présence mystique du Divin autant que cette harmonie éternelle et inflexible qui lie les phénomènes et qu'expriment les lois scientifiques. La science qui nous montre le vaste univers ordonné, cohérent, harmonieux, mystérieusement uni, organisé comme une vaste et muette symphonie, dominé par la loi et non par le caprice, par des règles inéluctables et non par des volontés particulières, la science n'est-elle pas, après tout, une Révélation ?* »

Révélation ! je prononce le mot religieusement. Ne garde-t-on pas en son être un silence religieux devant l'expansion de l'univers dont le rayon double tous les 1.300 millions d'années ? Quelle Révélation nous apporte la contemplation de cet univers qui semble être issu d'un point, qui semble avoir été concentré dans un point unique, un

(1) Modern Science and modern Thought - M. S. Laing

— 118 —

point qui a fait soudainement explosion pour jeter dans l'Espace, le ruban de ses innombrables galaxies !

Dixitque Deus : Fiat Lux ! Et facta est lux.

Et la Lumière fut... elle jaillit soudain de l'Inconnu, de l'Inexprimable, de *CELA*. Nous lisons dans le Zohar : « *L'infini était entièrement inconnu et ne diffusait aucune lumière avant que le point lumineux n'eût jailli violemment pour devenir visible. Il fit jaillir les Séphiroth* ».

Soudain l'Espace offre à notre esprit son mystère.

Qu'est-ce qui est toujours ? L'Espace (l'Eternel ou Anupadaka). — Qu'est-ce qui a toujours été ? Le germe dans la racine. — Qu'est-ce qui va et vient toujours ? — Le grand Souffle. — Il y a donc Trois Eternels. — Non. Les trois sont UN. Ce qui est toujours est UN ; ce qui fut toujours est UN ; ce qui toujours sera est UN ; et c'est l'Espace (1).

Les ténèbres étaient sur la face de l'Abîme et l'Esprit de Dieu était porté à la surface de l'étendue fluide (2).

Les Chaldéens faisaient de l'Espace le royaume du savoir divin, parce que c'est dans l'Espace que demeurent les puissances intelligentes qui gouvernent invisiblement l'univers.

La science moderne ne se prononce pas encore sur les propriétés secrètes de l'Espace ; mais un soupçon est né qui laisse les esprits inquiets. Il y a peut-être à ce sujet une querelle grammaticale entre l'Espace absolu de Newton et l'hypothèse d'Einstein, mais disons avec le poète :

*La vieille empreinte y reste auprès de la nouvelle ;
Ce qu'un mot ne sail pas, un autre le révèle.*

(1) La Doctrine secrète - H. P. Blavatsky.

(2) La Genèse.

— 119 —

et gardons ouvert devant nous le grand livre de la Révélation qu'est la Nature embrassée par l'Esprit de l'homme. Car la Nature est toute entière dans l'esprit de l'homme. « *Chaque être, dit Plotin (Ennéades) contient en lui le Monde Intelligible tout entier et le contemple — tout entier — dans chaque être en particulier.* » Mais l'homme ne se connaît pas encore ; c'est pourquoi, ignorant de ses richesses, il ne vit que d'emprunts. Il emprunte à la Réalité quelques-uns de ses aspects pour bâtir un décor à la tragi-comédie qu'il improvise sur cette terre. Le décor est faux ; son inspiration — imposée par le décor — l'est aussi. Il plagie le monde qui est son décor au lieu de faire une création originale inspirée par la Réalité qu'il porte en lui. « *Se penser soi-même, c'est penser toutes choses* », dit Plotin. Il y a des hommes, cependant, qui sont conscients de ce drame et qui sont en quête de synthèse parce que la synthèse implique la mise en harmonie des connaissances. L'humanisme véritable est harmonie, nous le savons maintenant. Et la science-religion nous apprend que la Nature est toute frémissante de l'embrassement du Divin. « *Et l'Esprit de Dieu était porté à la surface de l'étendue fluide. ..* » Il n'y a rien de profane dans l'Univers. Toute la Nature est un lieu sacré et comme dit Young : « *Chacune de ses Etoiles est une habitation religieuse* ».

Telle est la Révélation de la Science-Religion.

Du sein des ténèbres muettes, deux notes ont résonné ; l'une grave, l'autre aiguë ; — et l'orbe éternel s'est mis à tourner aussitôt. Sois bénie, ô première octave qui commença l'hymne divin ! Du dimanche au dimanche enlace tous les jours dans ton réseau magique. Les monts te chantent aux vallées, les sources aux rivières, les rivières aux fleuves, et les fleuves à l'Océan ; l'air vibre et la lumière

brise harmonieusement les fleurs naissantes. Un soupir, un frisson d'amour sort du sein gonfle de la terre, et le chœur des astres se déroule dans l'infini. Il s'écarte et revient sur lui-même, se resserre et s'épanouit, et sème au loin les germes des créations nouvelles.

Aurélia (Gérard de Nerval).

II

La Religion-Science et la Révélation

Toutes les religions sont fondées sur une révélation. Le mot « révélation » au sens précis qui nous intéresse, a dû être employé pour la première fois dans l'un des Nask perdus de l'Avesta : le Damdad-Nask dont quelques extraits ont été analysés et conservés dans le Bundahishn Pehlevi (1).

L'état actuel de nos connaissances, nous force à admettre en effet que toutes les révélations tirent leur origine d'une Révélation unique, et que cette dernière est une, bien que diversement rapportée dans les formes mythiques et légendaires. L'étude attentive des Ecritures, des hiéroglyphes, des symboles, des mythes et allégories universel nous en convainc. Oui, il n'y a qu'une révélation, qu'une tradition originelle. De l'Orient à l'Occident outre Atlantique, les vestiges des anciens temples, la statuaire, la fresque, les pierres gravées, les hiéroglyphes, les pyramides

(1) Apocalytisme et Eschatologie — Préhistoire du Christianisme. Charles Autran.

— 122 —

— que nous trouvons aussi bien en pays Mayas qu'en Orient — les sphinx répandus partout, les pierres mouvantes, les symboles semés sur la surface de notre globe, l'interprétation des signes dans les cieux, Dieu dit : « *qu'il y ait des luminaires dans le support solide du ciel et qu'ils existent en vue d'être des signes...* » (Genèse Chap. I ver. 7). Tout ce que nous pouvons voir et découvrir relève d'un apparemment religieux qui fait fondre nos doutes si nous en avons.

Nos fouilles se poursuivent donc, mais avant de saisir le fil d'Ariane pour passer à travers ces apparements et en approfondir l'examen, demandons-nous : qu'est-ce que cette Révélation ? — D'où, ou de qui la tient-on ?

La réponse généralement donnée par les hauts dignitaires des églises est la suivante : Nous la tenons de Dieu. Certains répondent qu'ils la tiennent des dieux. Cette nuance, allez-vous penser, ne contredit-elle pas la déclaration que j'ai faite plus haut ? N'ai-je pas admis que la Révélation était Une ? Certainement. La différence relevée dans la réponse ne

me fait pas changer d'idée, et voici pourquoi : le Dieu Un, le Dieu Absolu, le Dieu Inconnu auquel les Grecs avaient élevé un autel, est manifesté par les dieux. C'est ce qui ressort de la lecture attentive de la Bible et de nombreux livres sacrés. Citons quelques textes particulièrement clairs :

Genèse (Chap. III vers. 22) : Le Seigneur-Dieu dit : *Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal* ».

Exode (XXII vers : 28) : « *Vous ne parlerez point mal des dieux* ».

Première Epître aux Corinthiens (Saint Paul Chap. VIII ver. 5) : « *Car encore qu'il y en ait plusieurs que l'on appelle dieux, soit au ciel, soit sur la terre et qu'ainsi il y ait PLUSIEURS DIEUX et PLUSIEURS SEIGNEURS...* »

— 123 —

Denys l'Aréopagite dit : « *Bien qu'il y en ait qui soient appelés des DIEUX, car il semble qu'il y ait en réalité PLUSIEURS DIEUX, quand même et malgré cela, le Dieu-Principe ou Dieu-Supérieur n'en reste pas moins essentiellement un et indivisible* ».

Proclus, le dernier sage de la Grèce antique, dit en parlant du principe le plus élevé, que c'est l'Unité des Unités, au-delà du sensible, plus ineffable que le Silence absolu, plus occulte que l'Essence absolue... cachée parmi les « dieux » compréhensibles.

Ce sont les dieux, par conséquent, les dieux compréhensibles, qui ont révélé la Loi de l'Unique parce que seuls les dieux pouvaient établir une intelligible relation avec les hommes — de même essence qu'eux — par l'intermédiaire des inspirés divins : Zoroastre, Krishna, Bouddha, Moïse, Mahomet, tous les prophètes...

Jésus illumine le monde par son Message. Ce Message authentifie pour les Européens, la source divine de la Révélation qui est Vérité et Sagesse ; et la *Sagesse est une émanation de l'Essence divine, principe originel de toutes choses*, dit le psalmiste ». Avec l'illumination, le sentiment de la Révélation s'enracine profondément. Saint Jean de la Croix, dans la Montée au Carmel, dit : « *Dans les temps anciens, il était nécessaire de demander à Dieu les choses relatives à la foi, et celles-ci étaient révélées conformément à ces supplications. Avec Jésus-Christ, qui est le Verbe, sous sa forme complète, Dieu nous a donné toutes choses.* »

Etait-il nécessaire de demander à Dieu ces choses, si ce n'était toutefois pour revivifier dans les esprits la grande Tradition ; car de nombreuses traditions archaïques témoignent qu'au début du monde les dieux se sont incarnés pour instruire les hommes. On peut faire des recoupements et trouver les traces de ces traditions en écoutant les légendes et en déchiffrant les symboles trouvés au cœur du berceau

des peuples aryens, et aryens-sémites (les sémites appartenant à une branche aryenne) ; et déduire raisonnablement que ces traditions découlent d'une unique tradition transmise de race en race, de peuple en peuple, à travers les cataclysmes cycliques qui dévastent le monde. L'onde de cette tradition primordiale court à travers l'océan de l'esprit humain dont chaque vague module une ferveur. Si nous suivons la longue trace de notre fil d'Ariane, nous fouillons le passé religieux du monde, et nous nous trouvons entraînés sur une longue route où les bornes sont des siècles. Et les bornes défilent devant nos yeux dans notre marche à reculons. Nous dépassons les frontières des millénaires, et aussi loin que nous puissions aller ainsi, le langage familier des symboles et des rites frappe nos facultés appréhensives. *Si vous vous taisez*, disait Jésus, *les pierres parleront*. Elles parlent. Elles parlent abondamment. En tous temps, en tous lieux, le Divin Absolu, Éternel, est signalé au passant qui voudrait bien ne pas passer, au passant qui est l'homme.

A chacune de nos haltes, de nos stations, les rites chantent. Les plus vieilles religions que nous puissions connaître sont celles des Indiens, des Mazdéens, des Égyptiens, et celles de leurs rejetons les Chaldéens et les Assyriens. L'antique Babylone religieuse essaime amplement des semences traditionnelles qui germent parmi les israélites. Ceux-ci adoptent le dualisme zoroastrien : le Dieu de Lumière et l'Ange des Ténèbres.

En regroupant les souvenirs que nous réunissons au cours de ce voyage, au cours de nos fouilles, nous voyons comment la tradition s'achemine vers nous par des courants celte, grec, judaïque... nous la voyons courir au ras du sol, partant des hautes régions de l'Eurasie — profondément continentales — pour rejoindre sa sœur sur les rives du Gange et sur les rives de l'Indus, et faire une

grande ellipse en passant par l'Iran, l'Asie-Mineure, gagnant l'Europe en suivant le littoral méditerranéen, africain et européen, allant vers l'ouest pour remonter vers le nord (1). Elle prend plusieurs masques. Pour les Hébreux, finalement ce sera celui d'Ahraham qui est un grand prêtre chaldéen émigré dans la Palestine. Bossuet dans son discours sur l'Histoire Universelle, dit : « *Dieu l'appela dans la terre de Chanaan, où il voulait établir son culte* », c'est-à-dire où il voulait que la Révélation fut transmise ; la Révélation traditionnelle, celle que nous connaissons déjà par la tradition indienne et que la Genèse nous rappelle avec les six jours de la création. La Vishnou-Pourana nous dit : « *Centralisant son esprit en lui-même, Brahma crée les quatre catégories d'Êtres nommés les Dieux, les Démons, les Ancêtres* (les prototypes du premier chapitre de la Genèse) *et les Hommes*. La tradition babylonienne se trouve dans le commerce des Anges et des humains, que la Bible nous révèle. Les tables chaldéennes, antérieures à Moïse, donnent une relation allégorique de la Création, de la Chute et du Déluge. Et Moïse, initié dans les temples égyptiens, ayant reçu la révélation archaïque, celle que les grands prêtres font remonter aux dieux au temps où ils habitaient la terre pour enseigner l'homme et pour lui faire connaître la loi du Dieu

souverain, Moïse se fait le guide, le législateur du peuple hébreu. Il transmet l'essentiel de la Révélation dont il a approfondi les mystères au cours de son initiation dans les temples égyptiens où on lui a appris à réaliser l'union avec Dieu dans la méditation. Dans sa primitivité, le peuple hébreu ne parvient pas au degré extra-religieux qu'il faut atteindre pour inférer la métaphysique qui

(1) Développement dans « Europe, humaine aventure » Editions Pierre Clairac.

— 126 —

lui est révélée. Il dégrade l'enseignement. Il choisit parmi les dieux de l'émanation séphirothale un d'entre eux pour en faire un Dieu national et unique, afin de rester fidèle au monothéisme que Moïse professe. Et le peuple hébreu revêt ce Dieu des reflets de ses propres passions.

Il faudra la venue de Jésus pour que la tradition soit de nouveau reliée au-delà de l'assombrissement du judaïsme, soit rétablie dans sa pureté. Jésus mène le combat contre les saducéens et les pharisiens. Il se révolte contre les commandements de Jéhovah. Tout au long de sa mission il prêche le respect et l'adoration du Père. Il enseigne que tout homme est Fils et peut réaliser l'union avec son Père. Chaque homme peut s'entretenir avec son Père. Jésus dit : « *Le royaume de Dieu ou du Ciel est en nous* ». — « *Soyez parfaits comme VOTRE PERE Céleste est parfait. — Les justes brilleront comme le Soleil dans le royaume de LEUR PERE. — Jeûnez pour VOTRE PERE qu'on ne voit pas.* Il enseigne que chacun est le Fils, que chacun est le Père. Il ouvre à chaque homme qui veut le suivre, toutes grandes les portes du Ciel. Il parle le langage qui relie ses disciples à l'antique tradition ; il parle le langage du royaume le l'Esprit, et réhabilite certaines interprétations symboliques anciennes. Il accepte le serpent comme symbole de la Sagesse. Il dit : « *Soyez aussi sages que les serpents* ». Symbole hautement estimé chez les druides qui se qualifiaient entre eux de serpents.

Oui, Jésus a rétabli le lien de la tradition d'orientale origine que les hébreux avaient fait dévier. Les évangélistes donnent une force expressive à la pensée du Maître en évoquant la présence des trois Mages à Bethléem. Les Mages apportent l'offrande et leurs hommages à l'enfant-roi, l'enfant-divin pour qu'une prédiction de Zoroastre soit

— 127 —

réalisée (1) et que le christianisme soit relié à la grande tradition orientale.

Comme Jésus, le prophète iranien inaugure son apostolat aux alentours de la trentaine. Il semble avoir conçu, dès lors, l'histoire du Cosmos, comme une sorte de carrière. Carrière dont le point de départ était la création spirituelle, œuvre du Dieu bon, Ahura-Mazdah, le Seigneur-Sagesse, dont le point d'arrivée était la grande Ordalie finale. Zoroastre comptait assister à cette épreuve et même y prendre part exactement comme Jésus, quelques siècles plus tard (2).

Nous ne pouvons ignorer qu'entre les monarques Çakas des rives de l'Indus et les premiers milieux évangéliques eurent lieu des contacts certains. Nous ne pouvons pas, non plus, ne pas relever les concordances étranges qu'il y a entre la légende de Krishna et celle du Christ comme elle nous est rapportée.

Notre fil d'Ariane court à travers les transpositions de la grande tradition qui vient jusque à nous, parée de la beauté hellénique. Les apologètes chrétiens, au moment où le paganisme se mourait dans une crise de scepticisme et d'impiété, se servent des paraboles, des allégories et des symboles anciens pour les revivifier dans le sein du message d'Amour. Et l'influence grecque se fait tellement sentir qu'il est possible d'affirmer aujourd'hui que la religion

(1) Dans les sphères Zodiacales, des vieux Chaldéens, des Sabéens et des Mages, on pouvait voir un enfant appelé Christ placé dans les bras de la Mère Céleste (l'ancienne Isis des Phocéens) et répondant à l'heure et au jour où Christ descend sur la terre. Cet enfant représentait le Soleil-Dieu dont on fêtait la naissance à cette époque sous le signe de la Vierge passant au bord oriental.

(2) La Préhistoire du Christianisme — Ch. Audran.

— 128 —

de l'Europe est gréco-chrétienne et non judéo-chrétienne. Dans le catholicisme, on peut le dire, tout est grec, en commençant par le mot « catholique » et en continuant par tous les dogmes chrétiens formulés en grec dans les conciles grecs. Grecs sont les mots de dogmes, de mystères, de symboles, de catéchisme, de prêtre, d'évêque, de diacre, de moine, de théologie. C'est par le christianisme que le monde grec est devenu le monde chrétien, le monde européen.

Ainsi Charles Autran constate (La Préhistoire du Christianisme, Tome II) : « *Enfin, parce qu'en ce même livre d'Enoch, comme dans l'Apocalypse de saint Jean, comme dans le Quatrième Evanqile, et, plus encore, dans les épîtres de saint Paul, nous apparaît cette langue formulaire si curieuse à la fois hellénique et orientalisante, qui fut d'abord celle des mystères hellénistiques et du Gnosticisme, pour devenir ensuite le premier idiome officiel du christianisme dans l'ordre des temps.* »

La visite du passé que nous faisons rapidement en suivant notre fil d'Ariane confirme ce que nous avons dit en partant. Nous pénétrons dans l'universalité de la tradition ; nous découvrons l'unité d'enseignement qui a favorisé l'acheminement de l'humanité vers un

accomplissement dont il nous reste à prendre conscience. Laplace avait été frappé par le fait que les jours de Mercure (mercredi), de Vénus (vendredi), de Jupiter (jeudi), de Saturne (samedi) étaient rattachés aux jours de la semaine aux Indes comme dans le Nord de l'Europe. Contrairement à ce que nous croyons aisément nous ne possédons rien en propre. Tout appartient à l'humanité entière.

C'est ainsi que le signe du poisson que nous supposons spécifiquement chrétien, illustre les légendes indiennes et babyloniennes. Les anciens donnaient au mot « dag » la double signification de poisson et de messie. Par exemple, les brahmanes ont rattaché leur Messie, l'éternel Avatar de

— 129 —

Vichnou, à un Poisson et au Déluge ; les Babyloniens firent aussi un Poisson et un Messie de leur Dag-On, l'Homme-Poisson. L' *Ιχθυς* grec (Poisson) prétend-on, est l'acrostiche dont les lettres sont les initiales des mots suivants : *Ἰησοῦς χριστοῦ γιοῦ. Σωτηρ.* (Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur) mots prononcés par la Sibylle d'Erythres et introduits par le Grand Constantin dans une de ses oraisons. Mais c'est Eusèbe de Cesarée qui nous rapporte cela, et l'auteur de « l'Histoire ecclésiastique » (267-340) a été dénoncé comme un impudent contrefacteur. Quoiqu'il en soit, nous pouvons constater encore ici l'introduction de l'Ichthus grec dans le langage courant des chrétiens, l'ichthus qui reste l'arcane sacré sous lequel se cachait la personne divine du Sauveur.

Les symboles les plus fréquemment employés par les premiers chrétiens sont certainement le poisson et la colombe, symboles que nous trouvons dans les anciens mystères. Les premières divinités de l'élément humide qui faisaient l'objet d'un culte sont des dieux-poissons. Nous trouvons ces dieux-poissons chez les Phéniciens, les Syriens, les Babyloniens, les Scythes. La Sibylle d'Erythres rapportait ainsi une vieille tradition dont Eusèbe voulut s'emparer pour en conserver l'exclusivité aux chrétiens.

Nous pourrions parler aussi de la Vénus-Anadyomène sortant triomphante de l'onde sacrée. C'est la Déesse-Poisson qu'on trouve dans de nombreuses traditions et dont Lucien décrit le culte dans « Dea Syria », culte célébré dans les temps antiques à Hiéropolis, la capitale syrienne où vivait la déesse avec son fils Ichthus.

Pour les anciens, la Vérité sortait du sein des Ondes. Vichnou retire des flots les Védas, les Livres Saints. Hésiode et Hernère font de l'Océan le père des dieux et de tous les êtres. L'eau renferme toutes choses grandes et profondes.

— 130 —

« Et moi, dit le jardinier, pour attraper la lune et les étoiles il me suffit d'un peu d'eau — et les cerisiers en fleurs et les érables en feu, il me suffit de ce ruban d'eau que je déroule. »

(La Muraille intérieure de Tokio, Paul Claudel.)

Il en est de même pour la colombe qui est un symbole familier de l'Orient, le symbole d'Astarté, de Mylitta, de Cybèle. Moreau de Joanès dit que le symbole de la colombe remonte aux premiers temps de la nation Scythe. Nous apprenons de Xénophon qu'en Syrie les colombes étaient vénérées comme des divinités. Symbole de l'Amour et de la Génération, la colombe symbolise le saint Esprit source de Vie et d'Amour dans l'Évangile. Elle se pose sur Jésus au moment de son baptême dans le Jourdain.

Nous pouvons aussi parler de la Croix, signe antique devant lequel les hommes se sont toujours prosternés. Il faut lire l'ouvrage de Mgr Gaume : « Le Signe de la Croix au XIX^e siècle » et souligner notamment ce passage : « *Déjà l'homme primitif priait en faisant le signe de la Croix* ». *Et de qui donc le genre humain aurait-il appris à le tracer, sinon de Dieu lui-même, de qui il a tout appris ? Oui, le genre humain tout entier, car le signe de la Croix remonte à l'origine des temps. Pas plus que le souvenir de sa chute et l'espérance de sa Rédemption, l'homme n'a perdu la connaissance du signe Rédempteur ; de là l'existence et la pratique, sous une forme ou une autre, du signe de la Croix chez tous les peuples depuis l'origine des siècles jusqu'à nos jours.* »

Rien de ce qui a été rapporté par les hommes ne doit nous être étranger, car tout ce qui a été et qui est sert de support ou de véhicule à une Vérité que tout homme doit connaître et redécouvrir. Une Religion-Science, catholique

— 131 —

dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire dans son universalité, doit rendre sensible la Vérité révélée sous toutes ses formes au cours des âges, aux temps les plus reculés où l'homme a révélé les signes du ciel pour les interpréter.

« *L'ancien Testament est plein d'allusions aux douze signes du Zodiaque et le récit tout entier est basé sur lui : — Héros, personnages et événements. Ainsi, dans le rêve de Joseph qui vit onze étoiles s'incliner devant la douzième qui était son étoile, on fait allusion au Zodiaque. Les catholiques romains qui ont découvert, en outre, une prophétie annonçant le Christ qui serait représenté par cette douzième étoile et les apôtres par les onze autres ; l'absence du douzième apôtre était considérée comme une allusion prophétique à la trahison de Judas. Les douze fils de Jacob constituent aussi une allusion à ce même Zodiaque. Sir James Malcolm, dans son « History of Persia » nous montre que le Dabistan se fait l'écho de toutes ces traditions concernant le Zodiaque. Il en fait remonter l'invention aux premiers jours de l'âge d'or de l'Iran, en faisant remarquer que l'une de ces traditions affirme que les génies des planètes sont représentés sous l'aspect et les traits qu'ils avaient pris lorsqu'ils s'étaient montrés à plusieurs des saints prophètes, et ont ainsi provoqué l'établissement des rites basés sur le Zodiaque » (1).*

Nous ne connaissons pas l'origine du Zodiaque, elle remonte très haut dans le passé. Les Egyptiens avaient conservé des observations et des archives astronomiques durant une période de 630.000 ans, nous dit Simplicius ; mais Diogène Laërte fait remonter ses calculs à 43.863 ans avant Alexandre le Grand.

(1) Doctrine Secrète Tome II H. P. Blavatsky

— 132 —

Le Zodiaque joue un grand rôle dans l'origine de tous les cultes. On ne peut pas parler de hasard dans le rapport de ces antiques observations du ciel que nous devons reconnaître parfaitement justes dans leur calcul. Nous ne pouvons pas parler de hasard, cela n'expliquerait rien ; moins d'adopter la définition de Léo Errera : « *Le hasard, dit-il, c'est la loi voyageant incognito* ». Dans ce cas le hasard est la loi inconnue qui s'impose à nous, qui nous met devant l'universalité des faits qu'on ne peut nier. C'est le karma des Hindous, la loi de causalité qui enveloppe notre monde et qui nous assujettit à son impératif transgressable cependant dans le dépassement réalisé par le purification de la conscience. C'est la loi des cycles dont nous devons reconnaître l'influence dans l'histoire du monde révélée par les sciences naturelles, les sciences-religions. C'est la loi qui veille à compenser les effets de nos erreurs, de nos échecs qui deviennent les erreurs, les échecs de la création dans la zone extrême de sa matérialisation, mais que Karma compense. Nous pouvons opposer à cette loi l'Harmonie qui est fille de l'Amour, et devenir, nous-mêmes, les Régents de notre vie. Mais hélas, nous nous dupons en voulant l'ignorer, et bien longtemps après que l'erreur est commise, nous nous avisons que nous pouvions peut-être ne la point commettre. Faute d'avoir lucide jugement, Karma répare nos torts avec le montant de l'hypothèque qu'il prend sur nous. Car il faut que nos torts soient réparés pour que le plan divin se réalise pleinement, pour que tout soit ponctuellement accompli. « *Il ne se passera pas de la loi un seul iota ni un seul trait de la lettre, disent les Ecritures, avant que tout soit accompli !* ». Non, pas un seul iota de nos torts ne peut être oublié. C'est pour que tout s'achemine vers son accomplissement, sans qu'il y ait échec final possible, que Karma veille à rétablir l'harmonie que nous rompons inconsidérément. Karma est la loi de sécurité

— 133 —

qui maintient l'équilibre du Cosmos dans son ordre souverain, son ordre de devenir. Pourquoi devenir ? — Parce que la Nature comporte en soi une secrète nécessité et que la Matière

devient, quand elle est mise en action, et elle est mise en action parce que la perfection du Divin exige peut-être une infinie expansion de lui-même, comme le dit Plotin.

L'expansion de l'Univers, soit le mouvement éternel de la manifestation divine, exige de la Religion une continuelle observation de la Réalité manifestée, une invariable ouverture à la Connaissance pour traduire scrupuleusement le langage de l'Esprit dans l'évolution de la Création. C'est pourquoi elle doit être Religion-Science.

Pour être à la mesure de notre temps, la Religion-Science doit s'élever au niveau de la connaissance scientifique et philosophique atteint par les hommes d'élite du siècle, afin de transmettre la Révélation dont la réalité n'est communicable qu'à ce niveau et dans les formes modales de ce niveau. Au fur et à mesure que le niveau se déplace dans son ascension vers l'Unique, l'expression de la transmission doit être transposée et doit s'enrichir de modulations nouvelles.

Cette Religion-Science pourrait alors exalter dans sa plénitude l'humanisme que nous avons défini, et donner sa pleine signification à la dernière partie de cette définition :

« L'humanisme ne peut exister que lorsque la pleine liberté permet l'expression de la plus grande originalité exaspérée jusqu'au génie. Si la Révélation permet l'humanisme et que celui-ci ne jaillit que sous l'égide de la liberté, c'est que cette Révélation est justement un moyen de retrouver la liberté dans tous les domaines et qu'elle correspond à une liberté-principe qui s'affirme dans des libertés manifestées à des stades différents, en suivant les lois des plans où se situent ces stades. »

III

L'Homme d'après la Révélation

Notre fil d'Ariane en main, introduisons-nous à présent dans les mystères des Saintes Ecritures, et pénétrons dans le mystère de la Création révélée. Cette création, apprenons-nous, se propage de l'origine à l'aboutissement à travers sept plans de qualités et de quantités différenciées, sept étapes prodigieuses qui développent le voile trompeur de l'espace et de la durée. La Révélation nous enseigne qu'il y a sept émanations du Premier Principe, et une doctrine — ancienne comme le monde — nous apprend que l'Homme a reçu de l'émanation primordiale ce qu'elle a répandu dans les variétés vivantes que la nature a enfantées ; mais aussi qu'elle lui a fait la faveur de la réflexion de ses quarante-neuf feux ; ce qui veut dire que chacun des sept principes évoqués hérite des sept principes de la « Grande Mère » et y participe. Le souffle de son premier principe est son Esprit. Son second principe est l'Ame. Le troisième lui donne la matière cérébrale sur le plan physique et l'Intelligence qui la met en mouvement selon ses capacités organiques.

Dans la Genèse, le premier chapitre expose que les dieux sont auto-générés dans le sein de la première émanation.

Ce sont les Séphiroth que coiffe la divine trinité. Les Séphiroth exécutent le plan divin, et l'Adam céleste apparaît. Il est fait à l'image de Dieu et tout ce qui est créé dans l'Ether, avec la substance primordiale, est mis à la disposition d'Adam, le Père de l'Humanité, le reflet du Dieu inconnu qui se fait connaître par lui, Père des hommes.

La Nature est maintenant sensible. Elle porte en soi une secrète nécessité, une conscience germe de toute la création ; une conscience-miroir dans laquelle l'œuvre divine se reflète et se contemple. Toute la création est conscience qu'illuminent la Suprême-Volonté, la Suprême-Intelligence, le Suprême-Amour. C'est alors que Narcisse (conscience) attiré par son reflet est enchaîné par une magie. Et dans la densité extrême de la création, quand la pure lumière se condense graduellement en forme, en matière, la conscience décèle le Mal en révélant à l'homme la Souffrance. L'homme, entraîné par la condensation de la pure Lumière, devra lutter entre les deux aspects internes de la création : la Matière et l'Esprit, le Mal et le Bien. Et l'homme, dans ce débat, devra par la conscience qui est son apanage, réaliser sa divinité enrichie de l'épreuve qui l'amène à être digne de juger les anges, comme l'annonce saint Paul. Mais dans ce débat, il connaîtra la soif de savoir, la soif de comprendre, toute l'avidité intellectuelle qui lui fait désirer le Feu de l'Esprit et il s'identifie au Prométhée de la légende. Il y a en lui révolte et soumission, acceptation et abstention. Il y a en lui la dynamogénie rythmée qui correspond au Mouvement éternel qui est la Vie de l'Espace.

L'homme dérobe à la matière le feu de l'esprit et l'Aigle des altitudes célestes déchire sa chair. Il souffre, mais ce serait blasphème que de le dire condamné par la souffrance qui l'étreint :

— 137 —

*Il est assez puni par son sort rigoureux
Et c'est être innocent que d'être malheureux.*

Le doux poète a perçu l'ineffable Bonté Divine.

Il ne faut pas voir dans l'action de dérober à la création le feu de l'Esprit, une manifestation d'orgueil, mais la rigoureuse nécessité d'obéir à la Loi qui est aussi la loi de l'homme.

Le sacrifice de sa chair sanctifie son acte. Car l'homme est d'abord esprit avant d'être chair, et la conscience de cette dualité lui fait donner naissance à son double, à l'Eve qui, « sensibilité »,

Eve sommeille en toi mystérieuse antène..,

rendra sensibles les aspects transitoires de la Nature, cependant que le principe masculin générera la faculté d'enregistrer et de classer ce que la sensibilité lui fera connaître du jeu des forces de la matière.

D'abord nourrie par les sens, la raison naissante édifiera ses facultés conscientes sur le monde transitoire des formes qui est un monde concret baignant dans un halo d'abstractions que la raison de l'homme enfin saisira. Du concret à l'abstrait, la conscience oscillera pour passer du monde des formes concrètes au monde des intellections. La distension des mondes d'impressions sensibles ainsi reflétés dans sa conscience, écartèlera l'homme ; et la souffrance, en son sein, étendra des racines nouvelles. C'est alors que l'idée de la condamnation de l'homme prendra corps.

L'Homme dans la Révélation, l'Adam fait à l'image de Dieu, l'Adam mâle et femelle, l'Adam androgyne épouse une importance cosmique.

— 138 —

*Sous les douces lueurs, Adam, cosmos étrange
Ayant, comme Saturne, autour de son front d'ange
Le double cercle d'or des magiques auras,
Respira bruyamment... Dieu lui dit : tu vivras
Car tu rayonneras dans le céleste empire
Molécule embryon de ma force vampire...*

La création lui est impartie. La royauté lui en est offerte ; et c'est en son honneur que des mondes s'ordonnent. Mais en acceptant qu'une cuirasse de limon lui soit donnée pour s'en revêtir, et qu'il soit différencié mâle et femelle, il descend dans un royaume qui dépendra de lui et dont il devra dépendre pour le gouverner. Et tout ce qui vit en ce royaume voulant perdurer, l'anxiété de vivre, de survivre envahit les replis lourds de la conscience substantialisée. Adam doit défendre l'Eden, mais il nommera pour objectiver. En nommant il dressera les monts qu'il devra escalader pour conquérir les cieux. Il s'illusionnera. Il s'illusionne. Maintenant, l'homme écrasé par la fatalité de la chute dans la matière, doute des visions célestes qui hantent ses songes. Ses rêveries appréhendent des mondes que sa raison ne reconnaît pas. La science se forme plutôt sur une rêverie que sur une expérience et il faut bien des expériences pour effacer les brumes du songe (1). Le concept du péché l'enveloppe dans le manteau de l'ignorance. L'ignorance couvre de ténèbres sa divine origine ; divine origine que vient lui rappeler le Sauveur : le Saosyant Zoroastrien, le Messie des Hébreux, le Christos de l'Eternelle Tradition, de l'Universelle Révélation dans l'accomplissement de sa promesse.

(1) Gaston Rachelard « La Psychanalyse du Feu » page 50 (Galimard).

— 139 —

Jésus révèle à l'homme que s'il meurt corps animal, il ressuscite corps spirituel, car ce qui est sujet à la corruption ne jouira pas de l'immortalité. Le monde des formes est corruptible ; le monde des formes est appelé à se dissoudre, mais l'homme se revêtira de l'immortalité et lorsqu'il en sera revêtu, cette parole de l'Écriture sera accomplie : « *La mort a été détruite sans ressource* ». L'homme sera enfin libéré de l'anxiété de vivre, il se saura immortel et il dira, à l'exemple de Jésus : *Mon Père et Moi ne faisons qu'un*.

Mais l'enseignement de Jésus, hélas, comme toute chose en ce monde des formes mouvantes, s'est déformé. Les disciples des disciples n'ont pas compris qu'ils étaient le Fils, n'ont pas compris qu'ils étaient le Père. Et l'homme reste privé de la conscience de sa divinité. La suprême connaissance lui échappe. Son libre-arbitre est mis en doute. Les négateurs se pressent devant l'homme. Luther l'écrase en lui clamant que : « *l'homme ne coopère pas à son salut* » alors que son salut dépend de lui ? Calvin dit : « *Dieu est omniscient. L'homme est prédestiné. Il attend dans l'angoisse de Dieu* ». L'anxieuse attente de la grâce plonge l'homme dans une tragédie spirituelle qui lui voile la Réalité Sublime. Les luttes au temps du jansénisme déconcertent la foi, et la science renchérit en niant le Céleste Empire.

Cependant dans l'intimité de la conscience humaine habite toujours le Dieu pressenti. Et l'homme, pour conquérir les cieux, devra connaître la dualité de sa nature et la substance de ses véhicules qui lui permettent d'errer dans les principautés où règnent les vassaux cosmiques du ROI UNIQUE. Au milieu des vassaux, il est esprit. Esprit, il est identifiable aux dieux ; et les mondes qu'habitent ces dieux sont essentiellement des conditions d'âme et non point des lieux compris dans la géographie du cosmos. L'homme moderne refuse l'appât des joies d'un paradis local qui est le

— 140 —

leurre du christianisme commun comme le leurre de l'islamisme populaire. Il repousse la malédiction que l'ignorance veut faire peser sur la Terre, car il a compris que la Terre, comme tous les lieux cosmiques, est un Temple où Dieu a son autel. Et la fin en soi de l'homme, c'est Dieu ; c'est l'« *assimilari Deo* » de saint Thomas d'Aquin. Et Dieu ne se réfugie dans aucun lieu car Il est partout. Et tout ce qui peut exister de forces naturelles esclaves, selon Ghyka, ne consiste en fin de compte qu'en Nombre, Poids, Mesure, Harmonie, Mouvement (1), Lumière...

Lumière, ainsi l'homme — in fine — apparaît.

Mais s'il apparaît ainsi d'après la Révélation comment est-il à ses propres yeux ?

Nous voici à la recherche de l'homme, et si Diogène a sa lanterne pour le guider, nous avons notre fil d'Ariane pour nous diriger dans l'obscurité du labyrinthe des intellections et des passions dans lequel nous errons. Ne le perdons pas. Il est le fil de relation qui lie les parties au Tout. Il est le fil qui relie le reflet à la Lumière Unique.

Nous recherchons l'homme ! Observons-le dans cette fin d'une époque où toutes choses prennent un relief presque agressif, où l'angoisse du temps nouveau qui s'annonce crée un état d'être qu'il faut psychanalyser. Car nous entrons dans un temps nouveau dont la mesure semble nous échapper. Ce temps nous apparaît comme un chantier couvert de matériaux dont nous connaissons mal l'usage. Il nous manque, pensons-nous, une technique de l'emploi

(1) M. Etienne Cilson : « Ce dont s'étonnent de concert Einstein et Louis de Broglie, c'est en somme que tout se passe comme si le monde avait été fait » en nombre, en poids et en mesure». C'est une vieille question à laquelle l'Écriture répondait déjà que l'homme et le monde sont l'œuvre d'une seule et même sagesse.

— 141 —

rationnel de ces matériaux que nous avons offerts à notre disposition. Nous sommes déconcertés parce que ces matériaux sont étrangers à ceux que nous employions autrefois avec l'adresse que nous dispensait l'habitude.

Cependant nous ne pouvons nier que ces matériaux sont l'œuvre de l'industrie humaine. Mais s'ils entrent — comme indiscrètement — dans le monde commun du quotidien usage, dans ce monde physique qui croît de lui-même, semble-t-il, ils n'entrent pas aisément dans le monde fermé du faubourg cérébral, faubourg aristocratique tapissé de théories dûment enregistrées, homologuées ; monde qui résiste aux suggestions spirituelles de la vie que les hommes manifestent. Il y a là étrange contradiction. Il semble que les hommes soient des dieux continuellement dépassés par leurs créations. Les dieux humains sont troublés devant l'envahissement de leur royaume par les œuvres qu'ils ont créées. Les causes de ce trouble ne sont pas faciles à déceler, croyons-nous. Il y a oscillation entre la chose créée qui est reflet de l'homme et son créateur.

Chaque chose créée a son expression particulière qui est reflet de vie. Ce reflet de vie se différencie de son origine parce que le reflet subit l'impression d'un rythme ambiant étranger au rythme originel. Le heurt de ces deux rythmes provoque un trouble qui ne se dissipera que par la prise de conscience de la loi qui unit la créature à son créateur. Mais l'aspect qui masque la loi varie suivant le jeu constamment renouvelé de la création. La prise de conscience doit être le festin éternel de l'esprit et l'acte de reconnaissance envers l'unité. Cette unité est divisée et multipliée par la vie qui est elle-même le fondement et l'unité de mesure de toutes les valeurs humaines. Les choses créées sont parmi les valeurs humaines. Elles vivent, elles fécondent le plan qu'elles occupent à la grande surprise de l'homme qui n'a point conscience de son pouvoir créateur.

— 142 —

Et là est la cause de son trouble, de son trouble qui provoque dans son sein une mortelle angoisse.

La cause d'un trouble qui n'est pas décelée laisse un vide dans l'âme humaine. Ce vide génère une souffrance inconsciemment ressentie. L'homme veut remédier à cet état, et, pour combler ce vide, il fait appel aux ressources de la superstition. La superstition n'est, peut-être, que la prescience qu'il existe des forces non encore appréhendées par la conscience humaine paralysée par l'enseignement donné à l'homme, enseignement qui le conditionne. Tout ce que l'on enseigne de formel à l'homme ferme les portes de son cerveau, et l'esprit — qui est conscience et sagesse — n'y rayonne point.

N'est-ce pas ainsi que l'homme, de l'époque qui meurt, apparaît à ses propres yeux ?

N'est-ce pas dans le trouble et la confusion qu'il cherche sa propre essence ?

Eh bien, ne nous arrêtons pas sur ce chemin. Un pont est jeté sur les brumes crépusculaires du temps qui s'annonce. Suivons l'homme que nous sommes, l'homme déconcerté par sa grandeur et sa faiblesse, et nous le verrons (dualité tellurique et céleste) âne de Buridan entre ses deux natures qui tourmentent son choix. Le glas qui annonce la fin de cette époque presque ensevelie déjà, qui ne vit peut-être plus que dans nos concepts — entités astrales de ce que nous avons été — le glas sonne l'heure du choix. Dépouillerons-nous à temps le vieil homme ? Naîtrons-nous de ses cendres dans l'éclat du Feu ravi au ciel ?

L'homme se pose la question parce qu'il doute de sa vraie nature qui est de nature divine. Il doute de sa vraie nature alors que religion et science portent témoignage de sa gloire ; oui, la science elle-même, la science qui permet à M. Gaston Bachelard de faire cette réflexion : « ...en étudiant le principe des recherches qui ont pris naissance dans

— 143 —

l'organisation des substances élémentaires de Mendeléeff, on se rend compte que peu à peu la loi prime le fait, que l'ordre des substances s'impose comme une rationalité. Quelle plus belle preuve peut-on apporter du caractère rationnel d'une science des substances qui arrive à prédire « avant la découverte effective » les propriétés d'une substance encore inconnue ».

Quelle plus belle preuve peut-on apporter de la qualité extra-matérielle de l'esprit de l'homme dont la démarche, dans le complexe de l'univers, lui permet de dégager avec assurance les principes qui président à la création. Par l'esprit, l'homme devance le phénomène ; par l'esprit, l'homme connaît le noumène avant l'apparition du phénomène. Il nomme celui-ci avant qu'il soit.

« Car le mot, c'est le Verbe et le Verbe c'est Dieu ».

Chaque terme a une vie en soi ; chaque terme correspond à des principes. Et l'homme remonte ainsi jusqu'à la Loi dont il devient l'expression. Certes, je sais que des théories scientifiques sur l'origine de l'homme, fréquentent encore le monde fermé du faubourg cérébral d'une catégorie de savants. Ces savants croient que l'homme serait descendu par des formes intermédiaires du type primitif, des Primates : anthropomorphes, anthropoïdes, etc... Ces théories ne favorisent pas la reconnaissance par l'homme d'une filiation divine, la reconnaissance d'un génie principe non dépendant en son essence d'un processus d'évolution, mais au contraire le déterminant. Mais ces théories encore accrochées (comme des toiles d'araignées abandonnées par leurs habiles fileuses) aux circonvolutions cérébrales de cerveaux savants, sont soumises à l'attaque d'objections multiples qui les défigurent. Ainsi le Darwinisme vulgarisé se voit contraint de céder le pas à l'autogénèse qui donne

— 144 —

à l'évolution une tendance intérieure cause de croissance, une origine intérieure par sa propre force.

L'autogénèse ouvre une perspective qui pour l'instant est encore limitée parce que l'âne de Buridan, chez l'homme, la fixe entre deux attitudes. Mais la recherche d'une synthèse amènera le chercheur à découvrir et comprendre l'échelle de la hiérarchie des fonctions posée entre deux poles. L'échelle sera la relation, et la relation la Religion-Science et la Science-Religion.

Tentons un essai de pénétration du problème qui est la connaissance de l'homme dans la hiérarchie des fonctions et des valeurs, en tenant compte du conseil donné par la Table d'Emeraude : « *Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement avec grande industrie* » ; conseil qui est l'Arcane du Salut.

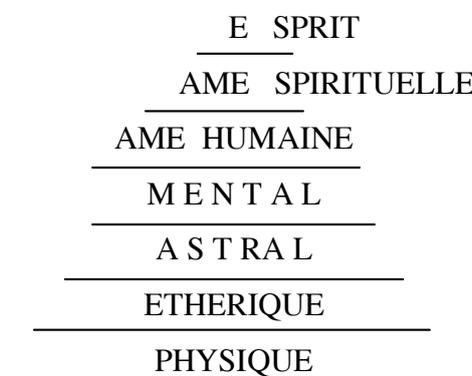
Sainte Thérèse dit que le splendide château de l'âme renferme plusieurs appartements à chacun desquels, pensons-nous, se trouve attaché un état de conscience. Cela nous rappelle la conception d'une entité artificielle que nous appelons : « je » et qui est soumise à l'existence de pensées-sensation et de pensées-sentiment, de souvenirs d'images enregistrées, et d'association d'idées. Et comme je l'ai dit plus haut, toute la création semble être conscience : conscience subtile, pure lumière et conscience substantialisée. Les divers éléments physiques consécutifs de l'homme seraient — à degrés variables — conscience substantialisée.

Ainsi, il existerait dans l'homme un foyer de conscience transitoire relatif à un épiphénomène de l'état physico-éthérique, astral et mental, un foyer de conscience alimenté par des sensations, des sentiments subjectivés par des pensées-sensation, des pensées-sentiment dans un processus

d'association mentale ; et une conscience permanente, essentielle, de même nature que la conscience universelle.

Ce double aspect de la conscience non-compris, non retenu créerait trouble et confusion — l'épiphénomène générant l'illusion — et expliquerait peut-être l'observation que Henri Bergson fait dans son « Evolution Créatrice » : « *L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie* ». Il est évident que sans prise de conscience du jeu naturel de la vie, l'intelligence est sans objet réel ici-bas. Cette dualité conscientielle apparente mérite donc un approfondissement que nous allons tenter.

Nous avons précédemment observé l'existence en l'homme d'une entité artificielle douée d'un état conscientiel qui dépend des états conscientiels attachés aux quatre principes inférieurs constitutifs de l'homme de chair, et la permanence d'une conscience ou foyer spirituel de la triade supérieure qui est l'individu réel, l'homme fait à l'image de Dieu. L'homme qui peut avec Dieu créer le ciel et la terre comme disait maître Eckhart.



Fort peu nombreux, en ce monde, sont les hommes qui ont conscience des trois principes supérieurs. Plus rares encore sont ceux qui réalisent ou ont réalisé pleinement dans leur être le septième Principe ou Suprême Réalité.

Saint Thomas d'Aquin parle parfois d'une âme végétative et d'une âme qu'il ne qualifie pas mais qu'il reconnaît comme pouvant être l'âme du péché. Au-delà, il ne voit plus que Dieu et ses anges. Le sixième principe que nous avons nommé âme spirituelle est de nature angélique, le septième est divin.

Ainsi donc l'union harmonieuse des principes inférieurs et de la triade supérieure, dans leur hiérarchie, réalise l'homme parfait et cet homme parfait, dans ces sept principes, est constitué de substance universelle. Cette substance universelle nous apparaît sous deux

états : l'un est transitoire, par conséquent appelé à être dissous ; l'autre est permanent, c'est-à-dire appelé à survivre à tout changement de formes, à toute variation de densité. Il est immortel, éternel.

Les quatre principes inférieurs se manifestent dans des corps constitués par la substance universelle dense en son premier état transitoire ou mortel. C'est ainsi que M. Edouard Le Roy voit la possibilité d'une double existence par rapport à la pensée humaine, d'en deçà matériel et d'au-delà spirituel.

La substance est de densité variable suivant les plans définis plus haut ; et de la densité dépend l'état transitoire ou permanent. La substance physique est plus dense que la substance éthérique, l'éthérique plus dense que l'astral et ainsi de suite...

Ainsi la substance qui manifeste les quatre principes inférieurs est soumise aux mutations, à la dissociation, à la désagrégation. Elle est transitoire, c'est-à-dire qu'elle meurt pour donner naissance à d'autres formes de vie.

— 147 —

Mais, cette substance, avant sa dissociation, quand elle offre une homogénéité temporaire pour des causes exhaustives, peut avoir un coefficient de conscience végétative ou plus ou moins rudimentaire. En conséquence, nous inférons que chaque état substantiel (physique, éthérique, etc...) a son état conscientiel particulier, et que l'ensemble de ces différents états conscientiels converge vers un foyer central de conscience.

Ce foyer de conscience est appelé à se subtiliser. Il est provisoirement l'état conscientiel de l'entité artificielle que nous personnalisons et désignons par le mot « moi ». Ce foyer concentre la diversité des fonctions psychologiques engendrées par un champ de sensations, de perceptions sensorielles, de réactions affectives et mentales. Par conséquent, ce centre de conscience déterminé par les états conscientiels des quatre états substantiels inférieurs, transitoires et mortels, ne participe pas à la vie universelle, à la vie éternelle.

La plupart des hommes n'appréhendent pleinement que ces quatre principes. Ces hommes participent donc d'un état transitoire, d'un foyer de conscience impressionné par les états substantiels périssables. Ils ne sont pas parfaitement vivants. Ils sont ces morts-vivants dont il est si souvent parlé dans les Ecritures, des ombres, comme certains textes les désignent. Tant les hommes sont acoquinés à leur être misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver, disait Montaigne.

Les hommes aspirent à la vie éternelle et ils se soumettent à l'état de morts-vivants. Et ils sont morts-vivants parce que leur foyer de conscience s'attache aux avatars de la substance de densité dissociable, désintégrable ; aux réactions constantes du concupiscible et de l'irascible, dirait saint Thomas.

« *Tu sépareras le subtil de l'épais* », recommande la Table d'Emeraude.

A la lueur de ce qui a été exposé plus haut, ce commandement apparaît comme une parole de vie. Tu sépareras le subtil de l'épais et cela à tous les étages des états substantiels. Autrement dit, ta conscience dissociera le subtil de l'épais ; tu extrairas le permanent du transitoire et ton esprit s'attachera au permanent par une constante prise de conscience du subtil. Tu tendras ton attention vers les principes subtils ; vers les principes élevés qui sont les sixième et septième principes afin d'être l'homme parfait, l'homme s'abreuvant à la source d'eau vive.

Au cours de cette opération de subtilisation obstinément poursuivie, l'homme meurt à l'état animé transitoire soumis aux principes inférieurs, tout en conservant l'usage pour renaître en esprit.

Il est facile de reconnaître que ce processus considéré sommairement ici, est un processus initiatique. La subtilisation de chaque principe et la prise de conscience profonde de la différenciation du subtil de l'épais, de l'état énergétique du subtil et de sa puissance créative, résorbée par la conscience composaient toute l'œuvre spirituelle entreprise dans les centres initiatiques. Une alchimie spirituelle y était opérée.

La pensée moderne influencée par l'évolution des sciences, s'est familiarisée avec le paradoxe. Il faut admettre, avec M. Gaston Bachelard, que l'on connaît clairement ce que l'on connaît grossièrement ; mais si l'on veut connaître distinctement, la connaissance se pluralise, le noyau unitaire du concept du premier examen éclate. Leibnitz disait: « *Les idées claires et distinctes doivent procéder d'idées obscures et confuses, car rien ne naît de rien, et rien ne s'anéantit complètement* ».

Une attentive prise de conscience du subtil s'attaque à la connaissance grossière que l'homme avait de lui. L'unité semble éclater, cette unité apparente que représentaient le subtil et l'épais réunis, et l'homme perçoit la pluralité des états subtils qui le constituent dans sa réalité spirituelle, réalité qui s'affirme quand il dépasse les limites de ses états intérieurs pour naître à la conscience de l'essence. La sagesse de la chair est la mort au lieu que la sagesse de l'esprit est la vie et la paix, lit-on dans l'épître aux Romains de saint Paul.

Le foyer de conscience nourri par les quatre principes inférieurs est pénétré de la sagesse de la chair et le foyer, nous déclare l'apôtre, est la mort. Jésus dit aussi : « *Vous jugez selon la chair* ». Le Christ considère bien l'état de conscience des hommes soumis à la chair ;

et saint Paul précise au verset 13 de cette épître citée plus haut : « *Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez, mais si vous faites mourir par l'Esprit les actions de la chair, vous vivrez* ».

Le fil d'Ariane nous conduit maintenant par de clairs chemins. Observons tout ce que nous pouvons appréhender. Par exemple, quand le docteur Alexis Carrel prétend que la plupart des hommes civilisés ne manifestent qu'une forme rudimentaire de la conscience, que faut-il entendre ? Sinon que l'état de conscience en question est au niveau du foyer de conscience dominé par les principes inférieurs, c'est-à-dire par les impératifs de la chair et de la sensation et que la civilisation née de ces états conscients manifestés est une civilisation imparfaite, sujette aux réactions physiques des hommes.

Ainsi un homme, dit civilisé, se manifeste par une succession d'états conscients hiérarchisés et par une continuelle tension vers le dépassement des états conscients qui doivent se subtiliser sous le contrôle hiérarchisant

— 150 —

d'une conscience supérieure. Edouard Le Roy dit : « *Chacun part de sa propre pensée personnelle et ne s'élève que peu à peu, réflexivement, à l'intuition de la « Pensée »* (1). L'homme accède ainsi à la perfection intérieure d'un état vraiment nouveau qui, pour lui, n'avait jamais encore été. Ce nouveau est vie, vie-lumière, vie-conscience. Il est alors en communion avec un état conscientiel universel jusqu'alors insoupçonné. Car il existe dans l'âme des pouvoirs de métamorphose, qui nous sont encore bien mystérieux.

Par cette connaissance, l'homme prend conscience de sa mesure, de la mesure qu'il a manifestée avant de la reconnaître dans l'anarchie de ses productions. Il s'aperçoit que si l'élément physique de sa nature recèle un secret qui la dépasse, sa constitution spirituelle recèle aussi un secret qui doit être libéré pour que naisse enfin l'homme à la mesure de notre temps. Les biologistes annoncent le surhomme sorti de nombreuses mutations. Ce surhomme représenterait une sublimation des états conscients de la Nature, comme les dieux représenteraient la sublimation des états conscients de la vie universelle, tout étant ainsi hiérarchisé jusqu'à l'ineffable.

La subtilisation des états conscients serait l'effet d'un mouvement-conscience éternel. Tous les éléments qui constituent le monde — de la matière inerte aux êtres animés — sont participants de ce mouvement-conscience dans un champ d'expansion, de la conscience qui centre sur elle-même son mouvement éternel et qui vitalise une sphère de l'intelligence, un règne de l'esprit aimanté par un foyer qui dispense l'harmonie (c'est le mouvement-conscience qui serait la cause de la vibration des atomes).

(1) Introduction à l'Étude du Problème religieux, Edouard le Roy.

Cette sphère de l'intelligence adombre la sphère terrestre.

Cette sphère de l'intelligence perçue intuitivement est annonciatrice de temps nouveaux, d'un règne où l'humanité fera l'expérience d'un nouvel état de sa puissance. De nombreux signes précurseurs de ce nouveau règne retiennent l'attention d'esprits éminents. C'est ainsi que le R. P. Teilhard de Chardin dit que dans le manifeste « In-arrangement » actuel de la masse humaine se lit biologiquement la virtualité et l'annonce de quelque état supérieur d'organisation et de conscience. Et M. E. Lacombe dans « l'absolu selon le Vedanta » écrit que le départ empirique pour l'homme étant son humanité, l'œuvre du salut est donc bien la réalisation du surhomme par l'homme.

Pour réaliser le surhomme, n'est-il pas indiqué de mettre en faveur l'humanisme qui implique l'harmonie puisqu'il y a dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toute chose se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure de l'homme qui est soit comparable à Dieu, (puisque à son image) soit, dans sa partie la plus subtile, identifiable à Dieu ; cela suivant qu'il s'agisse d'un humanisme chrétien (type saint Augustin,) ou d'un humanisme tout court (type Renaissance).

IV

La Liberté - Principe

Nous avons dit que l'humanisme ne peut exister que lorsque la pleine liberté permet l'expression de la plus grande originalité exaspérée jusqu'au génie. Si la révélation permet l'humanisme et que celui-ci ne jaillit que sous l'égide de la liberté, c'est que cette révélation est justement un moyen de retrouver la liberté dans tous les domaines et qu'elle correspond « à une liberté-principe » qui s'affirme dans les libertés manifestées à des stades différents, en suivant les lois des plans où se situent ces stades.

Notre fil d'Ariane nous conduira-t-il de la liberté manifestée à la liberté-principe ?

Nous l'avons mis à l'épreuve jusqu'à présent et nous n'avons pas eu à nous en plaindre. De relation en relation, nous avons compris que le monde où l'on vit n'est pas le monde où l'on pense, et que le monde où l'on pense n'est pas encore le monde réel où œuvre la conscience. Nous avons compris que la hiérarchie des valeurs ne peut se dégager que d'une synthèse en constant développement.

Toutes les notions sont interdépendantes. La conscience de cette interdépendance doit être maintenue active en nous.

Notre esprit ainsi averti, observons les manifestations de la liberté pour en dégager la liberté-principe, liberté-principe à laquelle Lecomte de Nouÿ pensait sans doute en écrivant : « *La liberté a été le critère de l'évolution dès l'apparition de la cellule originelle* » et par ailleurs : « *La preuve qu'il existe autre chose en nous ressort du fait que certains êtres se sont révoltés contre l'esclavage endocrinien, physiologique. Cette volonté de rompre les chaînes qu'aucun être n'avait senti jusque là, établit manifestement la présence du degré de liberté supérieure qui caractérise l'Homme et le rend maître de sa destinée spirituelle.* » (L'Avenir de l'Esprit.)

Liberté-principe que présentait Machiavel, grand psychologue qui dit, de son côté : « *Un peu d'agitation donne du ressort aux âmes et ce qui fait vraiment prospérer l'espèce c'est moins la paix que la liberté.* »

Au cours de l'histoire, l'instinct de liberté a animé les peuples, provoqué des luttes, des révolutions, des guerres même. L'esclavage pratiqué pendant l'antiquité répondait à un besoin économique. L'esclave était la machine de l'époque. On faisait esclave le prisonnier de guerre et on divinisait la force qui livrait, pour l'usage du labeur quotidien, l'esclave-machine libérateur du citoyen exempt de travaux asservissants. Xénophon reconnaissait : « *Il n'y a point de roi qui ne descende de l'esclave, point d'esclave qui ne descende d'un roi* ».

A Rome, où la Liberté personnifiée passait pour fille de Jupiter ou de Junon ; où un Temple lui était élevé sur le mont Aventin, Pétrone, se penchant sur le sort des esclaves, mettait ces paroles dans la bouche de Trimalcion : « *Les esclaves sont des hommes comme nous ; ils ont sucé*

le même lait que nous. Quoique la mauvaise destinée les ait frappés, je veux que de mon vivant, ils boivent une eau libre » (Satyricon).

Dans les Gaules, comme nous l'apprend César, la liberté politique se manifestait activement. Les Séquanais et les Carnutes obéissaient à un roi nommé par des sénateurs, à un chef civil et militaire exerçant le pouvoir temporairement ou viagèrement. Les Gaulois se révoltaient contre tout ce qui ressemblait à la tyrannie, un pouvoir arbitraire. Un puissant Arverne fut condamné à périr par le feu pour avoir tenté de rétablir l'autorité absolue. Les

Sénonais essayèrent de mettre à mort par le vote d'un conseil public, l'homme que César avait doté d'un trône malgré eux. L'Eburon Ambiorix disait que pour être le chef des siens, il n'était pas leur maître. Les voisins des Gaulois prisaient également la liberté politique. Les Germains vivaient, originairement, en démocratie.

Si nous suivons le fil d'Ariane à travers les épisodes de l'histoire, nous voyons que la lutte pour la liberté devient âpre au Moyen-Age. Nous assistons à l'organisation des communes et observons qu'un mouvement de liberté agile les villes de France. L'abbé Smaragade écrit à Louis le Débonnaire : « Ordonnez *donc, ô roi très clément, qu'en votre royaume on ne fasse plus d'esclaves, qu'on traite avec douceur ceux qui vivent en servitude et qu'on les rende libres* ».

Le sentiment de la dignité de l'homme suscite des révoltes. En 1087, on inhumait Guillaume le Conquérant à Caen. Une messe était dite et l'on s'apprêtait à descendre le corps du défunt dans sa sépulture, lorsqu'un homme se dressa en poussant le cri de haro ! et s'écria : « Clercs, évêques, sur cette terre où vous êtes s'élevait la maison de mon père. Celui pour l'âme de qui vous priez me l'a prise de force pour y bâtir son église. Je réclame cette terre que je

— 156 —

n'ai ni vendue, ni engagée, par suite de haute trahison, ni donnée. Au nom de Dieu, je défends que l'on couvre de ma glèbe le corps du spoliateur ». Le droit de cet homme fut reconnu et le plaignant fut indemnisé.

Au XIII^e siècle, au temps où les poètes Jean de Meung, Jacquernard Gelée, Ruteboëuf chantent la liberté, la royauté accorde aux communes de nombreuses chartes ; ces poètes sont des pamphlétaires qui s'ignorent, car le mot n'est pas encore connu à cette époque. En ce siècle troublé par la guerre, les bourgeois s'organisent. Jean le Bon les convoque en Etats-Généraux. Le roi a besoin de subsides pour faire la guerre contre les Anglais. Les députés alors s'attribuent le choix et la nomination des préposés à la perception. Neuf surintendants ayant la haute main sur tout ce qui concerne la levée et l'emploi de la taxe, sont désignés. Etienne Marcel est l'âme de l'assemblée. L'instinct de la liberté entraîne les hommes à prendre sur le pouvoir des mesures de haute politique. La bourgeoisie mène une action révolutionnaire soutenue. Paris est soulevé contre le pouvoir ; d'autres villes ont suivi le mouvement. Les paysans se révoltent aussi. En 1356, à la lutte politique que soutiennent les bourgeois se joint la lutte sociale entreprise par la Jacquerie. Mais plus il y a de violence, moins il y a de révolution, dit Barthélemy de Ligt. Etienne Marcel commet des erreurs et des abus sous la poussée de l'ambition et il meurt de la main même d'un de ses premiers partisans. Tel semble être le sort de tous les révolutionnaires parvenus.

Enfin, en 1369, de nouveaux Etats-Généraux sont convoqués par Charles V qui accorde quelques libertés. Le sentiment de la liberté individuelle pénètre les consciences.

L'aspiration à la liberté qui implique la liberté de conscience et des cultes, la liberté de penser, de prier, d'enseigner, demande beaucoup de réformes dans l'organisation du pouvoir. L'Augustin Jacques Legrand, en 1405, prêche

— 157 —

devant Isabeau de Bavière et lui dit : « *Quittez pour un moment la pompe qui vous environne. Cachez-vous sous les habits simples, promenez-vous dans Paris et vous saurez ce que l'on pense de vous* ».

La liberté a pour compagnon le courage. Guillaume Pépin, moine d'Evreux, ose déclarer que le droit divin appartient aux sujets.

Par la plume et par la parole les idées d'émancipation sociale, de contrôle exercé sur l'administration et d'aspiration à la vie politique s'infiltrèrent dans les groupes les plus intelligents de la population. Des doctrines politiques fécondent les cerveaux et l'on peut dire qu'aux Etats-Généraux de 1483, quelques députés émirent des idées qui contenaient en germe plusieurs principes admis par l'Assemblée Nationale de 1789.

A la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e, une pléiade de beaux esprits se dresse pour écrire des œuvres hardiment pensées : François Rabelais, la Boétie, Ramus, Amyot, Montaigne, Charron, Erasme qui appelle Cicéron un saint.

Henri IV, par l'édit de Nantes, accorde la liberté de conscience. Mais un peu plus tard, Richelieu enlève au Parlement tout rôle politique et Louis XIII défend aux parlementaires de prendre connaissance des affaires d'Etat et d'administration. Un état monarchique, dit-il, ne peut souffrir qu'on mette la main au sceptre du souverain et qu'on partage son autorité. Louis XIV révoque ensuite l'Edit de Nantes et courbe la nation sous son despotisme, nonobstant la recommandation qu'avait fait à sa majorité, l'avocat général Talon : « *Sire, tous les hommes naissent pour commander sur la terre ou du moins pour être libres. Ces mots de domination et d'obéissance sont barbares dans leur origine, et contraires au principe et à l'essence de notre nature* ;

— 158 —

l'audace des hommes les plus forts les a introduits, le temps et la nécessité les a rendus légitimes. »

La liberté de penser, de parler et d'écrire trouble la sécurité des privilégiés de l'ambition et du pouvoir. Louis XIV ne la tolère pas et son règne prépare le ferment qui devra

lever près d'un siècle après lui. En 1734, paraît, en Angleterre, un écrit : « Les directions pour la conscience d'un roi ». Cet écrit contient les principes de morale politique de Fénelon : « *Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine... Le pouvoir sans borne est une frénésie qui ruine leur propre autorité... on peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, libres sans être effrénés* ».

A l'instinct de liberté succède l'esprit de liberté avec Voltaire, Montesquieu, d'Argenson, d'Holbach, Marmontel, Raynal, les encyclopédistes. *Renoncer à sa liberté*, dit J.-J. Rousseau, *c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs*.

La victoire de l'Indépendance Américaine fait naître un grand espoir. Les idées libérales se répandent irrésistiblement, malgré les résistances de la noblesse et du clergé, et d'une certaine bourgeoisie qui tient à des privilèges acquis. Et c'est la Révolution : la prise de la Bastille, la nuit du 4 août, la mort du roi. Et l'on voit mourir, victimes de leur propre tyrannie, les amants de la liberté de la première heure : Marat, St-Just, Couthon, Robespierre, après bien d'autres révolutionnaires qu'ils avaient fait guillotiner.

La tyrannie sévit toujours. Napoléon en fait une institution politique. Et maintenant ce sont les armées ennemies qui parlent de liberté. En face de nos bataillons, Weittgenstein s'écrie : « *Allemands, nous vous ouvrons les rangs*

— 159 —

prussiens ; vous y trouverez le fils du laboureur à côté du fils du prince. Toute distinction de rang est effacée par ces grandes idées : le Roi, la Liberté, l'Honneur et la Patrie ».

Un autre Allemand s'écrie aussi : « *La liberté ou la mort !* » Un autre encore : « *Peuples, soyez libres, venez à nous... nous sommes tous des hommes libres* ».

Nous sommes tous des hommes libres, prétendait-on. Hélas ! c'était un leurre car Louis Blanc écrira : *La liberté parut un mensonge le jour où on l'évoqua une hache à la main. L'égalité donna le frisson, même à ses amants, quand elle fut l'égalité devant l'échafaud. La fraternité ! quelle énigme, quand on vit des hommes s'entrégorger en son nom !* »

Le règne de l'ordre, disait Emile de Girardin, ne peut avoir de durée que par l'avènement de la liberté. Certainement, il n'y a point d'ordre sans liberté. La liberté est l'essence de la vie. Mais qu'ont donc entendu par ce mot les hommes qui réclamaient cette liberté toujours mise en tutelle, toujours escamotée et par ceux-là mêmes qui l'exigeaient.

Il ne faut pas que « liberté » soit un mot magique utilisé à libérer la force tellurique qui emporte les masses pour mettre finalement à leur tête, le dompteur.

Les masses emportées mettent toujours le dompteur à leur tête. Cela s'est toujours passé au cours de l'histoire et c'est ce qui se passe encore aujourd'hui. Les hommes ont l'instinct de la liberté, mais aucune prise de conscience ne leur a permis de comprendre les raisons profondes en eux de cet instinct. Ils ont voulu faire de la notion de liberté une valeur politique alors qu'elle est essentiellement de valeur psychologique et métaphysique. Psychologique et métaphysique parce que : « ce qui est en bas égale ce qui est en haut ». La liberté semble bien faire partie intégrante de l'essence de la vie ; elle est de valeur métaphysique et

— 160 —

d'essence cosmique. Elle est d'essence spirituelle et de valeur fondamentale dans la création. La liberté du tout est la destinée de la partie. Point de prise de conscience possible sans liberté, mais de cette liberté intérieure dont nous nous sommes déjà entretenus au cours de ce présent ouvrage. La liberté est l'énergie interne du foyer conscientiel. Elle ne peut avoir que subsidiairement une valeur politique, car la notion de liberté dépouillée de son contenu spirituel est une notion sans vertu. Disons avec M. F. Orestano : « *Rien ne vaut la vie, sinon la liberté qu'elle réclame de réaliser ses valeurs, d'exister selon ses valeurs, d'y conférer sa propre réalité mystérieuse et transcendantale* ». C'est pourquoi la lutte livrée au pouvoir pour la liberté politique aboutit toujours à l'instauration d'un état totalitaire. Sans hommes maîtres d'eux-mêmes, sans hommes qui ont conquis leur liberté intérieure, un régime appuyé sur la liberté véritable ne peut pas exister.

L'homme, pour être libre, doit parfaitement se connaître ; c'est ce que nous avons compris en faisant la confrontation des expériences exposées par les sages et les mystiques. Par la connaissance de soi on découvre la liberté-principe qui entre dans la définition de l'Humanisme. Mais se parfaitement connaître est difficile.

Krishnamurti, dans son enseignement, nous ouvre la porte de la connaissance, mais personne ne peut passer cette porte à notre place. Il faut que nous pénétrions dans le sanctuaire, c'est-à-dire en nous-mêmes, et que nous nous acceptions tels que nous sommes, cela sans procéder à des jugements, sans préjuger, sans satisfaction, sans condamnation. C'est encore là le précepte recommandé, le connais-toi toi-même, sans quoi il n'y a pas d'humanisme. Mais Krishnamurti en nous livrant sa propre expérience, — car ce qu'il nous dit, il le vit — nous aide puissamment dans l'art de nous connaître. Ainsi il nous engage à nous voir

— 161 —

tels que nous sommes et à ne pas opposer à cette vision une considération qui ne serait que le produit de la mémoire et qui viendrait à rattacher à quelque chose de connu, l'état vécu dans le présent. La mémoire, d'après Krishnamurti, est conditionnement, conditionnement né du passé, de ce qu'on a vu, de ce qu'on connaît et qui empêche d'appréhender l'existence d'une manière neuve. Pour ne pas faire intervenir ce passé, il faut être attentif à ce que l'on est, et éliminer les pensées qui se traduisent en mots et qui s'appliquent, en s'appuyant sur la mémoire, à tout nouvel état. Il faut vivre chaque état présent sans le juger, sans le masquer sous des mots. Ainsi l'inconscient pourrait nous livrer son contenu, et cela serait un accroissement immense de connaissance.

Krishnamurti est formel : il ne peut y avoir de pensée correcte, donc d'action correcte, sans connaissance de soi, et la connaissance de soi n'est pas seulement la compréhension des couches superficielles, mais la complète compréhension de la totalité de la conscience : « *Si vous poursuivez l'entendement, dit-il, il vous échappera ; mais si vous êtes passivement lucide, il s'épanouit et donne ses extraordinaires profondeurs* » (1). Cette révélation des profondeurs de la conscience opère une révolution totale de l'esprit ; mais pour que la révolution soit complète, il faut être passivement sur le qui-vive, en état de perception.

Le point important de l'enseignement de Krishnamurti Consiste en une identification du penseur et de la pensée. Krishnamurti dit que sans faire appel au mental, c'est-à-dire au mécanisme qui s'appuie sur la mémoire, sur le connu, qui procède d'un enregistrement antérieur, un individu

(1) Krishnamurti : « De la Connaissance de soi » librairie Touzot 34 avenue Rapp.

— 162 —

ne peut pas dire « *Je* ». Ce « *Je* » c'est tout ce que sa mémoire lui permet de considérer comme lui-même. Si on enlève cette mémoire, et le mécanisme qui s'appuie sur cette mémoire, il n'y a plus moyen de penser. Si l'on ne nomme pas une chose, on ne peut plus penser en fonction de cette chose. Or, quand on nomme une chose, on la nomme en fonction d'une association d'idées qui appartient à la mémoire, en fonction de quelque chose de connu. C'est encore un appel à la mémoire. Si l'on cesse de nommer une chose, on appréhende l'existence directement, sans intervention de mémoire.

Krishnamurti dit que si l'on cesse de nommer les choses, si l'on cesse de penser, on ne peut plus dire « *Je* ». Donc cette entité artificielle que l'on appelle le « *Je* » coïncide avec la pensée, et la division en penseur et pensée est toute arbitraire, mais arbitraire en fonction d'un but qui est de construire une personnalité sans laquelle l'individu habitué au conditionnement, trouve une justification de lui-même, une continuité, un point d'appui, sans savoir que c'est cela qui l'empêche de connaître et d'être lui-même. Quand cesse la pensée par l'élimination des mots projetés sur les choses et sur les états de conscience, il n'y a plus de « *Moi* », il n'y a plus de penseur, et à ce moment-là l'individu est libre. Dans cet instant de liberté, une révolution se produit ; il est disponible, il peut comprendre, il peut se connaître.

Comment fait l'individu pour éliminer le penseur ?

L'individu ne peut éliminer le penseur que quand il conçoit spontanément que ce penseur est identique à sa pensée, sachant qu'il n'est que sa pensée, comme cette pensée se traduit en mots, il peut éliminer les mots qui constituent cette pensée. Alors il n'est plus rien. Et c'est ce rien qui importe, et c'est ce rien qui est tout. Ce rien implique la

— 163 —

liberté. Et le fait de vivre la liberté constitue pour l'individu sa plus grande révolution.

L'individu libre ne désire pas atteindre un but. Il est. Il est parce qu'il n'est rien.

Ce n'est pas en désirant atteindre un but que l'individu peut créer et connaître, Krishnamurti dit que quand l'individu veut atteindre un but, il crée une limite ; il projette un plan et ce plan procède nécessairement du connu, du passé, de la mémoire. L'objet du désir enfin réalisé ne sera pas neuf, ne répondra pas à une vraie création. Il sera soumis au conditionnement.

L'individu qui veut connaître et se connaître, ne va pas au-devant des éléments de la connaissance, mais en état de liberté, en état de silence intérieur, laisse les faits dévoiler leur contenu. Ainsi l'homme libre prend conscience de lui, prend conscience du monde. Il est vivant. Il est créateur.

Ce que Krishnamurti enseigne, comme nous l'avons déjà dit, il le vit. Il ne demande à personne de le croire, de le suivre. Il demande à chaque homme de résoudre par lui-même son problème. Il demande à chaque homme d'expérimenter cet état de liberté. Il insiste en disant que cette expérience se fait dans l'immédiat, qu'elle est faisable dans l'immédiat. Ce qui se remet à demain, pour lui, tient compte du temps. Tout ce qui tient compte du temps procède du conditionnement et, par conséquent, est étranger à la liberté.

La liberté, pour Krishnamurti, n'est pas le contraire du conditionnement. C'est l'état vivant qui est étranger au conditionnement ; et l'on est tout aussi bien conditionné par les vertus que par les vices.

Krishnamurti parle d'une révolution dans l'homme, car il ne croit pas à une amélioration qui ne ferait que transformer une personnalité en s'appuyant sur la mémoire. En visant un but, une telle amélioration ne ferait que renforcer

— 164 —

la personnalité, et la personnalité conditionne. Dans ce conditionnement, il n'y a aucune possibilité d'expression vivante de liberté, et il importe d'être libre et vivant.

Tel est l'enseignement de Krishnamurti qui est appuyé sur la connaissance de soi pour libérer les forces vives de l'être.

Les hommes qui ont libéré les forces vives de l'être sont des hommes libres. Les hommes libres font les cités libres. Les hommes prisonniers de leurs passions font les cités opprimées par la tyrannie des passions d'un homme, digne représentant de ses concitoyens ou d'une oligarchie.

L'homme libre doit pouvoir s'écrier...

Ma suprême tâche :

*Celle de confesser librement sous les cieux,
Le beau, le vrai, le bien qu'ont révélés les Dieux.*

Le beau, le vrai, le bien que l'homme porte en lui dans l'ignorance de sa nature et qu'il est appelé fatalement à libérer à un moment unique de ses aventures terrestres, pour gagner la faveur de contempler en lui le ciel ; le ciel qui est son véritable royaume, le royaume de l'intelligence, le royaume de la Vie pure.

« *Le premier homme est de la terre, le second homme est le Seigneur du ciel. Regardez, je vous montre là un mystère* », dit saint Paul aux Corinthiens. Et à ce propos, nous écoutons le sage Marc-Aurèle : « *Ni le fer, ni le feu, ni la calomnie, ni un tyran, rien ne pourra approcher de mon âme, lorsque libre de passions, elle se sera renfermée en elle-même comme une forte citadelle et sûre de n'y être point asservie. Il n'y a pas de ravisseur, point de tyran du libre arbitre. J'ai donc le pouvoir de bien vivre* ».

— 165 —

Toutes les passions : fanatisme religieux ou politique, nationalisme, avidité économique ou sociale, collective ou particulière égocentrisme, toutes les passions annihilent la liberté qui règne comme un principe de vie dans l'être profond. Si la passion l'étouffe, elle n'en est pas moins un ferment d'énergie qui éveille le génie quand les ténèbres que répand la passion se dissipent.

Dans sa deuxième épître aux Corinthiens, chap. III vers. 17, saint Paul écrit : « *Or le Seigneur est l'Esprit, où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* ».

Le Seigneur est dans l'homme : Quand la créature (qui est passion) cesse, le Seigneur commence, le génie apparaît dans sa réalisation que la liberté suprême du Seigneur autorise, le Seigneur auquel l'homme s'identifie, l'homme devenu surhomme (ce surhomme que les

biologistes aujourd'hui pressentent) devenu surhomme par la victoire sur lui-même, lui-même créature qui représente la tare de tous les pouvoirs.

C'est dans la libération du Seigneur en l'homme que la véritable originalité peut exister. Et c'est aux sources de la révélation du génie qu'un véritable humanisme peut jaillir révélant ainsi un moyen de retrouver la liberté dans tous les domaines de l'esprit, à tous les niveaux de l'esprit, dans l'expression même de la loi de chaque plan où le génie se manifeste, ce génie qui peut enfin proclamer :

« Je vais siéger parmi les Dieux, dans le Soleil ».

V

La science de vivre

Une grande peur tient les hommes aux entrailles. Le péril atomique fait frissonner les plus braves. L'homme inconscient tient entre ses mains le pouvoir d'anéantir le monde. Quel faisceau d'initiatives peut-on dresser pour parer à ce danger, ce danger qui sera peut-être servi par des moyens de destruction encore plus puissants que ceux, cependant terribles, révélés par les essais de la bombe « H » ?

De l'homme inconscient (parce qu'asservi par ses attaches multiples et variées) peut-on faire un homme libre, par conséquent conscient, un homme à la mesure de notre temps ?

Nous ne pouvons nous le dissimuler, l'homme a son destin entre ses mains. Il peut être homme de la terre ou homme du ciel, cela ne tient qu'à lui. Et ce qu'ont révélé les Écritures, les savants — de philosophie matérialiste même — le confirment. Julian Huxley dit sans ambages « ...*l'évolution est maintenant entre les mains de l'homme, que cela lui plaise ou non* ».

Et les vers de Germain Nouveau me viennent à la mémoire :

— 168 —

Le cœur gonflé parfois au fond des soirs étranges,

*Sans songer qu'en vos mains fleurit la volonté,
Tous, vous dites : Où donc est-il, en vérité,
Le remède, ô Seigneur, car nos maux sont extrêmes ?
Mais il est dans vos mains, mais il est vos mains mêmes*

Voilà donc où le fil, d'Ariane nous conduit, à la conscience de nos responsabilités, à la conscience de notre liberté, de la liberté-principe que nous avons si longtemps méconnue en faisant de la liberté le droit d'asservir les autres avec le fouet ou avec des doctrines politiques, philosophiques ou théologiques. Mais là où nous sommes arrivés, l'esprit de liberté doit manifester sa pleine maîtrise et sa pleine puissance. « *L'homme pour s'améliorer, déclare Lecomte du Nouy, doit être libre puisque sa contribution à l'évolution dépendra de l'usage qu'il fera de sa liberté* ».

C'est là qu'apparaît la nécessité de mettre en valeur la science des sciences, je veux dire la science de vivre, sans laquelle l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur ne sont qu'un bric à brac de connaissances dépareillées. La science de vivre ouvre le livre de la Sagesse que représente l'Humanisme comme il a été défini et commenté. Nous avons compris, n'est-ce pas, que la capitalisation des connaissances ne sert de rien si l'on ne possède pas le fil d'Ariane qui les relie, le fil d'Ariane qui nous permet de sortir du labyrinthe de nos confusions.

Quand nous tenons en main ce fil d'Ariane nous pouvons aisément passer des thèses matérialistes aux thèses spiritualistes sans nous heurter à leurs apparentes oppositions ; nous pouvons aisément passer de la théorie corpusculaire à la théorie ondulatoire, mais cela nous amène, aujourd'hui, à réviser nos modes de pensée, car nous nous apercevons que ces deux théories se fondent en une réalité. Nos modes de pensée doivent s'adapter à une souplesse

— 169 —

conceptuelle qui exclut tout concept stabilisé sur un seul aspect de la manifestation physique qu'il veut subjectivement représenter. C'est une grande révolution psychologique à accomplir, car nos habitudes, dans la considération de la logique, font obstacle à ce que postule la réalité de notre époque. Mais il faut être libre de toute attache pour être à la mesure de ce temps, pour aborder cette science de vivre dont le moraliste de Port-Royal, Nicole, déplorait l'absence. En son siècle, l'humanisme se trouvait limité à l'étude des auteurs grecs et latins ; auteurs — les grecs surtout — qui avaient la vertu d'exalter la vie. Nietzsche, en parlant des grecs, disait au siècle dernier : « *Notre temps ne doit pas s'imaginer qu'il s'est élevé aussi haut avec la recherche scientifique, car chez les grecs tout devenait vie, chez nous, tout reste connaissance* ». Le siècle dernier était le siècle de l'intellectualisme qui objectivait un monde peuplé d'abstractions prises dans les limites de connaissances fragmentaires ; un monde où régnaient Maya et son fidèle sujet l'Orgueil qui nourrit l'illusion. Chez les Grecs tout se tenait. La littérature et la langue formaient une synthèse dans laquelle s'incorporaient la philosophie, l'art, l'architecture et l'empirisme scientifique — si l'on peut dire. Tout était humain, à la mesure de l'homme ; et l'homme, dans toute cette splendeur qu'on ne voit et comprend qu'en la saisissant dans sa totalité : langue, littérature,

philosophie, art, architecture. L'homme se reflète en toutes choses. C'est ce règne de l'harmonie qui permit à Nietzsche de dire que : « Chez les Grecs, tout était vie ». Et nous savons que sur l'Agora, les Grecs s'inquiétaient de la science de vivre.

Quand les Juifs et les Arabes nous transmirent les éléments qu'ils avaient recueillis de la culture Attique, la langue grecque était déjà une langue morte ; les monuments se transformaient en ruines, et nous ne pûmes contempler

— 170 —

qu'une beauté momifiée mais qui conservait encore un assez puissant rayonnement pour nous illuminer. C'était pour nous une heureuse fortune. Et cette fortune nous permit de spéculer quelque temps sur la valeur de bijoux inestimables. Mais si Anaxagore devant le tombeau de Mausole, dit : « Un tombeau magnifique est le signe d'une fortune changée en pierres », nous devons reconnaître que des pierres précieuses recueillies nous n'avons fait que des pièces de musée. Dans ce musée, où nous les avons réunies, une jeunesse ennuyée se promène à la suite d'un professeur qui dit : Suivez le guide !

Nous sommes fiers de posséder ce musée où la poussière s'accumule. Nous sommes fiers d'y fourrer pêle-mêle de nouvelles connaissances que des enluminures parent d'hiéroglyphes obscurs. Mais où est la vie qui ranimerait nos âmes languissantes, nos âmes où la foi se dérobe.

J'ouvre ici une parenthèse pour citer une pensée de M. Gaston Bachelard : « ...c'est l'homme tout entier avec sa lourde charge d'ancestralité et d'inconscience, avec toute sa jeunesse confuse et contingente, qu'il faudrait considérer si l'on voulait prendre la mesure des obstacles qui s'opposent à la connaissance objective, à la connaissance tranquille. Hélas ! les éducateurs ne travaillent guère à donner cette tranquillité ! Partant, ils ne guident pas les élèves vers la connaissance de l'objet. Ils jugent plus qu'ils n'enseignent ! Ils ne font rien pour guérir l'anxiété qui saisit tout esprit devant la nécessité de corriger sa propre pensée et de sortir de soi pour trouver la vérité objective ».

Dès le XVIII^e siècle, nous nous sommes engagés dans la complexité de la Nature en négligeant de conserver le fil d'Ariane que tenaient Francis Bacon, Newton et d'autres grands esprits initiateurs des temps modernes. Ce fil d'Ariane était le fil d'or qui reliait l'Esprit à son reflet dans la Matière. Nous nous sommes engagés dans la pluralité

— 171 —

des états, dans la pluralité des nombres, et nous avons nommé les états pour les définir et les conceptualiser ; et notre langue, en cette complication, nous a conduits à la réédification d'une nouvelle tour de Babel. Avec le puzzle des mots s'est créé la série des mondes où les pensées dressent les forteresses des théories livrées aux assauts des forces — par réaction — dynamisées ; et dans ces mondes, devenus hostiles, la conscience éperdue s'est repliée.

Paul Valéry n'a pas manqué de souligner cette confusion dans « La Politique de l'Esprit » : « ...*les trois cents manières d'expliquer le monde, dit-il, les mille et une nuances du christianisme, les deux douzaines de positivismes ; tout le spectre de la lumière intellectuelle a étalé ses couleurs incompatibles éclairant d'une étrange lueur contradictoire l'agonie de l'âme européenne* ».

Il n'y a plus de mots connus pour exprimer clairement les notions nouvelles qui hantent notre esprit, siège de notre faculté de penser.

Nous subissons l'envoûtement des choses mortes qui nous sont enseignées. Nous nous installons dans une des cellules des catégories — fragments mal équarris de l'Unique connaissance et nous ne voyons pas les auras subtils qui en parent les contours, reliés les uns aux autres par un fil de lumière.

Nous avons cru nous émanciper par la science. Nous en avons dressé l'échelle au centre de notre prison pour en gravir les échelons et gagner les sommets sans penser à la morale que dégage la fable d'Henri Heine. La fable raconte que les degrés les plus élevés d'une échelle dirent un jour avec arrogance aux degrés inférieurs : « Ne croyez pas que vous soyez nos égaux ; vous êtes dans la boue pendant que nous dominons librement dans l'espace ; la hiérarchie des échelons a été introduite par la nature, elle est consacrée

— 172 —

par le temps, elle est légitime » . Un philosophe qui passait par là entendit ce noble langage ; il sourit et retourna l'échelle. L'intellectualisme du XIX^e siècle tint un orgueilleux langage qui ressemblait au langage des échelons supérieurs de notre échelle. L'intellectualisme oubliait que Newton disait : « *Je ne suis qu'un enfant qui joue sur le rivage, m'amusant à trouver de temps en temps un caillou mieux poli ou un coquillage plus beau que d'ordinaire pendant que le grand océan de la Vérité reste toujours inexploré devant moi* ».

Aujourd'hui, Einstein confesse : « *Notre connaissance est maintenant plus vaste et plus profonde que celle du physicien du XIX^e siècle, mais aussi nos difficultés* ».

Nos difficultés sont si grandes que nous ne pouvons pas les dissimuler. Cet aveu nous fait comprendre qu'on ne peut aborder la science de vivre qu'en passant par le cours préparatoire de l'humilité. Et l'humilité entraîne la créature à s'effacer sous le rayon spirituel qui la traverse.

« *Faites qu'en me levant ce matin de ma table, je sois pareil à ceux qui, par ce beau dimanche, vont répandre à vos pieds dans l'humble église blanche l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance* » (1).

C'est par l'aveu de notre ignorance que nous abordons le sentier de la Sagesse, sentier qui conduit à la Connaissance. C'est par l'invitation que la créature fait à son Père intérieur de parler dans le silence de l'être de chair, que la Sagesse du Père se substitue à l'ignorance. *Il fallait que Dieu se fit homme*, dit saint Jean Chrysostome, *afin que*

(1) Prière pour avouer son ignorance. Le Deuil des Primevères : Francis Jammes.

— 173 —

nous apprissions comment l'homme devient Dieu, un Dieu se fait le symbole vivant de l'éternelle union entre Dieu et l'homme ».

Pour que l'homme-Dieu apparaisse, il faut que l'homme de chair s'efface, qu'il consente au sacrifice de sa nébulosité charnelle, au sacrifice total de lui-même ; sinon la confusion du monde s'aggravera en raison directe de la complexité qui s'accroît. C'est en cet effacement que consiste l'humilité, comme c'est dans le règne du « moi » que s'installe le péché.

Certains diront, jouisseurs impénitents et aveugles, que ce que je dis là n'est pas parlé raison ; que je suis un illuminé ; que le réalisme est dans la chair qu'on voit, qu'on touche et qu'on mange, et non dans cette fantaisie de l'esprit !...

Que Baudelaire réponde à ma place. Voici ce qu'il dit dans son poème en prose « Les Foules » :

« Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste. »

La libération des forces vives de l'être s'acquitte en bonheur envers celui qui court cette grande aventure et l'inquiétude à ses yeux devient chose misérable.

Renan, eu 1890 écrivait : « *En résumé, si par l'incessant travail du XIX^e siècle, la connaissance des faits s'est singulièrement augmentée, la destinée humaine est devenue*

plus obscure que jamais. Ce qu'il y a de grave, c'est que nous n'entrevoions pas, pour l'avenir, à moins d'un retour à la crédulité, le moyen de donner à l'homme un catéchisme désormais acceptable ».

La science de vivre ne doit pas consister à donner un catéchisme acceptable, pas plus que l'Humanisme ne doit être restreint à la simple étude de l'antiquité ou à la conservation d'un volumineux savoir privé de vie.

La pensée qu'un catéchisme peut être donné à une humanité qui se doit, devant ses œuvres, de prendre conscience d'elle-même — et cela dans la dissolution du conditionnement que produisent tous les catéchismes conçus par de prétentieux ignorants — témoigne du trouble de l'esprit qui l'a fait naître.

Il n'y a pas de catéchisme acceptable parce que l'homme peut seul et par lui-même établir le contact avec la réalité, avec cette féerie que les siècles ont construite et qui contient tous les éclats, toutes les étincelles du génie créateur, ainsi que toutes les archives de la création. Maître Eckhart, je le rappelle, disait : « *L'homme a, ensemble avec Dieu, créé le ciel et la terre...* » et « *que Dieu ne saurait rien faire sans l'homme* ». Ceci explique cela.

La Science de vivre doit fournir à l'homme les moyens d'établir le contact avec la réalité. La Science de vivre doit permettre l'inauguration d'un mode de vie qui développe, dès l'enfance, une aptitude à découvrir le jeu des principes derrière toutes les apparences qui masquent la réalité dont l'appréhension éblouit. Ce qui « est » n'est pas ce que nous voyons. Faire prendre conscience aux hommes de cette vérité, c'est leur ouvrir la voie de la vraie philosophie, la voie de la Sagesse. Ce n'est qu'en parcourant cette voie que les hommes pourront aborder, dans la maîtrise d'eux-mêmes, avec un clair discernement, les sciences qui captent les auras de la Nature et les auras des mondes : globules

vitaux du sang divin ; et pour mieux approfondir leurs états de conscience. La Nature, de laquelle nous émanons, parle un langage sacré qui nous conduit à entendre en nous, dans le silence, ce que nous dit la voix des sphères ineffables. C'est là réalité sublime. L'approche de cette réalité déclenche le coup de foudre. On aime. Hugues de Saint-Victor disait : « *Vivre et penser, agir et connaître, ce ne sont là que des phénomènes divers d'une action unique, l'action d'aimer* ».

La science de vivre doit rendre l'homme conscient qu'un aspect du monde est dépendant des autres aspects, que l'interdépendance est la loi des choses et des êtres et que tout phénomène a sa signification nouménale ; que toute apparence a sa signification spirituelle ou sacrée.

La science de vivre doit rendre l'homme conscient, que dans la quotidienne répétition des gestes se glisse le mystérieux rayon de la vie universelle qui relie le visible à l'invisible, le tangible à l'intangible, l'expression vulgaire au verbe éblouissant, l'âme obscure de l'homme à la lumière incréée ; transforme l'énergie lumineuse en énergie chimique ; génère des formes et les détruit pour en générer de nouvelles.

La science de vivre doit ouvrir l'homme au sentiment de sa grandeur et de sa divinité. Il est dangereux, disait Pascal, de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. La science de vivre doit conduire à l'art d'aimer. Aimer, c'est investir la vie de Grandeur, de Beauté et d'Harmonie.

Pour sensibiliser l'homme à ce niveau spirituel, il faut se préoccuper de l'éducation de l'enfant et du jeune homme. Il faut ouvrir l'homme, dès son enfance, à la connaissance de lui-même et l'aider à libérer ses forces vives qui manifestent la Vertu. En conséquence, en quelque discipline que ce soit, aucun diplôme ne devrait être donné

— 176 —

pour couronner le savoir, sans qu'une grande importance n'ait été accordée aux notes scolaires qui témoignent de la haute conscience de l'étudiant, car c'est par cela que l'homme révèle sa spirituelle capacité.

Alors, philosophe, artisan de sa vie comme de la vie de la société, l'homme introduira en toutes choses la beauté, projettera la beauté qui rayonnera en lui. L'art ne sera plus prisonnier de la compétition professionnelle, il sera le don de l'homme aux formes qu'il crée au niveau de son évolution ; et l'on ne distinguera plus la science de l'art comme l'art de la science. C'est-à-dire que de la science, l'homme dégagera spontanément la poésie qu'elle recèle et de l'art il révélera la science des nombres qui chantent.

La spécialité dans ses limites sera toujours pour l'homme le préliminaire de la synthèse.

Isis, un à un, laissera tomber ses voiles.

Le vrai sortira des franges de la relativité. Le bien dissoudra le mal dans son sein. La beauté ne dira plus : « Je trône dans l'azur comme un Sphinx incompris ».

VI

L'Humanisme et la Chevalerie

Ce qui a été dit jusqu'alors m'amène à penser que les découvertes que nous avons faites avec l'aide du fil de relation — ce fil qui relie l'universel au particulier — entraînent tout naturellement, un mode de pensée, puis un mode de vie adapté au niveau de cette découverte, niveau représentant un stade de l'évolution. Ce stade de l'évolution est celui de notre époque. Sa mesure nous échappait. Elle n'échappe plus maintenant à une certaine élite, et cette élite s'apparente à la chevalerie de tous les temps, si l'on sait vraiment ce qu'est la chevalerie.

La chevalerie des temps modernes ne peut trouver sa véritable raison d'être que dans l'intégration d'un humanisme universel, de l'humanisme qu'ensemble nous avons défini.

Je sais que lorsqu'on traite de chevalerie, la plupart des hommes évoquent une Europe moyenâgeuse où le chevalier était à l'honneur. C'est là le cliché qui s'impose à l'esprit de ceux qui ne pensent point par eux-mêmes et qui se limitent aux images que l'éducation leur a imposées. Mais c'est ignorer que la chevalerie représente une ligne universelle. Il y a eu des chevaliers partout et il y eut des chevaliers

— 178 —

de tous temps. Aux Indes, les livres traitent du comportement du Kshattriya le chevalier par excellence, et ces livres datent de plus de cinq mille ans. Au Japon, il y a des traités qui consignent les devoirs du samouraï ; et les Chinois de l'antiquité ont choisi comme patron de leurs terres, comme patron de leur race, un guerrier cuirassé et casqué de noir, bien avant qu'il ne soit question, en Europe, de la recherche du Graal.

Les ordres de chevalerie avaient, à l'origine, pour but de délivrer *Celui* qui était en captivité. Si on prenait le problème du point de vue extérieur, on envisageait la croisade, le départ en Terre Sainte, le service de Dieu. Si l'on envisageait le problème du point de vue

intérieur, on tentait alors la grande aventure. Il s'agissait de libérer en soi-même et à jamais les forces vives emprisonnées, la divinité qui réside en soi-même, la vie par excellence, et modifier, par le fait de cette libération, des véhicules humains qui devenaient des instruments d'expression de cette vie.

Le chevalier par excellence, était celui qui avait libéré la divinité qui était en lui, et qui était nanti des instruments nécessaires à l'expression de cette divinité.

Ayant libéré cette vie, cette divinité, il exprimait un certain nombre d'énergies qui résumaient les énergies universelles ; et il s'en servait pour tenter d'aider chacun, tout au moins chaque homme qui le désirait, à réaliser pour lui-même et dans la solitude et le secret de son âme, cette même libération. Le chevalier, préoccupé de cette libération du dieu dans l'homme, tentait d'amener les peuples à promulguer des lois qui les mettaient dans des conditions favorables à cette libération.

Les conditions n'impliquaient pas toujours la libération, mais ces conditions créaient un climat dans lequel l'homme n'était pas enseveli sous les préjugés, les déformations qui

— 179 —

sont néfastes à cette libération pour la rendre difficile en mettant l'homme en lutte contre lui-même dans un conflit par trop accentué.

Ce serait le rôle des chevaliers par excellence, c'est-à-dire des hommes d'élite actuels, de faire accéder les foules à la compréhension de l'Humanisme. Ces chevaliers y parviendraient en parlant simplement le langage de la vérité, en servant ces foules dans leurs aspirations profondes, en tentant de les dégager de l'ignorance, de la permanence des attachements qui engendrent les souffrances et les douleurs humaines, qui engendrent le trouble dans les sociétés, troubles qui entraînent les peuples — sous l'effet de la peur — à pratiquer une politique agressive, à se ruiner pour fabriquer des armes, ce qui fait perdurer la misère et entretient le désespoir.

Et si l'angoisse étreint les hommes et s'ils attendent le sauveur, je ne puis observer cette situation sans évoquer ce que disait à ses concitoyens, le grec Démosthène dans sa III^e Philippique : « *Si notre situation est tragique, j'y trouve les meilleures raisons de croire en l'avenir. Car enfin, nous avons fait tout ce qu'il fallait, sans rien négliger, pour qu'elle fut telle. Si notre conduite avait été sage et habile, et que nous fussions où nous en sommes, alors nous serions vraiment en danger. Mais comme notre position résulte de nos fautes, nous n'avons pas lieu d'en être surpris ni inquiets* ».

Voilà ce que tous les peuples devraient se dire s'ils avaient quelque discernement, et ne recherchaient pas le bouc émissaire. Nous pouvons évoquer ici le miracle grec et considérer qu'une grande époque peut naître de l'expérience tragique que nous avons faite et que nous continuons de vivre.

Il ne tient qu'à l'élite de faire comprendre à tous que les valeurs humaines sont plus grandes et méritent plus

— 180 —

de respect que le dogme, l'histoire et la nation. Histoire, dogme, nation ne méritent pas le respect que mérite l'homme. Chaque fois qu'au nom de ces entités on commet un acte contre l'humanité, on fait un acte de régression humaine et l'on renie l'Humanisme, l'Humanisme qui est l'expression de la religion puisqu'il relie l'homme à sa divinité.

Il ne tient qu'à l'élite, puisque nous avons parlé du miracle grec, d'engager les foules à retrouver les sources spirituelles qui ont fait la grandeur de cette époque grecque. Et pour cela, il faut, bien entendu, que l'élite les ait auparavant retrouvées et s'y soit abreuvée ; c'est la condition essentielle à l'accomplissement de sa mission.

Il faut ajouter encore qu'une élite ne peut pas subsister si le peuple ne reçoit pas d'elle la lumière qu'il en attend. Si l'élite fait défaut, son trône reste inoccupé et la société n'est alors qu'une pyramide tronquée.

Au moyen-âge, la culture a été conservée dans les cloîtres par des hommes qui ne pensaient pas à l'avenir. Grâce à ces moines, nous avons pu connaître la grandeur métaphysique que donnait la participation des dieux au drame homérique. Par cette participation des dieux, le génie grec nous a fait comprendre que les passions humaines pouvaient parfois prendre un sens sublime dans le jeu de l'évolution des races, des peuples et des mondes.

Et maintenant, si nous écoutons la leçon centrale de la Bhagavad-Gitâ nous connaissons que l'homme spirituel n'a pas besoin d'être un anachorète, car l'union avec la Vie Divine peut s'effectuer au milieu des affaires terrestres, et les obstacles à cette union ne sont pas en dehors de nous, mais bien au-dedans de nous. L'homme qui comprend cela est un véritable chevalier, un serviteur du beau, du bien, du vrai... le serviteur qui sert Dieu en servant les hommes.

VII

Par les voies de l'Humanisme

En scrutant les empreintes que le monde — mourant chaque jour — a laissées dans notre mémoire ; en pénétrant les secrets refuges que le Divin se réserve en nous, en fouillant le ciel témoin des civilisations disparues, nous avons rencontré l'homme à la fois animal et Seigneur, centaure impétueux, précepteur des héros, juge qui se prépare à juger les anges. Nous avons rencontré l'homme, seule voie ouverte sur l'Infini. Et l'homme, en fouillant les cosmogonies égyptiennes, par exemple, nous a montré sur le fronton des temples de la Nature, cette inscription énigmatique : « *Je suis tout ce qui est, qui fut et qui sera, et nul mortel n'a percé le voile qui me couvre* ».

Mais le fil d'Ariane nous a conduit sur un sommet où l'on peut patiemment déchiffrer les énigmes. Si nul homme mortel n'a percé le voile, l'homme, aujourd'hui, sait qu'il peut conquérir son immortalité. Immortel, il le percera. Ce voile ne lui a-t-il pas déjà révélé sa transparence ? L'homme n'a-t-il pas en son cœur, effacé la crainte du mystère pour voir les apparences se fondre au feu de sa recherche et lui livrer le secret de leurs énergies potentielles ?

— 182 —

La science conquise apprend à l'homme que l'être ne gravit pas seul le chemin du ciel. L'alchimie n'isole plus le chercheur dans une demeure close et ténébreuse. L'alchimie occupe de vastes laboratoires dans des villes où des équipes de chercheurs, mains ouvertes, donnent leur savoir. Et les élites communient en des congrès où les esprits s'interpénètrent. La

fraternité des élites a depuis longtemps effacé les frontières que des raisons politiques, des intérêts sordides nous font conserver.

La conscience des élites est, sur la voie libératrice, fortement en avance sur la conscience des peuples ; et il est pénible de constater que ce retard des peuples trouble les élites au point de leur masquer leurs responsabilités.

L'être ne gravit pas seul le chemin du ciel, les élites doivent s'en convaincre pour s'affirmer courageusement. Mais les élites ont intérêt à comprendre qu'elles sont valeurs de sacrifice et que c'est par le don d'elles-mêmes qu'elles se sauveront en sauvant leurs frères humains.

Elles peuvent donner sans compter, car elles sont sources intarissables puisqu'elles canalisent en elles, pour ce monde, la richesse de l'Esprit, la richesse universelle, toutes les archives de la création. Comme la voie lactée alimente les étendues et les astres de ses feux rayonnants et radioactifs, les élites doivent féconder les cerveaux des foules en rayonnant dans l'atmosphère des villes et des villages. Elles feront cesser la parade des bateleurs incultes et braillards en rendant l'homme à sa dignité vivace dans le sentiment qu'il doit avoir de sa liberté.

Pour cela les élites doivent reconnaître qu'elles sont valeurs de sacrifice ; car elles ont la mission de provoquer, non pas une petite réforme psychologique qui soit un simple ajustement aux nécessités qui nous pressent, mais une véritable révolution qui révèle à tous les surprenantes ressources de l'intelligence inconditionnée.

— 183 —

Que les hommes prennent conscience que les concepts recouverts de leur manteau verbal sont soumis à l'étreinte d'une association d'idées dont l'origine leur échappe (1). Qu'ils prennent conscience que ce phénomène représente une accumulation d'impressions enregistrées, d'opinions, symbioses de pensées-sensation et de pensées-sentiment qui ne sont plus actuelles, mais qui appartiennent à un passé évanoui. A cause de cela le concept devient une ombre allongée démesurément, derrière le fait présent mouvant et en devenir.

Les objets et les événements étant étroitement unis dans leurs rapports synchrones mouvants et en perpétuel devenir, (il n'y a pas d'événements sans objets) les hommes sont amenés à prendre conscience que dans leurs échanges constants avec les êtres et les choses, ils doivent subtilement varier leur niveau de pensée parce que les êtres et les choses livrent à leur observation des aspects qui vont du concret à l'abstrait, puis de l'abstrait au concret, car le concret actuel est, la plupart du temps, de l'abstrait rendu familier par l'usage. On doit construire, dit Edouard Le Roy, ajuster et mettre en service un outillage de pensée nouveau pour chaque nouvel ordre de grandeur (2).

Suivant les matières que l'homme traite intellectuellement, il passe constamment du dense au subtil et du subtil au dense. Suivant que la chose appréhendée lui apparaît comme

cause ou comme effet, le niveau de la pensée varie. Suivant qu'il le considère en mouvement ou qu'il le fixe dans un état statique, le niveau de pensée varie. Ce changement

(1) Les faits directement examinés sont vitaux : en passant dans le domaine verbal la moitié de leur sève leur est enlevé. (Tyndal)

(2) Introduction à l'Etude du problème religieux. Edouard Le Roy.

— 184 —

de niveau appelle une compréhension particulière du langage employé pour exprimer l'expérience et une perfection des diverses acceptions qui peuvent s'attacher aux mots dont on se sert. Ainsi un même mot peut avoir plusieurs sens qui jouent sur une gamme de subtilités. Les nuances subtiles sont nombreuses et nous avons peu de mots pour les traduire. Notre langage est pauvre pour exprimer toute la réalité. Les structures qualitatives et quantitatives que nous observons demandent que la pensée dépasse le sens des mots qui les veut définir. Il nous faut donc acquérir une grande souplesse de nos facultés transpositrices pour nous mettre en accord avec le niveau variant des pensées de l'homme qui parle ou qui écrit. Cette souplesse ne peut se manifester que s'il y a effacement des préjugés et des opinions. Ceux-ci s'opposent à l'observation des aspects changeants de la réalité.

Pour nous exprimer nous nous servons du langage, nous nous servons des mots, et les mots ont, par nécessité, des contours trop rigides pour ne pas cristalliser la pensée fluide qui tend à envelopper les manifestations kaléidoscopiques de la vie que l'esprit appréhende. Il y a contradiction entre le mot statique et la chose dynamique qu'il veut fixer. Il y a contradiction entre le discontinu que le moi représente et le continu qu'il devrait révéler. Souvent les hommes (parfois éminents) sont séparés et opposés par une illusion verbale. Cependant deux hommes d'une haute et probe intelligence et de grande spiritualité, dans un entretien, ne se chicanent pas sur les termes de leur vocabulaire. Ils se comprennent au-delà des mots, car les mots ont des harmoniques que les intelligences subtiles saisissent.

Mais si nous observons ces intelligences subtiles nous voyons qu'elles parviennent à la subtilité enviable par les voies de la sérénité qui correspondent à la pratique d'une

— 185 —

ascèse. Ces intelligences perçoivent les plus subtiles harmoniques de l'expression parce qu'elles sont calmes. Le docteur Alexis Carrel parlant de l'honnêteté intellectuelle du savant qui désire pénétrer les profondeurs du réel, dit « *L'homme qui veut contempler la vérité doit établir le calme en lui-même. Il faut que son esprit devienne comme l'eau morte d'un lac* » (1). Les mystiques et les yogis, les expérimentateurs de haute sagesse, nous ont appris cela.

C'est pourquoi, sainte Thérèse mettait ses sœurs en garde contre les activités de l'entendement, contre l'effort. L'intuition ne joue son rôle que lorsque l'esprit est silencieux, lorsqu'il ne fait pas intervenir son long bavardage intérieur et la chaîne des concepts enregistrés. Ainsi le Docteur Carrel dit encore : « *Dès que l'on se trouve en présence de conditions nouvelles encore vierges de valeurs et de concepts établis, on dépend de cette faculté d'intuition* ».

La plénitude d'esprit du savant, pourrait ne pas être le seul fait d'individus exceptionnels si un mode éducatif préparait la jeunesse à surprendre les secrets de l'âme et à éclairer les profondeurs de la conscience.

Il est donc raisonnable de penser que la condition préalable à remplir pour aborder les branches du savoir est de posséder l'art d'éveiller dans l'être la conscience profonde.

L'université devrait priser cet art avant tout autre, avant toute science, car il est le grand introducteur de la Connaissance et sans doute est-ce dans l'accord harmonieux de la science et de la religion que l'université puiserait les ressources qui lui permettraient de s'élever à la hauteur de ses véritables fonctions qui sont de créer des élites au cœur et à la tête bien faits.

(1) L'homme cet inconnu. — Les actions mentales VI Docteur Alexis Carrel Librairie Plon.

— 186 —

Cet art est le grand introducteur de la connaissance. Il consiste à enfermer la diversité dans l'unité ; il consiste à laisser le cerveau ouvert, hospitalier à la découverte nouvelle qui est comme une expansion de son univers ; il consiste à libérer l'homme du poids des images que lui imprime la matière par le sceau de la sensation, afin que l'homme soit l'enfant délivré.

Il faut que l'homme soit délivré de la caverne de Platon où il ne contemple que des ombres. L'université, actuellement, est semblable à une caverne de Platon ; l'esprit y est captif des ombres. Et l'esprit imprégné d'ombres transporte ces visions dans les assemblées, dans les conseils, dans les facultés. Un homme, parfois, passe derrière le mur et surprend le secret du montreur d'images, comme le dit Alain, mais il se trouve alors séparé des hommes, ses frères, par le secret même qu'il a surpris autant que par le sortilège de l'illusion que la société entretient.

Pourtant l'univers est un tout dont il n'est pas possible d'isoler complètement une partie (1). Et tout être n'est qu'un nombre englouti dans la somme des nombres. Pourquoi enfermer la raison dans des cadres rigides quand l'essence même de l'esprit est la liberté, cette liberté-principe dont nous nous sommes déjà entretenus ?

Est-ce que l'esprit de finesse, cher à Pascal, ne nous invite pas à pénétrer les subtils secrets de la nature ? Pourquoi ne nous faciliterait-il pas des investigations dans le vaste

domaine de la psychologie et du psychisme qui recèle tant de mystères ? L'absence de notions claires en ce qui concerne la nature de notre conscience ou de notre esprit, nous conduit à entretenir le jeu de faux concepts.

(1) La Philosophie de la Nature — Maurice de Broglie.

— 187 —

Nous ignorons trop qu'il y a entre le primitif et le civilisé une sphère mentale commune, qui, si nous en prenions conscience, nous éclairerait sur bien des côtés obscurs de nos réactions. Et l'analyse profonde et honnête de nos réactions nous mènerait vers des profondeurs humaines et cosmiques insoupçonnées. Les mystères de la création ne nous seraient peut-être plus hermétiques ; et lorsque nous en discuterions, moins téméraires serions-nous dans les propos que nous aventurons à ce sujet. Car, enfin, nous sommes, dans notre structure physique et mentale, un fruit du passé, un moment complet de l'histoire du monde lentement édifiée, une synthèse des instants vécus, obstinément élaborés, un témoin de l'écoulement du fleuve de la vie, de ses fécondations. « Nous *connaissons, en quelque sorte*, dit C. G. Jung, *dans un édifice immémorial que nous ressuscitons et qui repose sur des fondations millénaires. Nous avons parcouru toutes les étapes de l'échelle animale ; notre corps en porte de nombreuses survivances : l'embryon humain présente, par exemple, encore des branchies ; nous avons toute une série d'organes qui ne sont que des souvenirs ancestraux ; nous sommes dans notre plan d'organisation, segmentés comme des vers, dont nous possédons aussi le système nerveux sympathique. Ainsi nous traînons en nous, dans la structure de notre corps et de notre système nerveux, toute notre histoire généalogique ; cela est vrai aussi pour notre âme qui révèle également les traces de son passé et de son devenir ancestral. Théoriquement nous pourrions reconstruire l'histoire de l'humanité en partant de notre complexion psychique, car ce qui exista une fois est encore présent et vivace en nous.* »

« Murmure ô nuit des temps passés,
Je porte en mon cœur les hommes d'autrefois. »

— 188 —

Tout ce qui exista une fois est présent dans le Cosmos. Tout ce qui exista une fois est présent dans la sédimentation du monde qui évoque des millions d'années d'un mouvement-conscience jamais suspendu. Un mouvement-conscience pressenti par les physiciens, les chimistes et les biologistes contemporains qui ne repoussent plus catégoriquement la pensée qu'il existe une intentionnelle harmonie dans l'organisme, un dessin impératif dans les structures complexes de la vie organique du minéral jusqu'à l'humain, en passant par le

végétal. « *Notre corps saisit le lointain aussi bien que le proche, le futur aussi bien que le présent, remarque le docteur Alexis Carrel. Tout tissu est capable à un moment quelconque de l'imprévisible futur, de répondre comme il convient dans l'intérêt du corps, à des conditions physico-chimiques nouvelles de son milieu.* »

Il y a dans tout élément vivant une participation conscientielle à la vie du tout. Cette participation conscientielle tient d'une fonction médiatrice entre la matière et l'esprit en opposition apparente dans la manifestation de la vie ; mais matière et esprit se fondent dans l'état primordial de la vie qui est mouvement, mouvement interne éternel.

La vie est mouvement, lumière, son et rayonnement. Et tout cela est Dieu. Et l'homme est le témoin et l'interprète de Dieu dans l'évolution cosmique. Il porte en lui Son Mouvement, Sa Lumière, Son Verbe et manifeste Sa Conscience. C'est grâce à l'homme, par le jeu de sa conscience, que la matière s'illumine, qu'elle chante la gloire des éternelles conversions. La matière est concertante sous la pression de l'homme. Elle est concertante dans les musées, dans les salles de concert, les laboratoires... Elle enfante la beauté que l'esprit génère. Lecomte du Nouÿ déclare : « *L'univers est incolore et silencieux. Du choc entre lui et*

— 189 —

notre conscience est née la splendeur du monde... nous vivons d'illusions... lorsque les illusions sont permanentes et partagées par tous, elles constituent ce que nous appelons la réalité. »

La raison d'être de l'homme est d'exalter la conscience du Divin qui transfigure cet Univers incolore et qui sans elle se volatiliserait.

Et cette conscience semble être un éternel devenir qui ne peut nourrir aucun dogmatisme.

Si la nécessité du dogme paraît s'imposer à certains esprits troublés par l'audace que postule la vie, il faut alors que le dogme soit une représentation intellectuelle d'une vérité qui pour être vérité constamment perçue exigerait que la représentation intellectuelle soit, toujours, à tous les instants, transposée et dépassée. Le dogme serait un appui formel d'où l'esprit prendrait le départ pour une aventure dont aucune relation formelle n'est possible. Le dogme serait comparable au terrain de départ d'un avion : ce n'est pas le terrain qui importe, encore qu'il faille qu'il soit parfait, mais le vol de l'avion.

Le dogme, qu'il soit scientifique ou religieux, ne doit pas empêcher l'aventure de l'esprit qui par essence participe au mouvement-conscience universel.

Mais pour cela il ne faudrait pas condamner l'hérésie seule capable d'aider à dépasser les dogmes pour les transposer. La conscience universelle, dans laquelle notre conscience

individuelle baigne, est une réserve d'archives qui objective à notre gré le processus entier de la création ou de la gestion du monde avec l'imagerie des événements qui l'ont illustrée.

Il faut reconnaître que la science actuelle ouvre à notre esprit un champ poétique et esthétique qui le conduit à la contemplation d'un nouvel horizon grandiose ; qui le conduit à participer au rythme cosmique ; ce rythme qui met

— 190 —

le discontinu en harmonie avec le continu pour nous faire appréhender les splendeurs de l'unité.

Si nos perceptions subliminales « dont la gamme et l'étendue touchent au merveilleux » étaient librement développées, notre ignorance ne serait plus là pour s'opposer à ce que nous vivions intensément dans la plénitude de notre être identifié à l'être cosmique dont nous sommes la fidèle image. Nous serions engagés dans le courant du fleuve de la vie sans trouble, sans confusion, sans désharmonie. L'histoire du monde ne serait plus une suite de faux témoignages, un document constamment falsifié par les usurpateurs de pouvoirs, car elle serait spontanément présente à notre conscience puisque nous aurions la ressource de découvrir en nous un passé éternellement présent.

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour accomplir les miracles d'une seule chose. »

« Et de même que toutes choses sont sorties d'une chose par la pensée d'un, de même toutes choses sont nées de cette chose par adaptation. »

(Table d'Emeraude.)

Ce texte n'est plus obscur. Ce texte n'est plus hermétique sous la projection de l'esprit en méditation, de l'esprit sensible à l'intuition. Il nous ouvre les écluses de la vie.

Il ne tiendrait qu'à la Science-Religion et à la Religion-Science d'indiquer aux hommes, par l'humanisme enfin défini, les voies de la compréhension qui libère l'esprit, pour que ce miracle s'accomplisse, c'est-à-dire la mutation trop retardée de l'homme animal en homme total ou en surhomme suivant l'expression que l'on veut adopter. Car l'erreur entretenue dans notre monde mécanisé, systématisé, est de croire qu'il n'y a aucun lien entre l'homme primitif, cependant si près du fils de la nature que nous sommes,

— 191 —

et l'homme que nous pensons être ; l'homme conditionné par des constructions artificielles, des doctrines intellectuelles en rupture avec l'innocence de la vie. L'homme réel, l'homme total est l'homme des sommets et des bas-fonds des cycles multiples passés ; des cycles qui représentent la rotation des civilisations à leur apogée et à leur déclin qui ont précédé la nôtre et dont nous sommes les produits physiques et psychiques.

Si nous reconnaissons que nous sommes les produits ancestraux d'un fabuleux passé, les produits vivants actualisant l'éternité, nous vivrions dans la totalité de notre être, mais pour faire cette reconnaissance et vivre cette totalité de l'être, il est indispensable de pénétrer dans les profonds sanctuaires de l'âme.

Cette pénétration dans les obscures retraites de l'âme — difficile sans doute — donne un sens aux initiations transmises dans les anciens temples. Le secret que le postulant allait découvrir était le secret de sa vie totale : et cette vie totale est toute pureté puisqu'elle est le réel, l'éternel divin.

Pour comprendre ce que représente cette pénétration dans les profonds sanctuaires de l'âme, décidons maintenant d'analyser l'œuvre d'une mystique « Le Château intérieur ou les demeures de l'âme » de sainte Thérèse d'Avila qui nous entretient de son expérience. Servons-nous-en d'étalon de comparaison avec les œuvres, les pensées, les confidences de mystiques, de sages, de penseurs, de psychologues prises au gré des souvenirs et des documents que nous avons à notre disposition, et tous gens fort différents par leur origine, leur religion, le lieu et l'époque de leur naissance, puis observons ce que cette étude nous révèle et nous aurons une idée sans doute plus complète de ce que devrait être l'humanisme à la mesure de notre temps.

VIII

Les Demeures de l'Âme Humaine

En 1577, sainte Thérèse d'Avila écrivit, sur l'injonction de ses supérieurs, « *Le Château Intérieur ou les demeures l'âme* ». Dans cet ouvrage, la célèbre carmélite nous fait part de son expérience mystique et nous ouvre, en partie, les voies de la connaissance intérieure. Elle nous livre, au cours de cette expérience, des observations qui, confrontées avec les phénomènes observés par d'autres mystiques ou signalés par des doctrines étrangères au catholicisme, témoignent encore de l'universalité de l'expérience qui nous intéresse et qui ne devrait pas manquer d'intéresser tout homme en quête de connaissance. Sainte-Thérèse a pénétré profondément dans les retraites secrètes de l'âme qu'elle a comparé à un château « *fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur* » dans lequel il y a plusieurs demeures : *sept demeure en vérité*.

Une doctrine orientale fait également connaître l'existence de sept portails que l'ascète doit franchir pour parvenir à la félicité suprême. Les mystiques de l'Islam disent aussi que pour parvenir à la vie mystique unitive, au cœur de la maison d'Allah, il y a sept degrés à gravir : Mohy ad

— 194 —

din El Arabi compte sept graduations avant l'anéantissement absolu en Dieu.

Le chiffre 7 selon la cabale, est le grand chiffre des mystères divins, Herodote le déclare remarquable en ce qu'il est, de toute antiquité, employé par les Arabes dans la formule des serments. Ne soyons pas étonnés de le trouver ici dans ce langage mystique.

Le fil d'Ariane fait des boucles et des détours mais nous ramène à la sainte qui conte avec ferveur — et lyrisme parfois — la grande aventure spirituelle qu'elle a tentée avec le courage et la persévérance que donne une foi pure. La grande aventure a été sans doute contenue dans les limites d'une rigueur dogmatique par une autorité ecclésiastique qui, souvent, méconnaissait la réalité comme la valeur de l'expérience. La sainte n'ignorait pas et déplorait discrètement cette absence de « *science et de savoir* » chez certains directeurs de conscience. La foi, heureusement, a favorisé l'audace. Observons l'expérience sans nous laisser impressionner par les formes du discours. Le dualisme Dieu-Satan ou Dieu-Démon intervient souvent dans ce « récit-enseignement », mais considérons-le comme une double image illustrant le conflit qui règne dans le sein de l'homme, conflit qui met aux prises les forces avides de la nature physique et les exigences de la puissance spirituelle.

L'éminente carmélite est invinciblement attirée vers la dernière demeure de ce château où Dieu « *ce monarque si puissant habite* » ; elle précise : « *il faut que vous sachiez qu'il y a des manières fort différentes d'habiter ce château. Il y a grand nombre d'âmes qui n'habitent que dans l'enceinte extérieure, là où sont les gardes qui veillent à sa défense ; elles ne se mettent nullement en peine de pénétrer dans l'intérieur ; elles ne connaissent ni ce qu'il y a dans un si riche palais, ni qui y demeure, ni même combien il renferme d'appartements. Vous aurez sans doute lu dans*

— 195 —

certaines livres sur l'oraison, que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même, eh bien, c'est là ce que j'entends quand je parle de son entrée dans le château ». Elle souligne que les âmes qui sont habituées à vivre dans les choses extérieures, éprouvent une grande difficulté, comme une sorte d'impuissance à entrer en elles-mêmes, mais quand enfin : « *elles entrent dans les premières demeures d'en bas, il y entre avec elles tant de reptiles...* »

Entendons par reptiles les passions, les souvenirs, les tentations, tout ce à quoi on reste attaché par mille fibres de l'être et qui accompagnent la tentative de recueillement, de pénétration en soi-même, et empêchent de goûter dans ce lieu de délices qu'est le centre de l'âme, les douceurs du repos. La sainte regarde avec horreur toutes ces choses qu'elle traite de reptiles, de bêtes venimeuses... Nous retrouvons cette image dans un texte hindou qui parle du dégoût que causent un jour toutes les choses du monde ; et le sage Marc-Aurèle prévient aussi le dégoût. Ses tablettes nous disent : « *Un Dieu a été placé au dedans de toi comme dans un temple. Regarde-toi donc comme son prêtre et son ministre... et dans cette condition ne te livre pas aux sensations qu'une vile chair éprouve... ne te laisse pas salir par les voluptés.* »

C'est ce que disait aussi Georges Fox, le maître des Quakers, et d'autres sages et d'autres mystiques. Ces pensées ne sont pas de valeur conventionnelle. Elles sont le fruit d'un approfondissement. Ne sommes-nous pas tous à même de constater que le trouble qui règne dans la société humaine est dû à cette ruée des hommes vers les biens matériels de ce monde, à l'avidité qu'ils ont des choses vaines ?

Nous lisons dans la Bhagavad-Gîtâ : « ...*Celui qui n'a pas renoncé à l'imagination du désir ne peut être un yogi* ». Le désir est dénoncé comme la racine du péché. Le désir nous enchaîne et nous retient dans son attraction fmais comment

— 196 —

naît-il en nous ? La fervente carmélite dit elle-même : « *il est très difficile, quand on doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté...* » elle ajoute : « *et comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste* ». C'est cet aveu charmant d'ignorance qui donne au rapport qu'elle nous fait de ses expériences, une valeur d'authenticité qu'on ne peut contester. La sincérité est totale, chose bien respectable. Nous suivons la sainte avec un intérêt grandissant dans son exploration intime des domaines de l'âme. Elle décrit la disposition des lieux et conclut : « *Quelque grand, quelque riche et quelque étendu que vous vous figuriez ce château, vous n'avez pas à craindre d'excéder, attendu que la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons imaginer.* »

C'est un empire immense que l'humanisme scolaire ignore et sur lequel l'homme régnerait si, en général, il ne l'ignorait pas. Car l'homme croit embrasser — hors de lui — un vaste champ de l'univers, et ce qu'il embrasse n'est qu'un fragment de ce que contient le centre de son âme. Le reflet est ce que le miroir saisit en un instant, mais il n'est qu'une partie de ce que le miroir peut recevoir dès qu'il se meut. L'âme a son mouvement qui est son rythme, coextensible à l'espace illimité, et ce mouvement lui permet d'appréhender tout ce qui est hors d'atteinte par les sens physiques c'est-à-dire d'appréhender une réalité impensable. Et cette réalité impensable, l'âme humaine la contient ; l'âme humaine manifeste cette réalité quand l'esprit a pris conscience de soi. Cette grandeur de l'âme humaine a été révélée par les prophètes, par les instructeurs du monde. Saint Paul dit : « *Ne savez-vous pas que nous serons les juges des anges mêmes* » (première épître aux Corinthiens, chap. VI, vers. 3) et Marc-Aurèle, avait aussi mesuré cette grandeur puisqu'il

— 197 —

déclare : « *... Toute âme est un génie, un dieu émané de la substance du Dieu Suprême qu'il a donné à chacun de nous pour gouverneur, pour guide, pour maître intérieur. Comme ce qui est puissant se sert de tout et gouverne tout, ce génie qui est ce qu'il y a de puissant en toi, se sert des autres choses qui sont en toi et gouverne ta vie... Sa sphère est lumineuse et l'éclaire et lui révèle la vérité de tout , et cela en dedans de lui-même, quand il ne se laisse attacher à rien du dehors, ni dissiper, ni affaïsser* ».

Les mystiques usent des mêmes images, des mêmes métaphores pour rendre sensible ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils découvrent au cours de leurs expériences. Le sage empereur souligne : « *Sa sphère est lumineuse et l'éclaire* ». Sainte Thérèse dit, dans le Château Intérieur : « *Enfin de son palais qui est au centre ce Soleil de vie envoie sa lumière à toutes les demeures de ce magnifique château* ». Par ailleurs, nous lisons dans la Bhagavad-Gîtâ : « *Je disperse avec le flambeau radieux de la sagesse les ténèbres de l'ignorance* » (1).

Et cette lumière révèle la vérité de tout en dispersant tout ce qui s'oppose à sa perception, et cela en dedans de soi-même. Et voilà ce que nous enseignent la sagesse du romain, la piété de la sainte, le chant sublime de l'Inde et l'expérience d'un mystique de l'Islam.

Eh oui ! ne le savons-nous pas ? L'âme embrasse la vérité de tout si elle ne met pas d'obstacle à cet embrassement. Ainsi le sage empereur qui parlait de soi-même à soi-même (εἰς εαυτον) n'est point démenti par la mystique qui parlait à ses sœurs, quatorze siècles après le règne du sage Antonin, ni par le verbe du Seigneur Béni.

Ces étroits rapports sont constants et démontrent la

(1) Krishna répondant à Arjuna B. G. 10^e dialogue.

— 198 —

valeur réelle du processus d'expérience commun à tous malgré les différences d'origine et de traditions apparentes des participants à l'épreuve spirituelle. En fait, les traditions sont reliées entre elles par une filiation, un fil d'Ariane, à une tradition unique qui relève d'une Révélation unique. De cette révélation unique nous trouvons la substance spirituelle dans toutes les Ecritures Sacrées. Védantistes, bouddhistes, taoïstes, magistes, cabalistes hébreux ou chrétiens, tous s'abreuvent à la même source originelle ; tous se réjouiront dans l'Un quand ils prendront conscience de l'Unique. Paracelse s'écriait : « *Quelle joie et quel bonheur de vivre dans l'Unité ! Les corps célestes aussi, la terre et toutes choses ont leur cours dans ce nombre* ».

Pour nous conduire du multiple à l'unité, le fil d'Ariane s'identifie à l'Amour : « *Je comprends l'église du chrétien, l'idole du païen depuis que ma religion est l'Amour* », dit Djelal ed Din Rumi.

Quand l'Amour rayonne dans le cœur du savant, il lui ouvre les voies de la probité qui mènent à la connaissance véritable. Cette attitude de l'homme implique et grandeur et fierté dans le renoncement à soi-même, et dans l'humilité. L'humilité est splendidement symbolisée dans le tableau qui représente les rois mages déposant l'or, la myrrhe et l'encens aux pieds de l'enfant céleste symbole lui-même, dans son humble faiblesse, de la TOUTE PUISSANCE.

Ainsi tous les yogis, les saints et les sages

*Des monts Himalaya aux alpestres villages,
Ont de l'humilité reconnu les vertus...*

« Rien ne nous est plus nécessaire que l'humilité », écrit sainte Thérèse.

« Souviens-toi, dit Marc-Aurèle, que tous les hommes sont nés les uns pour les autres,
que tu n'es qu'un des animaux

— 199 —

du troupeau. » Et il ajoute : « Ah ! que cette renommée, que cette gloire, que le tout ensemble est méprisable !... Cette robe impériale n'est que du poil de bête, et sa couleur de pourpre n'est que le sang d'un coquillage ; tout le reste a le même fond ». Poursuivons encore plus loin : « Médite bien tout cela et n'imagine rien de grand que de faire ce que ta nature exige et de souffrir ce que la commune nature t'apporte... Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'es qu'un atome, de l'éternité entière dans laquelle tu n'as, en partage, qu'un instant court et presque insensible du destin général dont tu n'es qu'un si mince objet ».

Marc-Aurèle déclare que poussière est son impériale grandeur ! Il commande aux destinées d'un vaste empire et se reconnaît un simple atome de la substance universelle ; un des animaux du troupeau. Cette déclaration contient l'essence d'un pur humanisme. C'est l'enseignement traditionnel. Il est dit que ceux qui cultivent le Tao doivent cultiver l'humilité. Saint Jean de la Croix infléchit aussi son esprit dans les profondeurs de l'humilité pour retrouver les sources d'énergie divine :

*En m'abaissant si bas, si bas,
Je m'élevais si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but.*

Cette étrange contradiction, ce non-sens (descendre pour monter) Maître Eckhart nous la rend intelligible, lui qui proclamait hautement la divinité de l'homme ; il la proclamait non pas parce qu'il était entraîné par un sentiment d'orgueil, comme on pourrait le penser, mais au contraire par un sentiment d'humilité si nous l'entendons bien lorsqu'il dit : « *Quand la créature cesse, Dieu commence* ». Il est bien évident que l'orgueil hante la créature et seulement la créature, ce produit du limon de la terre, ce produit des

— 200 —

trois gunas (1) ou qualités de la matière qu'il faut dépasser, selon le Chant Sacré de l'Inde. Maître Eckhart comprend que l'humilité ne peut être que l'ultime sacrifice. La créature doit cesser de se manifester pour que Dieu paraisse dans son pur éclat. La créature s'effaçant, la conscience est sublimée, l'être apparaît dans sa grandeur.



Des bords du Gange aux bords du Guadalquivir, les hommes ont toujours pressenti que leur destin pouvait se déchiffrer au centre de l'âme. Mais l'exploration d'un tel domaine est celle qui comporte le plus de risques de s'égarer. Les voies de pénétration sont si étroites et reviennent, sous la pression d'une force centrifuge, si obstinément vers l'extérieur, là où de faux éclats captivent leur regard (car ils le retiennent en esclavage) qu'il semble fou de vouloir tenter une semblable expérience ; et puis chacun doit la faire pour son propre compte. De cette expérience, on ne rapporte aucun documentaire qui puisse être montré à la foule des errants qui vivent à fleur de peau. On ne peut pas dire : voyez donc les richesses que je rapporte. Voyez donc les fruits de mon labeur ! Ces richesses sont peut-être les seules qui soient vraiment. Les seuls biens qui ne se corrompent pas. Mais ils sont invisibles, intransmissibles. Ces richesses sont de la substance épurée de l'âme et seuls les yeux de l'Esprit les peuvent distinguer.

Sainte Thérèse conjure ceux qui ne sont point encore entrés en eux-mêmes, de commencer ; et ceux qui y sont déjà rentrés de ne point céder par crainte des combats, à la

(1) Les trois gunas : Tamas : inertie ; Rajas : passion ; Sattva : harmonie.

tentation de retourner en arrière. La doctrine bouddhiste dit : « *Plus tu avances plus tu rencontreras de fondrières* ».

Les premières demeures dépassées, les premiers portails franchis, s'approche-t-on du lieu saint avec assurance, sans plus rien craindre ? La même doctrine souligne : « *Maintenant, prépare-toi pour le portail des tentations qui captivent l'homme intérieur. Avant que tu puisses approcher de ce but, avant d'étendre la main pour soulever le loquet de la quatrième porte, tu dois savoir maîtriser tous les changements mentaux dans toi, et tuer l'armée des pensées-sensation qui, subtiles et insidieuses, se glissent inaperçues dans le sanctuaire de l'âme* » (1).

La sainte sait également qu'il n'y a pas de sécurité parfaite sur laquelle on puisse compter. Elle prévient : « *N'a-t-on pas vu quelque saint qui possédait cet esprit du Seigneur à un plus haut degré que nous, tomber dans de gros péchés ?* » Elle s'humilie, confesse sa faiblesse et ajoute : « *Que rien ne vous inspire une sécurité entière, ni votre retraite, ni l'austérité de votre vie, ni vos communications avec Dieu, ni vos continuels exercices* ».

d'oraison, ni votre séparation du monde. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de crainte ». Elle dit plus loin : « Faute de nous connaître mieux, nous passons par de terribles angoisses... Je le répète, le plus souvent, nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas ».

Le sage Marc-Aurèle se confiait aussi à l'esprit lucide qui régnait en lui : *« Regarde au-dedans de toi. Là, tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours ».*

(1) La voix du Silence.

— 202 —

La sainte fait certainement son expérience sans posséder une connaissance des sciences occultes. Elle observe les phénomènes physiques qui accompagnent l'introversion soutenue, observe ses phénomènes mentaux et s'étonne de ses découvertes, mais ne se trouble pas. Sans doute a-t-elle connu les expériences de ses voisins, les musulmans, mais elle ne répète pas ce qu'elle a entendu ou ce qu'elle a lu, elle rapporte ce qu'elle découvre autant que cela est exprimable :

« Pendant que je trace ces lignes, écrit-elle, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise dans l'impossibilité de travailler à cet écrit demandé par mes supérieurs. Mais ce me semble comme le bruit de plusieurs grandes rivières, d'une infinité d'oiseaux qui chantent et de sifflements aigus ; je ne l'entends point dans mes oreilles, mais je l'entends dans la partie supérieure de ma tête qu'on dit être le siège de la partie supérieure de l'âme ».

Ce bruit est la voix mugissante de la rivière sainte, rapporte une tradition orientale, tradition que la carmélite devait ignorer. C'est l'accord du mental humain avec le grand Mental ; le cœur de tout le genre humain, c'est la grande harmonie de la nature. Les bouddhistes du Nord trouvent dans le profond mugissement de quelques-unes des grandes et saintes rivières, la tonique de la nature. C'est un fait bien connu en science physique aussi bien qu'en occultisme, que la résultante des sons de la nature tels qu'on les entend dans le mugissement des grandes rivières, dans le bruit produit par les sommets des arbres se balançant dans les forêts, ou les bruits d'une ville à distance, forme un seul son bien défini et dont le ton est très appréciable (1).

(1) La Voix du Silence.

Et la sainte poursuit : « *Ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me peuvent distraire de mon oraison et ne diminuent en rien la tranquillité de mon âme ni son attention, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance. Mais, dira-t-on peut-être, si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle pas troublée par ce bruit ? Je n'en sais pas la raison, mais je sais bien que ce que je dis est véritable* ».

Mahomet souffrait également de maux de tête et entendait de grands bruits.

Le Seigneur-Béni dit aussi dans la Bhagavad-Gîtâ : « *Toute porte close, l'intellect maîtrisé et descendu dans le cœur, le souffle de vie fixé dans la tête concentré dans le yoga* ».

Là encore le phénomène rapporté par la carmélite est reconnu véritable par ceux qui sont parvenus à réaliser le silence de l'âme qui dévoile ses trésors secrets. La carmélite confesse sa surprise et son ravissement ainsi que son ignorance. Elle a cependant observé avec lucidité le déroulement de l'expérience. Elle voit qu'il faut déjouer souvent ce qu'elle appelle les ruses du démon, ces malices de nos instincts animaux, de notre être inférieur qui emploie mille artifices pour échapper à notre compréhension. Cela fait de la psychologie une science très subtile ; une science qui a ses méthodes particulières et souvent fort étrangères aux méthodes des autres sciences, bien que la méthode inductive de Bacon et le doute cartésien soient justifiables d'application constante, mais parce que connaître, c'est connaître par les causes. Ainsi C. G. Jung dit : « *Ma psyché transforme et falsifie la réalité dans des proportions telles qu'il faut faire appel à des expédients afin de constater ce que les choses sont en dehors de moi* ».

Les choses sont comme Dieu les voit, dit saint Thomas d'Aquin, le docteur angélique.

Supposons un être sans conditionnement religieux, c'est-à-dire sans aucune instruction religieuse, sans aucun savoir doctrinal et dogmatique, et s'engageant dans les difficultés de la découverte de lui-même ; si cet être lit l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila sans se heurter au langage, il reconnaîtra que le cheminement dans la retraite du Dieu intérieur a une valeur réelle et que l'expérience décrite par la sainte est de caractère authentique. Il constatera aussi qu'avant de tenter lui-même l'expérience, il accusait volontiers un ennemi extérieur, un bouc émissaire créé fort à propos pour soulager sa conscience et le distraire de son trouble, d'être la cause de ses colères, de ses déboires, de ses échecs. Cette erreur psychologique se retrouve parfois inversée quand l'être s'efforce de se connaître. C'est lui-même, dans ce cas, qui peut devenir ce bouc-émissaire. Il se charge de tous les péchés d'Israël ; il se découvre tant de

torts, d'erreurs, qu'un trouble immense l'envahit et il ne parvient pas à se connaître et à se libérer de ce qui, maintenant, l'accable. Mystiques et sages ont compris qu'il ne faut pas se laisser affliger par cette condamnation qui obscurcit l'âme, ce qui est évidemment erreur psychologique chez l'un, est, ailleurs, qualifié de ruse du démon.

En effet, condamnation ou justification empêche l'homme de connaître les causes réelles de son comportement dans la vie. Formuler un jugement au cours d'une expérience, c'est se priver de lucidité. Il y a grand déploiement de ruses dans le sein de l'homme pour le tromper ; seule une attention soutenue c'est-à-dire une vigilance active peut déjouer ces ruses. Sainte Thérèse l'avait fort bien compris, c'est pourquoi elle rassure ses sœurs en ces termes : « *N'oubliez pas que la volonté de Dieu est que vous preniez les moyens ordinaires de vous instruire pour vous connaître vous-mêmes, et pour ne pas imputer à votre âme ce qui ne procède que de*

— 205 —

la faiblesse, de l'imagination, de l'infirmité de la nature et de l'artifice du démon ».

Ce n'est point en jugeant et condamnant les faits observés et par conséquent en se jugeant, en se condamnant ou en se justifiant, qu'on parvient à la quiétude, à l'état de liberté qui est l'état vivant par excellence. Ce n'est pas non plus par l'effort tendu pour réaliser un changement d'état que l'on obtient l'état parfait désiré. Sainte Thérèse précise en parlant des goûts divins (Mohy-ed-din parle de la douceur de Fotouhat) que quels que soient nos efforts, il n'est pas en notre pouvoir d'acquiescer ce don de Dieu : « *Mais allez-vous me dire, comment pouvons-nous les obtenir (les goûts divins) si nous ne faisons pas d'effort pour cela ? Je réponds qu'il n'y a pas de meilleur moyen que celui que je viens d'indiquer et de vous abstenir de tout effort ».*

Elle est catégorique. Il faut s'abstenir de tout effort pour prendre contact avec la Réalité Suprême. De nos jours, Krishnamurti explique dans ses causeries qu'il y a compréhension lorsqu'il n'y a pas effort. Il met en garde tout aspirant à la libération contre la tendance qu'ont les hommes à se concentrer dans l'effort pour obtenir le résultat *qu'ils désirent*. L'effort, en effet, se manifeste, entre en action quand il y a désir ; et lorsqu'il y a désir, il n'y a pas d'action de dépouillement qui seule ménage la pureté essentiellement divine. Il est donc indispensable de comprendre ce qu'est l'effort. Toute notre vie se passe dans une succession d'efforts. Qu'attendons-nous de tous ces efforts ? « *Un changement de qui est en ce qui n'est pas, en ce que cela devrait être, en ce que cela devrait devenir !* » dit Krishnamurti. Mais la réalité est là, présente. Comprenons-la, elle surgira. Nous illuminera. L'effort nous distrait de ce qui est et ce qui est est la réalité. Ailleurs, Krishnamurti précise « *...Il est bien certain que ce qui n'est réalisé que par la*

— 206 —

condamnation, par une conclusion, ne nous conduit pas à la Réalité, à Dieu ».

La compréhension se produit-elle au moyen de l'effort ou lorsqu'il n'y a pas d'effort ? Lorsqu'on fait un effort, on est distrait et alors la distraction l'emporte sur le fait profond de l'observation, comme sur le fait d'écouter. Dès qu'on fait un effort, on cesse de comprendre et il nous faut comprendre pourquoi nous livrons cette bataille pour devenir quelque chose : c'est à cela que nous nous efforçons consciemment ou inconsciemment. C'est aussi à cette universelle recherche de la compréhension que des êtres, en tous lieux et à toutes les époques, ont consacré leur vie.

La mystique, par ailleurs, précise que ce n'est pas par l'entendement que le recueillement s'acquiert. L'entendement représente l'activité mentale, l'activité intellectuelle que la carmélite ne confond pas avec le sens aigu de l'esprit. Plus loin, elle insiste encore : « *Sans discourir avec l'entendement, se tenir attentive devant Dieu* ». Plotin, Porphyre, saint Jean de la Croix — et de nombreux mystiques — savent aussi que c'est dans le silence des sens et du mental que la vérité apparaît. Mais comme si la carmélite avait pénétré toute la science psychologique qui nous fait connaître les dangers du refoulement de la contrainte psychique, elle ajoute : « *...Mais si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'oraison de quiétude, je ne saurais comprendre comment on pourrait arrêter le discours de l'entendement sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien* » et puis encore : « *...dans l'oraison de recueillement, on ne doit pas arrêter les discours et les considérations de l'entendement* ».

Elle a vraiment perçu les ressorts de ce qu'elle appelle l'entendement et le déroulement automatique du discours ; elle a compris aussi les dangers que la contrainte imposée à cet automatisme mental peut faire courir. Ne dit-elle pas

— 207 —

plus loin : « *...Son imagination n'en devient même que plus inquiète par la violence qu'elle s'est faite pour ne penser à rien* » et encore : « *L'effort que l'on fait pour ne point penser fera peut-être penser davantage* ».

En effet, la contrainte qu'on s'impose n'empêche pas la fonction mentale d'exercer son activité. On la jugule un instant, mais elle se répand ensuite en agitations désordonnées. Il est préférable de la laisser s'écouler. L'essentiel est de prendre conscience de son écoulement et de ce qu'implique cet écoulement. Ceci entre dans le processus de la connaissance de soi-même. Krishnamurti s'en est clairement expliqué au cours de ses causeries : « *Nous trouvons la vérité, disait-il, mais dans de rares moments, dans des moments où l'esprit ne pense pas à lui-même, où il est tranquille* ».

Quand l'esprit est tranquille, il devient limpide et la vérité transparaît. La mise en action de l'intellect brouille ce miroir et projette sa propre création, étrangère à la vérité

quand on en veut discuter. C'est pourquoi Râmânoudja avait horreur du clair obscur intellectuel que sainte Thérèse aurait appelé, sans doute, le clair obscur de l'entendement. Si nous consultons Plotin, nous l'entendons nous dire : « *On ne considère discursivement que ce qu'on ne possède pas encore... la raison parfaite ne cherche plus rien ; elle se repose dans l'évidence de ce dont elle est remplie* » (Ennéades).

Tant que l'entendement s'évertue à déterminer et définir la vérité une, la divine splendeur, cette dernière reste dissimulée derrière le voile des apparences ou le voile de l'expression. Tant que la mémoire est susceptible d'envahir la conscience, il n'y a pas de révélation. Tant que l'âme n'a pas pénétré dans la demeure centrale du château, l'âme n'est pas assurée de son triomphe définitif. La supérieure du Carmel d'Avila prévient la présomption : « *Ayant savouré*

— 208 —

la douceur de ces goûts divins, elle (l'âme) voit que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant ; ainsi peu à peu, elle s'en détache sans peine, parce quelle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant ». Mais plus loin elle dit : « *...Pourvu qu'elle ne retourne point en arrière, et qu'elle n'offense pas le Seigneur, car une pareille infidélité lui ferait tout perdre quelque élevée qu'elle fût en grâce.* »

Là encore, nous retrouvons les traits remarquables de la doctrine déjà citée : « *Une seule pensée au passé laissé derrière te fera retomber et il faudra recommencer l'ascension. Tue en toi-même toute souvenance d'impressions passées. Ne regarde pas en arrière ou tu es perdu* ».

En cheminant avec sainte Thérèse à travers les demeures du château intérieur, nous avons pris conscience des rapports qui existent entre son expérience personnelle et les expériences entreprises — à d'autres époques et en d'autres lieux — par des êtres qui relevaient spirituellement de doctrines différentes de celle que la sainte professait. Nous verrons plus tard que ce cheminement nous a révélé des états psychologiques que les psychologues modernes depuis : G. Dumas, Pierre Janet, Jung, etc... ont isolés pour les analyser avec l'ambition de les pénétrer jusqu'à leurs causes profondes et leur évolution. Pour l'instant, confrontons les dernières étapes de ce cheminement avec les états réalisés par d'autres mystiques. Laissons encore la parole à la carmélite qui nous dit que : « *Dans l'oraison d'union l'âme est très éveillée à l'égard de Dieu* » et elle précise enfin : « *Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme, de telle manière que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu et Dieu en elle ; et cette vérité lui demeure si fermement empreinte, que quand elle passerait plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet*

état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité ».

L'âme est parfaitement éveillée ; la conscience est souveraine. Il n'y a pas anéantissement. M. Ferdinand Morel qui a fait une étude psychologique très approfondie du cas particulier de Denys L'aréopagite, évêque d'Athènes (directement inspiré par saint Paul) qui fut un des premiers chrétiens et qui ouvrit la voie mystique à de nombreux chrétiens, analyse dans son « Essai sur l'introversion mystique » l'état dont il vient d'être parlé. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : *« Dans l'introversion la plus absolue il n'y a pas de perte de conscience, mais déplacement de l'attention... Ces expériences extatiques restent profondément gravées chez l'extatique, ce qui ne serait pas le cas si c'étaient des expériences du vide ou du néant... la conscience est, en fait, quelque chose de très mobile. Le monde extérieur étant évanoui, le cercle de la conscience se resserre et paraît se retirer tout entier dans on ne sait quel centre cortical habituellement ignoré. La conscience semble se ramasser, se confiner dans on ne sait quelle glande pinéale psychique. Elle se retire comme dans un foyer de tout le fonctionnement des centres, de toutes les forces psychiques, et elle y jouit de l'unité... »*

Examinons maintenant l'expérience mystique que fit une jeune paysanne, fort ignorante de toute métaphysique et de toute mystique, Marie Lataste, fille sans instruction, sans culture. Cette jeune paysanne eut, tout d'abord, des visions de la Vierge et du Christ. Elle entra en contact extatique avec des personnes divines, puis la sensation de présence personnelle disparue. Elle fut profondément troublée par cette soudaine solitude et cet abandon. Ce fut la nuit obscure, la nuit sombre de l'âme. Elle comprit enfin que l'expérience prenait une forme nouvelle, la menait à la conscience de ce qui est sans image, sans émotion, et qui approche de

l'ineffable réalité (1). C'est à cette réalisation de l'Unité que les mystiques parviennent, et de la façon définie par Plotin quand il dit que l'âme doit se vider de toute forme et de tout contenu, de toute pensée-sensation, de tout phénomène Mental pour s'unir à « Cela » qui n'est ni forme, ni contenu, ni mal, ni bien, ni pensée. Et dans ses Ennéades, il ne peut définir l'Absolu que par la négation : *« Quand nous disons qu'il est au-dessus de l'être, nous ne disons pas qu'il est ceci ou cela, nous n'en affirmons rien, nous ne Lui donnons aucun nom... le nom même d'Un n'exprime que la négation de sa pluralité... Si nous voulons parler de Dieu ou le concevoir, écartons tout. Quand ce sera fait (ne lui ajoutons rien mais) examinons plutôt s'il n'y aurait pas encore quelque chose à écarter... »*

Mohy-es-din, le mystique musulman, dans ses Récits d'Expériences, dit que le septième degré est l'inconscient de l'inconscience, suprême état de communion avec Dieu, sans nom, sans attribut.

La nudité totale de l'âme seule nous permet l'approche de la perfection suprême. La petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, dans sa simplicité, a compris cela, quand après s'être écriée : « *Oh ! quand je pense à tout ce que j'ai à acquérir !...* » elle se reprend et dit : « *Dites plutôt à perdre* ».



Ainsi, aussi profondes que soient nos fouilles dans les pratiques et les théories mystiques de l'Orient et de l'Occident, nous voyons que l'absence d'attaches, le dépouillement total de l'entendement, pour reprendre l'expression de sainte

(1) Expérience rapportée par Miss Tyllyard dans « Les Exercices spirituels ».

— 211 —

Thérèse, ou l'épuration du mental de tout souvenir, de toute sensation, entrent dans l'exercice de l'ascèse pratiqué par ceux qui postulent la Perfection Suprême ou la réalisation parfaite de l'ineffable.

Selon le Védânta, il est conseillé de renoncer à l'individualité. Ce renoncement métaphysique « au moi » est réalisation de Soi.

Ruysbroeck, l'Admirable, est catégorique : « *Celui-là seul est apte à contempler la lumière divine qui n'est esclave de rien, et pas même de ses vertus* », dit-il. La pensée de Spinoza n'est-elle pas voisine de celle-ci quand il déclare que la béatitude n'est pas la récompense de la vertu, mais qu'elle est la vertu elle-même ?

Il y a identité de conclusions entre tous les mystiques et de nombreux sages. Cela nous incline à accorder à ces témoignages une valeur d'authenticité indiscutable et touchant à un fond de réalité qu'il serait grave de méconnaître. L'idée de la réalité psychique, si on lui prêtait l'attention qu'elle mérite, « *constituerait sans doute la conquête la plus importante de la psychologie moderne* ».

La sainte pousse un cri de surprise devant les merveilles qu'elle découvre. Le psychologue moderne reconnaît que l'inconscient dispose de perceptions subliminales dont la gamme et l'étendue touchent au merveilleux : « *Nous savons aujourd'hui avec certitude que l'inconscient détient des contenus qui, s'ils pouvaient être rendus conscients, représenteraient un accroissement immense de connaissances* ».

Ils peuvent être rendus conscients — la preuve pourrait nous en être donnée — si nous nous appliquions à nous parfaitement connaître.

Ainsi, mystiques, sages, médecins et psychologues, sont d'accord pour admettre que la connaissance de soi prélude à la Connaissance Universelle. Malgré cela, certains maîtres de la psychanalyse, des philosophes et de nombreux esprits

— 212 —

scientifiques modernes manifestent grande méfiance à l'égard d'une expérience qui permet à l'esprit de jouir de sa propre possession. L'Eglise n'est pas moins méfiante et regarde ces pratiques avec circonspection ; et les hommes sont loin de s'engager sur le chemin de la Sagesse et de la Sainteté qui conduirait le monde à la paix.

Cependant, parmi les hommes de science, il en est certains qui reconnaissent clairement la nécessité de se soumettre à une ascèse qui commande le dépouillement du vieil homme. Gaston Bachelard en convient puisqu'il écrit : « *Au point d'évolution où se trouve la science contemporaine le savant est placé dans la nécessité toujours renaissante du renoncement à sa propre intellectualité. Sans ce renoncement explicite, sans ce dépouillement de l'intuition, sans cet abandon des images favorites, la recherche objective ne tarde pas à perdre non seulement sa fécondité, mais le vecteur même de la découverte, l'élan inductif. Vivre et vivre l'instant d'objectivité, être sans cesse à l'état naissant de l'objectivation, cela réclame un effort constant de desubjectivation.* »

Einstein, le père de la théorie de la Relativité et du Champ unifié, dit lui-même : « *La plus belle et la plus profonde émotion que nous puissions expérimenter est la sensation mystique. C'est la semence de toute science véritable. Celui à qui cette émotion est étrangère, qui n'a plus la possibilité de s'étonner et d'être frappé de respect, celui-là est comme s'il était mort. Savoir que ce qui nous est impénétrable existe réellement et se manifeste à travers la plus haute sagesse, la plus rayonnante beauté que nos faibles facultés peuvent comprendre seulement dans leur forme la plus primitive, cette connaissance, ce sentiment est au centre de la vraie religion* ».

Il serait possible de multiplier ces citations, car de nombreux esprits d'élite reconnaissent la nécessité pour

— 213 —

l'homme d'aujourd'hui d'accéder à un niveau supérieur de conscience.

La vie tend à s'organiser du plus simple au plus complexe, du moins conscient au plus conscient, disait le R. P. Teilhard de Chardin. Cela m'entraîne à conclure que s'il est dans la nature de l'homme de s'éveiller aux plus subtils états de conscience sous la pression des

phénomènes vitaux, nous sommes amenés à connaître qu'il est dans le destin de l'homme de participer à l'exaltation de la conscience universelle.

*Il faut m'aimer. Je suis ces fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme...*

« Mon Dieu m'a dit », Paul VERLAINE.

Voilà me semble-t-il, ce que ceux qui prétendent enseigner ne devraient sans doute pas ignorer.



Je termine ici, en rappelant encore la définition de l'humanisme déjà donnée :

« L'humanisme implique l'harmonie puisqu'il y a dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toute chose se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure d'un homme qui est — soit comparable à Dieu (puisque à son image) — soit dans sa partie la plus subtile, identifiable à Dieu ; cela suivant qu'il s'agit d'un humanisme chrétien (type saint Augustin) ou d'un humanisme tout court (type Renaissance). Mais il faut entendre par cet humanisme (après avoir observé le processus de la manifestation de la vie fragmentée jusqu'à l'extrême) une

— 214 —

universalité consciente des diversités. C'est pour cela que la classification en catégories de tous les modes de sciences, de techniques, de gouvernements avec la démonstration que tout cela se tient, permet de comprendre que l'une de ces choses peut conduire à toutes les autres quand on a le sens du fil qui établit la relation.

L'humanisme ne peut exister que lorsque la pleine liberté permet l'expression de la plus grande originalité exaspérée jusqu'au génie. Si la révélation permet l'humanisme et que celui-ci ne jaillit que sous l'égide de la liberté, c'est que cette révélation est justement un moyen de retrouver la liberté dans tous les domaines et qu'elle correspond à une liberté-principe qui s'affirme dans des libertés manifestées à des stades différents, en suivant les lois des plans où se situent ces stades.

Terminé à Bassaraba le 20 mars 1955.

Extraits

Établis par l'éditeur

p 18

est-ce bien ainsi que nous devons définir l'humanisme ?...

Devant les manifestations d'une sensualité envahissante, d'un matérialisme qui préconise la claustration de l'homme dans l'utile et le rendement, on s'effare, on s'effraie et, pour échapper aux tentacules de ces deux monstres qui menacent notre bonheur intime, on fait appel aux douceurs de l'humanisme, c'est-à-dire à ce qui, pour beaucoup, ressemble à un vagabondage de l'esprit à travers les grâces et les beautés d'un passé qui nous semble mythique, d'un passé comparable à un Eldorado de l'intelligence que l'on ne peut plus aborder, aujourd'hui, que par la voie du rêve.

Mais est-ce bien ainsi que nous devons définir l'humanisme ?... comme une sorte d'échappée sur une autre existence que celle qui nous est faite, ou que nous nous sommes faite, sans tenter de comprendre pourquoi cette existence nous est faite et par quoi elle nous est imposée ; par l'effet de quel sortilège nous sommes contraints de nous y soumettre ?

Si l'humanisme est uniquement une communion avec le passé par l'appréciation des beautés incluses dans le patrimoine grec et dans le patrimoine romain, et goûtées dans le texte d'origine des ouvrages, dans la langue des hommes de génie de l'antiquité, nous avons peu de chance de délivrer la société moderne du joug que le matérialisme et le sensualisme lui ont passé.

p 20

libération

car sa libération tient, non pas à sa révolte contre le système, mais à son détachement des besoins qui l'esclavent.

p 23

L'intellect se repaît de ce qui le séduit

L'intellect se repaît de ce qui le séduit, sans se soucier de ce qui pourrait abreuver l'âme, de ce qui pourrait nourrir son foyer ardent, de ce qui pourrait peser sur le plateau de la balance où s'écrase la masse des appétits physiques.

p 24

légué l'archétype de toutes nos œuvres européennes

Mais il faut reconnaître avec Goethe, que les Grecs nous ont légué l'archétype de toutes nos œuvres européennes, et que c'est, pénétrés de l'esprit de la Grèce, que nous, Européens, pourrons poursuivre notre route sur le chemin de l'évolution.

p 24

Peut-on dire qu'il y a un humanisme littéraire sans participation scientifique ?

p 25

La *notion* est un moment de l'évolution d'une pensée.

p 26

Les principes universels

Les principes universels alors vivent de leur vie propre inconditionnée, dépendante de la Loi, et les *notions* dévitalisées errent comme des fantômes dans un monde qui n'est plus le leur,...

p 27

l'humanisme... encore absent des préoccupations des cadres de la politique et de l'économique

La notion qu'on a ou qu'on avait de l'humanisme se désagrège peu à peu dans les limites du domaine littéraire. Elle a été entretenue jusqu'à présent sous sa forme ancienne, par une certaine élite intellectuelle mais socialement

peu efficace. Elle a été et est encore absente de préoccupations des cadres de la politique et de l'économique, et est complètement ignorée de la masse des peuples. Cependant cette notion reparaît aujourd'hui sur la scène de la vie publique et semble avoir subi quelque métamorphose.

p 28

Enfin, de quoi ou de qui s'agit-il, allez-vous me dire ?

Il s'agit toujours de cette notion de l'humanisme qui n'est pas encore très bien définie.

p 29

une découverte intérieure

pour qu'il y ait humanisme, il faut qu'il y ait une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toutes choses se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure d'un homme.

p 29

le besoin rigoureux de donner aux frontières des mots un dessin précis...

D'un mot à un autre l'interprétation des sens ou des acceptions de ces mots, engendre des nuances subtiles qui finissent par créer, par leur profusion, une confusion dans le langage. Et cela est inévitable puisque nous éprouvons le besoin rigoureux de donner aux frontières des mots un dessin précis, tant la nécessité de créer des formes dans le monde des formes est liée au génie de les interpréter selon une hiérarchie des valeurs qui nous est particulière à chacun.

...la forme est la cause originelle du sentiment de séparativité

N'est-ce pas pour cela que nous aboutissons toujours, en multipliant nos œuvres, à une construction qui ressemble à l'allégorique tour de Babel, ou qui est la tour de Babel toujours réédifiée ? Et n'est-ce pas pour que nous prenions conscience — à la fin de ce jeu si souvent renouvelé — que la forme est la cause originelle du sentiment de séparativité qui règne sur la détermination de nos actes et nous entraîne dans le conflit des opposés ?

p 41

le fondement même de sa constitution spirituelle

L'humanisme, comme nous le comprenons, renferme en soi toute la nature des choses, des choses qui dans leur mouvement sur elles-mêmes, sont tendues vers la recherche d'un équilibre. Une société humaine, parfaitement constituée, répond à l'impératif de cette loi qui commande la recherche d'un équilibre. Cette société peut donc considérer l'humanisme comme le fondement même de sa constitution spirituelle.

p 44

des forêts de symboles

Nous passons à travers des forêts de symboles qui nous renvoient, en écho, les projections silencieuses de notre conscience inconnue ; de cette conscience que la Sagesse nous invite à connaître — pour nous connaître nous-mêmes parfaitement —. C'est pourquoi les symboles nous observent avec des regards familiers, car ils reflètent toutes les étapes de notre cheminement dans les Voies de l'Esprit.

p 44

nous n'avons pas à découvrir un nouvel humanisme

nous n'avons pas à découvrir un nouvel humanisme, mais nous nous devons de retrouver les valeurs précises contenues dans les œuvres qui illustrent l'histoire de l'humanité.

p 46

l'avenir qui n'est qu'un éternel présent

L'invasion des idées a bouleversé sur son passage la sereine sagesse des traditions séculaires.

Le fil de relation qui permet de comprendre que l'appréhension de toutes les divisions fragmentaires de la réalité, ce fil d'Ariane dégagé des stratifications accumulées par le passé, ce fil retrouvé nous permettra donc de sortir du labyrinthe de nos confusions, et de poursuivre, sans trouble, la route qui s'ouvre aux humains sur l'avenir qui n'est qu'un éternel présent.

p 46-47

La cité Civilisation

La cité Civilisation est encore plus compliquée : de larges avenues sont ouvertes sur des régions à peine explorées : l'Economie, la Technique, la Politique, la Morale, l'Enseignement, la Culture... Sur ces avenues aboutissent d'innombrables rues transversales et se comptent tant de carrefours que, dans cette Civilisation, les accidents et les catastrophes sont périodiquement nombreux.

.....

Tant que nous n'avons pas trouvé le fil d'Ariane, nous tournons sur nous-mêmes.

p 50-51

l'Etat mythique et sauveur

Il y a donc relation entre le complexe de peur et l'existence de l'Etat mythique et sauveur

...

Donc si l'homme se livre à l'ivresse collective, c'est pour se fuir, pour ne pas être sous l'effet direct de la peur qui l'habite.

p 54-55

La Morale est donc le fruit de l'Ethique

C'est de l'Ethique que découle la Morale, et l'Ethique dépend des hautes facultés spirituelles qui permettent à l'homme, avec l'auxiliaire de sa conscience lucide et profonde, d'édicter des préceptes moraux qui serviront à ordonner la société dans laquelle il vit. La Morale est donc le fruit de l'Ethique mais comme tout fruit est appelé à se corrompre, la morale se corrompt à l'usage,...

p 55

la lutte de classe

Si nous considérons la morale sociale commune aujourd'hui, elle nous recommande de mener sans trêve la lutte de classe, ce qui est une façon assez étrange d'aimer son prochain comme soi-même.

.....

La morale est la lettre morte, alors que l'éthique est l'esprit.

p 56

La civilisation est la forme qu'a revêtue la pensée de l'homme.

La société est ce qu'est l'homme.

Le domaine de la civilisation est grand et l'on s'y perd facilement. Le quartier de la morale et de l'éthique forme un vaste rond-point sur lequel débouchent de nombreuses avenues. Ici, direction du domaine social ; là, direction des activités techniques ; et là, plus loin, des activités économiques, des activités scientifiques, des activités religieuses. C'est le bouquet de toutes ces activités réunies qui exhale le parfum d'une civilisation. Et toutes ces activités représentent la pensée de l'homme mise en actes. La civilisation est la forme qu'a revêtue la pensée de l'homme. La société est ce qu'est l'homme.

p 58

Francis Bacon prôna la méthode expérimentale

Au début du XVII^e siècle, dans son « *Novum Organum* » Francis Bacon prôna la méthode expérimentale. C'est d'abord à lui que nous devons l'ouverture de l'ère scientifique moderne.

p 60

Chaque découverte porte un message spirituel qui devrait éclairer l'âme du peuple

Chaque découverte, cependant, porte un message spirituel qui devrait éclairer l'âme du peuple. La proclamation du message, hélas, est couverte par le bruit de la publicité faite autour de l'application technique que la découverte détermine ; le message est étouffé par la satisfaction d'ordre physique que cette application propose. Ainsi l'âme est frustrée du plus précieux des biens qui devraient lui revenir par l'avidité physique constamment excitée.

p 61

l'essence de la Civilisation

la liberté qui est sans doute l'essence de la Civilisation puisqu'elle est l'essence même de l'Esprit.

p 67

L'humanisme ne peut exister que lorsque la pleine liberté permet l'expression de la plus grande originalité exaspérée jusqu'au génie.

p 80

Cette diversité de connaissances et de pratiques en faisait des humanistes.

C'est au XIX^e siècle que certains chercheurs voulurent opposer science et raison, athéisme et spiritualité. Ni Bacon, ni Descartes ne commirent pareille erreur, et un Laplace n'a pas incliné vers cela. Les savants, autrefois, étaient à la fois des philosophes, des artisans, des joailliers, des ouvriers du métal qui se doublaient, dans le meilleur des cas, de magiciens, d'alchimistes et d'astrologues. Cette diversité de connaissances et de pratiques en faisait des humanistes.

p 82

L'homme est pour lui-même un laboratoire comme il est le temple.

p 85

un culte intime à la vérité

Il existe, sans doute, un sentiment religieux chez l'homme qui lui fait rendre, sans manifestations extérieures, un culte intime à la vérité.

p 87

La Religion est la Science Suprême que la science des hommes tente de pénétrer.

p 87

L'homme est une conscience en perpétuel épanouissement qui se meut dans un corps.

p 88

la science sera une religion ... la religion une science

Un jour se lèvera où la conscience de l'homme n'accordera plus aucune valeur d'absolu à l'opinion ; où le théologien tel que la théologie classique le conditionne, aura fait son temps, où la science sera une religion ouverte sur la nature des faits physiques, et la religion une science ouverte sur les vastes champs de la conscience centrant sur elle-même son mouvement éternel.

p 92

le savant à se livrer à la spéculation métaphysique

L'évolution de la science amène le savant à se livrer, malgré sa réserve, à la spéculation métaphysique, parce qu'il est cet esprit humain dont parlait Francis Bacon, qui va de lui-même, ne s'arrête pas et cherche l'infini.

p 99

l'expérience mystique

Nous devons poser en postulat que l'expérience mystique offre des garanties de réalité, d'authenticité par son universalité même.

p 105

la Société Nouvelle.

Le fil d'Ariane que nous avons suivi jusqu'à présent, et qui nous a permis de définir l'humanisme, devrait nous conduire, maintenant, si nous ne nous privons pas de son concours (car il est le fil de relation qui réunit tous les aspects comme tous les degrés de la connaissance) vers le chantier de réalisation de l'Homme nouveau, et par lui, de la Société Nouvelle.

p 133

la Religion-Science doit s'élever au niveau de la connaissance scientifique

Pour être à la mesure de notre temps, la Religion-Science doit s'élever au niveau de la connaissance scientifique et philosophique atteint par les hommes d'élite du siècle, afin de transmettre la Révélation dont la réalité n'est communicable qu'à ce niveau et dans les formes modales de ce niveau. Au fur et à mesure que le niveau se déplace dans son ascension vers l'Unique, l'expression de la transmission doit être transposée et doit s'enrichir de modulations nouvelles.

p 153

le monde réel

De relation en relation, nous avons compris que le monde où l'on vit n'est pas le monde où l'on pense, et que le monde où l'on pense n'est pas encore le monde réel où œuvre la conscience.

p 159

« liberté »

Il ne faut pas que « liberté » soit un mot magique utilisé à libérer la force tellurique qui emporte les masses pour mettre finalement à leur tête, le dompteur.

.....

Les hommes ont l'instinct de la liberté, mais aucune prise de conscience ne leur a permis de comprendre les raisons profondes en eux de cet instinct. Ils ont voulu faire de la notion de liberté une valeur politique alors qu'elle est essentiellement de valeur psychologique et métaphysique.

p 160

la liberté politique aboutit toujours à l'instauration d'un état totalitaire

la lutte livrée au pouvoir pour la liberté politique aboutit toujours à l'instauration d'un état totalitaire. Sans hommes maîtres d'eux-mêmes, sans hommes qui ont conquis leur liberté intérieure, un régime appuyé sur la liberté véritable ne peut pas exister.

p 160

la liberté-principe

Par la connaissance de soi on découvre la liberté-principe qui entre dans la définition de l'Humanisme. Mais se parfaitement connaître est difficile.

p 165

toutes les passions annihilent la liberté

Toutes les passions : fanatisme religieux ou politique, nationalisme, avidité économique ou sociale, collective ou particulière égoïsme, toutes les passions annihilent la liberté qui règne comme un principe de vie dans l'être profond. Si la passion l'étouffe, elle n'en est pas moins un ferment d'énergie qui éveille le génie quand les ténèbres que répand la passion se dissipent.

p 167

un homme à la mesure de notre temps

De l'homme inconscient (parce qu'asservi par ses attaches multiples et variées) peut-on faire un homme libre, par conséquent conscient, un homme à la mesure de notre temps ?

p 168

la science de vivre

la science des sciences, je veux dire la science de vivre, sans laquelle l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur ne sont qu'un bric à brac de connaissances dépareillées. La science de vivre ouvre le livre de la Sagesse que représente l'Humanisme comme il a été défini et commenté. Nous avons compris, n'est-ce pas, que la capitalisation des connaissances ne sert de rien si l'on ne possède pas le fil d'Ariane qui les relie, le fil d'Ariane qui nous permet de sortir du labyrinthe de nos confusions.

p 168

thèses matérialistes... thèses spiritualistes ... se fondent en une réalité

Quand nous tenons en main ce fil d'Ariane nous pouvons aisément passer des thèses matérialistes aux thèses spiritualistes sans nous heurter à leurs apparentes oppositions ; ... mais cela nous amène, aujourd'hui, à réviser nos modes de pensée, car nous nous apercevons que ces deux théories se fondent en une réalité

p 169

le siècle de l'intellectualisme...

Le siècle dernier était le siècle de l'intellectualisme qui objectivait un monde peuplé d'abstractions prises dans les limites de connaissances fragmentaires ; un monde où régnaient Maya et son fidèle sujet l'Orgueil qui nourrit l'illusion. Chez les Grecs tout se tenait.

p 172

la Connaissance

C'est par l'aveu de notre ignorance que nous abordons le sentier de la Sagesse, sentier qui conduit à la Connaissance

p 175

ouvrir l'homme, dès son enfance, à la connaissance de lui-même

Il faut ouvrir l'homme, dès son enfance, à la connaissance de lui-même et l'aider à libérer ses forces vives qui manifestent la Vertu.

p 176

l'art et la science réunies

de la science, l'homme dégagera spontanément la poésie qu'elle recèle et de l'art il révélera la science des nombres qui chantent

p 175

Vrai, Bien, Beau

Le vrai sortira des franges de la relativité. Le bien dissoudra le mal dans son sein. La beauté ne dira plus : « Je trône dans l'azur comme un Sphinx incompris ».

p 178

Le chevalier

Le chevalier par excellence, était celui qui avait libéré la divinité qui était en lui, et qui était nanti des instruments nécessaires à l'expression de cette divinité.

p 179

rôle des hommes d'élite actuels

Ce serait le rôle des chevaliers par excellence, c'est-à-dire des hommes d'élite actuels, de faire accéder les foules à la compréhension de l'Humanisme.

p 180

Il ne tient qu'à l'élite d'engager les foules à retrouver les sources spirituelles

l'Humanisme qui est l'expression de la religion puisqu'il relie l'homme à sa divinité.

.....

Il ne tient qu'à l'élite, puisque nous avons parlé du miracle grec, d'engager les foules à retrouver les sources spirituelles qui ont fait la grandeur de cette époque grecque. Et pour cela, il faut, bien entendu, que l'élite les ait auparavant retrouvées et s'y soit abreuvée ; c'est la condition essentielle à l'accomplissement de sa mission.

Il faut ajouter encore qu'une élite ne peut pas subsister si le peuple ne reçoit pas d'elle la lumière qu'il en attend. Si l'élite fait défaut, son trône reste inoccupé et la société n'est alors qu'une pyramide tronquée.

p 180

l'union avec la Vie Divine peut s'effectuer au milieu des affaires terrestres

si nous écoutons la leçon centrale de la Bhagavad-Gîtâ nous connaissons que l'homme spirituel n'a pas besoin d'être un anachorète, car l'union avec la Vie Divine peut s'effectuer au milieu des affaires terrestres, et les obstacles à cette union ne sont pas en dehors de nous, mais bien au-dedans de nous. L'homme qui comprend cela est un véritable chevalier, un serviteur du beau, du bien, du vrai... le serviteur qui sert Dieu en servant les hommes.

p 187

nous sommes...un moment complet de l'histoire du monde

nous sommes, dans notre structure physique et mentale, un fruit du passé, un moment complet de l'histoire du monde lentement édifiée, une synthèse des instants vécus, obstinément élaborés, un témoin de l'écoulement du fleuve de la vie, de ses fécondations.

p 203

la psychologie

Cela fait de la psychologie une science très subtile ; une science qui a ses méthodes particulières et souvent fort étrangères aux méthodes des autres sciences, bien que la méthode inductive de Bacon et le doute cartésien soient justifiables d'application constante, mais parce que connaître, c'est connaître par les causes.

p 205

faut s'abstenir de tout effort

Il faut s'abstenir de tout effort pour prendre contact avec la Réalité Suprême

p 211-212

la connaissance de soi prélude à la Connaissance Universelle

Ainsi, mystiques, sages, médecins et psychologues, sont d'accord pour admettre que la connaissance de soi prélude à la Connaissance Universelle. Malgré cela, certains maîtres de la psychanalyse, des philosophes et de nombreux esprits scientifiques modernes manifestent grande méfiance à l'égard d'une expérience qui permet à l'esprit de jouir de sa propre possession. L'Eglise n'est pas moins méfiante et regarde ces pratiques avec circonspection ; et les hommes sont loin de s'engager sur le chemin de la Sagesse et de la Sainteté qui conduirait le monde à la paix.

p 213-214

la définition de l'humanisme

Je termine ici, en rappelant encore la définition de l'humanisme déjà donnée :

« L'humanisme implique l'harmonie puisqu'il y a dans tout humanisme une découverte intérieure de la mesure de l'homme, une découverte de sa raison et de son devenir, toute chose se traduisant extérieurement par l'œuvre parfaite de la mesure d'un homme qui est — soit comparable à Dieu (puisque à son image) — soit dans sa partie la plus subtile, identifiable à Dieu ; cela suivant qu'il s'agit d'un humanisme chrétien (type saint Augustin) ou d'un humanisme tout court (type Renaissance). Mais il faut entendre par cet humanisme (après avoir observé le processus de la manifestation de la vie fragmentée jusqu'à l'extrême) une universalité consciente des diversités. C'est pour cela que la classification en catégories de tous les modes de sciences, de techniques, de gouvernements avec la démonstration que tout cela se tient, permet de comprendre que l'une de ces choses peut conduire à toutes les autres quand on a le sens du fil qui établit la relation.
